

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1931-1932. — N° 28

MARCEL PROUST ET LA FEMME

ESSAI DE CRITIQUE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

« Il a obtenu ce résultat que les romans psychologiques les plus fouillés de la littérature française nous paraissent désormais sans vérité ou vrais d'une vérité partielle. Il a à la fois introduit dans le roman psychologique toutes les données de la psychologie expérimentale et porté l'inspection à son point extrême. Il inaugure une revision générale de la littérature psychologique. Il rend possible le retour au réalisme le plus simple, à l'étude des sentiments élémentaires, grâce aux procédés nouveaux d'investigations, à l'optique nouvelle qu'il pratique. Il ouvre au roman psychologique des perspectives illimitées en montrant à la fois l'instabilité des sentiments, leur incessante variation et les colorations qu'ils revêtent chez chacun de nous. »

Benjamin CRÉMIEUX (XX^e Siècle).

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 11 décembre 1931

PAR

Louis-Isidore-Robert-Jules NICOLAS

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à **LA BASSE-TERRE** (Guadeloupe), le 6 juillet 1907.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur.....	Président.
		MAURIAC, professeur.....	Juges.
		PERRENS, agrégé.....	
		DELMAS-MARSALET, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1931



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1931-1932. — N^o 28

MARCEL PROUST ET LA FEMME

ESSAI DE CRITIQUE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

« Il a obtenu ce résultat que les romans psychologiques les plus fouillés de la littérature française nous paraissent désormais sans vérité ou vrais d'une vérité partielle. Il a à la fois introduit dans le roman psychologique toutes les données de la psychologie expérimentale et porté l'introspection à son point extrême. Il inaugure une révision générale de la littérature psychologique. Il rend possible le retour au réalisme le plus simple, à l'étude des sentiments élémentaires, grâce aux procédés nouveaux d'investigations, à l'optique nouvelle qu'il pratique. Il ouvre au roman psychologique des perspectives illimitées en montrant à la fois l'instabilité des sentiments, leur incessante variation et les colorations qu'ils revêtent chez chacun de nous. »

Benjamin CRÉMIEUX (XX^e Siècle).

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 11 décembre 1931

PAR

Louis-Isidore-Robert-Jules NICOLAS

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à **LA BASSE-TERRE** (Guadeloupe), le 6 juillet 1907.

	MM. SABRAZÈS, professeur.....	<i>Président.</i>
Examineurs de la Thèse	MAURIAC, professeur.....	} <i>Juges.</i>
	PERRENS, agrégé.....	
	DELMAS-MARSALET, agrégé.	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1931

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSEON, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH, RIVIÈRE,
BARTHE, LE DANTEC, DENIGES, AUCHÉ.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	DUPÉRIÉ.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie.....	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales.....	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDERODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants.....	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.....	SABRAZES.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique.....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.....	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques.....	PETGES.
Hygiène.....	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.....	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.....	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.....	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	SELLIER.
Pharmacie.....	DUPOUY.		

MM MICHELEAU (Médecine générale), MURATET (Anatomie pathologique), GOLSE (Pharmacie).
LACOSTE (Histologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
id.....	DUFOUR.	id.....	JEANNENEY.
Physiologie.....	FABRE.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	CREYX.	Obstétrique.....	PERY.
id.....	AUBERTIN.	id.....	RIVIÈRE.
id.....	DAMADE.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	PIÉCHAUD.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.....	VITTE.
Maladies mentales.....	PERRENS.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.	Puériculture.....	FAUGÈRE.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Démonstrations et préparations pharmac.....	GOLSE.
Accouchements.....	RIVIÈRE.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.
Ophtalmologie.....	CABANNES.		

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidenté du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A LA MEMOIRE DE CEUX QUE J'AI AIMES
ET QUI NE SONT PLUS

A MA MERE

A MON PERE

MAITRE ARNOULD NICOLAS

*Notaire honoraire,
Président de la Chambre d'Agriculture,
Chevalier de la Légion d'honneur.*

Humble témoignage de ma grande reconnaissance et de ma profonde affection.

A MA FIANCEE

A MES SOEURS

A MON FRERE

A MA GRAND'MERE

A MES ONCLES ET TANTES

A MES COUSINS ET COUSINES

A MADEMOISELLE P. MAULEON

AUX FAMILLES GANSIN ET THOMAS

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

*Directeur de l'Ecole principale du Service de santé
de la Marine et des Colonies,
Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN PRINCIPAL CHARPENTIER

*Professeur à l'Ecole principale du Service de Santé de la Marine
et des Troupes coloniales,
Chevalier de la Légion d'Honneur,
Médaille Militaire,
Croix de Guerre.*

AUX FAMILLES GAIRIN ET PUECH

A MONSIEUR LE DOCTEUR COURTIER

*Médecin-Chef de 1^{re} Classe de la Marine en retraite,
Officier de la Légion d'Honneur,
Croix de Guerre,
Officier de l'Instruction Publique.*

A MES AMIS LES DOCTEURS :

JACQUES DANTEC, JACQUES COURTIER, ROLAND CEVAER.

MEIS ET AMICIS

A MES MAÎTRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
ET DES HÔPITAUX DE BORDEAUX

A MONSIEUR LE PROFESSEUR P. MAURIAC

*Professeur de clinique médicale
à la Faculté de médecine de Bordeaux,
Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. SABRAZES

*Professeur d'Anatomie pathologique et de Microscopie clinique
à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Correspondant national de l'Académie de Médecine,
Médecin-chef du Service des contagieux à l'Hôpital d'isolement,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

Au maître, au savant, en reconnaissance pour le grand honneur qu'il me fait
et de son obligeance à mon égard.

AVANT-PROPOS

La publication de cet essai marque la fin de notre vie d'étudiant. Avant d'accomplir ce dernier acte de notre scolarité, nous avons un devoir bien agréable à remplir.

Notre reconnaissance ira d'abord à notre mère et à notre père, dont la vie de travail et de dévouement sera pour nous un précieux exemple au cours de notre carrière médicale; à notre fiancée, dont le sourire éclaira nos dernières années d'études; à nos sœurs et frère; aux familles Gansin et Thomas, qui nous guidèrent de leurs conseils avertis et surent nous faire connaître, loin des nôtres, la douceur réconfortante du foyer familial; à nos amis Courtier, Dantec, Cévaer, qui luttèrent avec nous aux divers examens et concours.

Nous adressons également nos respectueux hommages aux Maîtres de la Faculté et des Hôpitaux, en particulier à M. le Professeur Mauriac, qui ont contribué à nous instruire. Leurs nombreux et savants conseils nous ont dirigé et encouragé pendant nos études.

Que M. le Docteur Robert Proust veuille bien trouver ici l'expression de notre gratitude tant pour l'aimable lettre qu'il nous fit parvenir que pour l'autographe et la photographie de son frère qu'il nous offrit.

Enfin, nos remerciements iront surtout à M. le Professeur Sabrazès, qui voulut bien nous conseiller et nous fait le grand honneur de présider cette thèse. Nous tenons ici à lui témoigner notre respectueuse reconnaissance.

MARCEL PROUST ET LA FEMME

ESSAI DE CRITIQUE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

PREFACE

Je dois l'avouer sans fausse honte, ce fut le hasard qui mit en mes mains les premiers ouvrages de Marcel Proust; je dois ajouter en toute franchise que, ces livres m'ayant été offerts avant de me rendre aux colonies, arrivé là-bas, je les ai lus parce que je n'en avais point d'autres à ma disposition. Je remercie le Hasard; sans lui j'aurais peut-être ignoré un auteur que j'ai essayé de comprendre et dont les œuvres ont été pour moi des livres de chevet.

J'ai lu Marcel Proust, non parce qu'il était de bon ton de l'avoir lu, mais parce que sa méthode d'introspection m'attirait, parce que, dans l'analyse sentimentale des amours de Swann et d'Odette, j'ai retrouvé des pensées et des actes qui jaillissent des profondeurs de nous-mêmes, apparemment sans raison, mais qui, à les bien considérer, ne pouvaient surgir que sous telle forme et non sous telle autre. M'appuyant sur des conversations que j'ai eues avec des amis et sur mes propres réflexions et méditations, j'ai reconnu le bien-fondé de cette étude de l'esprit qu'est *A la recherche du temps perdu*.

J'ai souri lorsque certains m'ont dit que le snobisme seul

m'avait poussé, comme tant d'autres, à lire cette œuvre subtile qu'est *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Le snobisme ? Aurait-il eu la force de m'acheminer sans fatigue, avec plaisir et enthousiasme, jusqu'à cette soirée de la princesse de Guermantes, où, avant d'y assister, Marcel évoque — parce que marchant sur deux pavés inégaux — son séjour à Venise ? J'ai souri aux lazzi que me valaient mes goûts pour un auteur que d'aucuns déclaraient sans style, dépourvu d'intérêt et de puissance sous des déliquescentes morbides. La réplique de La Bruyère me hantait. « Que dites-vous du livre d'Hermodore ? — Qu'il est mauvais, répond Anthine. — Qu'il est mauvais ? — Qu'il est tel, continue-t-il, que ce n'est pas un livre, ou qui mérite du moins que le monde en parle. — Mais l'avez-vous lu ? — Non, dit Anthine » « Que n'ajoute-t-il que Fulvie et Mélanie l'ont condamné sans l'avoir lu et qu'il est ami de Fulvie et de Mélanie. »

Ils ignoraient, sans doute, ces critiques, la justesse de cette phrase de Paul Souday : « Il est du moins certain qu'après quelques hésitations et quelque méfiance devant cet amas de papier imprimé, si l'on se décide à y entrer bravement, on ne le lâche plus. »

Et je ne l'ai pas lâché. Pas à pas j'ai suivi Robert de Saint-Loup et Rachel, M. de Charlus et Morel, Marcel et Oriane, Marcel et Albertine, tandis que bourdonnait à mes oreilles et papillotait devant mes yeux le mot *morbidité*. C'est ainsi qu'arrivé à la fin de mes études médicales, j'ai résolu de me replonger dans cet « amas de papier imprimé » et de me demander : Marcel a-t-il aimé ? Ce qu'il a ressenti pour la femme, était-ce de l'amour ? Ce qu'il a écrit n'est-il qu'un agrégat de réflexions d'homme malade ? Malade du système nerveux au sens pathologique du mot, aurait-il pu se faire si bien comprendre de ses lecteurs, se faire aimer, communiquer si directement avec eux et comme il a été dit écrire de façon si géniale « une immense lettre à la postérité » ?

Au fur et à mesure de ma lecture, il m'a semblé pénétrer plus profondément les pensées de l'auteur et même saisir le

caractère de sa personnalité. Dans cette œuvre où Marcel Proust, parlant à la première personne, se révèle rêveur, sensuel, hyperémotif et témoigne d'une « variation infinitésimale de susceptibilité », on ne peut s'empêcher d'être frappé par le cachet particulier qu'il y a dans le mode et de sentir et de s'exprimer, façon qui rappellerait jusqu'à un certain point « Armanse » de Stendahl. Proust était nerveux. Peut-on y voir une influence dans ses relations, les relations de l'amoureux du livre, du Marcel de Gilberte et d'Oriane et d'Albertine ? Passion, jalousie, tout peut-il s'expliquer par le mot : *nerveux* ?

Marcel Proust, grâce à son imagination, à une corde sensible particulière (serait-ce la maladie qui l'a créée ?), ne sentira pas comme il percevra, je veux dire que ses sensations — le résultat du travail interne — n'égaleront point et même seront tout à fait différentes, à première vue, de celles d'un être que nous avons coutume de considérer comme normal. Ou bien il embellira, ou bien il enlaidira, il souffrira lorsqu'il devrait se réjouir, il se réjouira lorsqu'il devrait pleurer. Je ne veux pas écrire, comme on l'a fait, que, malade, il ne voit point les choses comme elles sont. Loin de là, car quoi qu'on en dise, l'homme normal ou supposé tel, pour son bien d'ailleurs, ne suit pas lui-même cette règle. Combien vrai à mon sens ce passage de Paul Valéry : « Rien de plus morbide en soi, de plus ennemi de la nature, que de voir les choses comme elles sont. Une froide et parfaite clarté est un poison qu'il est impossible de combattre. Le réel, à l'état pur, arrête instantanément le cœur. » « Le réel à l'état pur arrête instantanément le cœur », ceci nous explique toute la beauté, toute l'éclosion grandiose des différentes manières de compréhension et d'expression propres aux poètes et aux prosateurs.

Ce que nous aimons en Proust, c'est l'étalement des rouages, des multiples connexions, de toutes ces impulsions qui, inconsciemment ou consciemment, dictent notre façon d'agir. Marcel nous les montre, ces phénomènes psychologiques, d'abord à l'arrêt, puis l'un s'engrenant dans l'autre, le pre-

mier faisant agir le second et le second ceux qui suivent, tout marche ensuite à souhait, sans grincement, sans heurt, il nous fait apercevoir la machine dans tout ce qu'elle peut avoir d'harmonieux et de grandiose. Les sentiments, les états d'âme les plus incompréhensibles sont démêlés, et, s'expliquant, nous permettent de reconnaître, de trouver la conduite de faits particuliers qui, s'étant manifestés en nous, paraissaient ne comporter aucune explication. Voyez l'amour. Que de pensées, que d'erreurs, de gestes, d'actes insolites, de mots jaillis de nous, mots que nous voulions retenir, ne trouvent pas le sens de leurs manifestations. Ces réussites dans l'analyse du psychisme ont acquis à Marcel Proust l'admiration des lettrés. On ne lui a toutefois pas épargné des critiques; beaucoup, n'ayant pas suffisamment le don de se connaître, ne voient dans l'œuvre de Proust que dissertations et réflexions alambiquées au lieu de trouver, ce qui est le cas, une exacte peinture de l'âme humaine ! Chose subtile, insaisissable, que Marcel, grâce à son merveilleux don d'analyse, nous permet de saisir et de comprendre. En écrivant ces lignes nous pensons à celles de Bois dans le journal *Le Temps* :

« *Du côté de chez Swann* est un livre original, étrange même, profond, réclamant toute l'attention du lecteur, mais la forçant aussi. C'est un roman d'analyse, mais je ne sais pas beaucoup de romans d'analyse où l'analyse soit poussée aussi profondément. On a envie par instant de crier : *assez !* comme au chirurgien qui ne voudrait rien laisser ignorer des détails de l'opération; et l'on ne dit pas : *assez !* »

Peinture de l'âme humaine, pouvant intéresser le gros public comme l'élite, parce que peinture du cœur de chacun de nous. On ne le dira jamais assez, l'œuvre de Marcel Proust a été écrite pour tous et non pour quelques-uns. *A la recherche du temps perdu* n'a pas été conçu pour une « chapelle ». Paul Valéry écrira : « L'expérience a fait voir que les chapelles ont du bon, le grand public a droit aux produits réguliers et éprouvés de l'industrie, mais le renouvellement de l'in-

dustrie exige de nombreux essais, d'audacieuses recherches qui ne se peuvent instituer qu'aux laboratoires, et les seuls laboratoires permettent de réaliser les températures très élevées, les réactions rarissimes, les degrés d'enthousiasme, les analyses extrêmes, sans quoi la science ni les arts n'auraient qu'un avenir trop prévu. » Ceci peut prêter à discussions, mais ceci, disons-le hautement, ne s'applique pas à l'œuvre de Marcel Proust. Oui, au début, certains ont voulu accaparer Marcel, en faire leur écrivain. Mais l'art, le génie, sont-ils la propriété de quelques hommes ? Tous tant que nous sommes nous devons lire Marcel Proust, nous pouvons le comprendre. Il a créé une méthode, fondé un genre ! En le lisant nous projetons de la lumière sur nos propres sentiments. L'amour, le bonheur, la joie, la souffrance, ne sont pas la marque de quelques personnages ; c'est le propre de tous, c'est le propre de l'homme. Par certain côté, toutefois, la lecture de Proust ne saurait s'adresser à tous.

Marcel Proust ! Donnons une esquisse de sa physionomie.

« Marcel Proust avait le teint mat, des cheveux « aile de corbeau », des paupières lourdes, de larges yeux noirs d'Oriental... une hypersensibilité qui allait, au dire de ses familiers, jusqu'à la divination ; une mémoire infailible, une dialectique verbale inépuisable, une culture philosophique, historique, scientifique et littéraire vraiment encyclopédique, composent à cet homme en lutte incessante contre la mort une physionomie déjà inoubliable. » (Benjamin Crémieux.)

A la recherche du temps perdu !

Interview de Marcel Proust après la publication de *Du côté de chez Swann* : « Comment vous dire cela ? Vous savez qu'il y a une géométrie plane, une géométrie dans l'espace, eh bien ! pour moi, le roman ce n'est pas seulement de la psychologie plane, mais de la psychologie dans le temps. Cette substance invisible du temps, j'ai tâché de l'isoler... si je me permets de raisonner ainsi sur mon livre, c'est qu'il n'est

à aucun degré une œuvre de raisonnement, c'est que ses moindres éléments m'ont été fournis par ma sensibilité, que je les ai d'abord aperçus au fond de moi-même, sans les comprendre, ayant autant de peine à les convertir en quelque chose d'intelligible que s'ils avaient été aussi étrangers au monde de l'intelligence que, comment dire ? un motif musical. »

Je vais ici étudier le Marcel Proust vu à travers l'œuvre et non le Marcel Proust de la vie mondaine. Ceci, dira-t-on, revient presque au même. Je ne sais. « Le champ mortuaire de la littérature est moins respecté que le cimetière commun, car un règlement de police protège les tombes contre les outrages innocents des animaux », à écrit Baudelaire. Je ne puiserai des faits et des exemples, je ne conterai les amours que du jeune homme de Balbec, que du locataire de l'hôtel de Guermantes et non d'un Marcel Proust autre que l'ami de Robert de Saint-Loup, autre que l'amant passionné de « la prisonnière ».

Je vais, en une première partie, voir quelques traits du caractère de Marcel et ce qu'est la femme à ses yeux, puis, en une seconde, Marcel devant cette femme concrète, étudier ses réactions, classer les pensées que sa conduite fait surgir, montrer les réflexions, les actes, les sentiments qui, inévitablement, poussent le lecteur à murmurer : « mais c'est d'un malade ! » Je les prendrai, ces sentiments, ces actes, ces réflexions ; je les pèserai, ces pensées, et me demanderai si Marcel Proust, malade physiquement, le fut aussi intellectuellement ; si ses amours, ses belles pages d'amour qu'il nous a si longuement contées, ne sont que des feuillets couverts de phrases suggérées par une imagination de grand malade vers qui il nous faut laisser aller, non une admiration enthousiaste, mais une grande pitié.

UNE VIE...

En novembre de l'année 1919, le prix Goncourt est décerné à un certain Marcel Proust, pour son roman *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Aussitôt, dans toute la presse, ce n'est qu'un cri de colère et de moquerie : « Cette fois, l'Académie a donné son prix à un auteur vraiment inconnu. Il n'est pas jeune, mais inconnu il l'est et il le restera ! »

Qui est-ce donc ce Marcel Proust ? D'abord, pas si inconnu que cela ! Déjà, en 1913, il a publié un roman, *Du côté de chez Swann*, où l'on voyait la plupart des personnages que l'on retrouve ici. Il est vrai qu'à cette époque lointaine d'avant-guerre la critique avait observé un silence rigoureux. Seul, dans *le Temps*, Paul Souday avait écrit un long feuilleton : « M. Marcel Proust, bien connu des admirateurs de Ruskin pour ses remarquables traductions de la *Bible d'Amiens* et de *Sésame et les lys*, nous donne le premier volume d'un grand ouvrage original : *A la recherche du temps perdu*... Quel est donc ce vaste et grave sujet qui entraîne de pareils développements ? M. Marcel Proust embrasse-t-il dans son grand ouvrage l'histoire de l'humanité ou du moins celle d'un siècle ? Non point. Il nous conte ses souvenirs d'enfance. »

Marcel Proust est né à Paris le 10 juillet 1871. Son père est le Professeur Proust, hygiéniste distingué, membre de l'Académie de médecine; sa mère, née Mlle Weil, est juive. Il a eu une jeunesse des plus heureuses, mais, dès sa neuvième année, la maladie s'empare de son être, maladie qui, une fois installée, ne doit plus le quitter. « A l'âge de 9 ans, — écrit son frère le Docteur Proust, — en rentrant d'une longue promenade au bois de Boulogne, Marcel fut pris d'une effroya-

ble crise de suffocation qui faillit l'emporter devant son père terrifié; et de ce jour date cette vie épouvantable au-dessus de laquelle planait constamment la menace de crises semblables. » Et, véritablement, son existence devient effrayante. Sa vie n'est plus et ne sera plus qu'une vie de long martyr où le moindre des incidents se transforme en une source de douleurs.

L'asthme! L'odeur de la campagne, le parfum des plantes, le parfum des fleurs, sont pour lui un terrible supplice. Il a une hyperesthésie inimaginable de l'odorat, de loin il prévoit le parfum qui vient.

Son asthme est-il pur?

« Dans mon cas, ce qui est matériellement observable — écrit-il dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* — pouvait aussi bien être causé par des spasmes nerveux, par un commencement de tuberculose, par de l'asthme, par une dyspnée toxi-alimentaire avec insuffisance rénale, par de la bronchite chronique, par un état complexe dans lequel seraient entrés plusieurs de ces facteurs. »

De plus, dès l'enfance, on remarque en lui, avec inquiétude, cette étonnante émotivité qui, dans la suite, marquera son œuvre d'un cachet particulier autant qu'inattendu. Un nervosisme trop bruyant, vraiment trop fort pour son frêle corps; sentiments de tristesse, sentiments de joie se manifestent avec une intensité extraordinaire. Tous le remarquent, les parents, les amis, plus tard les condisciples du lycée Condorcet.

En 1905, il quitte la vie mondaine; définitivement? non; dans les salons il fait encore de courtes apparitions, mais, hélas! ce n'est plus le brillant homme du monde, l'enjôleur, le cajolé, ce n'est que le misérable prisonnier, libre pour un soir. Maintenant, il demeure en ses appartements qu'il a fait tapisser de liège. Il ne veut aucun bruit. La fenêtre y est constamment close. Nulle odeur, nulle poussière. « Marcel Proust est mort de cette même impéritie qui lui a permis d'écrire son œuvre. Il est mort par manque d'esprit pratique,

pour n'avoir pas su changer ses conditions d'existence au moment où elles étaient devenues destructives; il est mort parce qu'il ne savait pas comment on ouvre une fenêtre, comment on allume du feu. » (Jacques Rivière.)

« Cher ami, disait-il, je vous prie, est-ce que je vais vous causer beaucoup de désagrément si je vous demande d'enlever le mouchoir de votre veston? Vous savez que je ne peux pas supporter les parfums... (Marcel sonnait trois coups.) Céleste, prenez le mouchoir de Monsieur et mettez-le dans une autre pièce... Cher ami, la dernière fois que vous avez eu la bonté de venir me voir, — car personne ne vient plus voir le malade que je suis, — j'ai été obligé d'exposer, pendant trois jours, dans la cour, le fauteuil où vous vous étiez assis et qui était resté tout imprégné de parfum. » (Léon-Pierre Quint.)

On dit qu'un visiteur, suffoqué par cette odeur de renfermé qui flotte chez lui, s'attire cette réponse de la domestique : « Il paraît que c'est très bon pour les idées de Monsieur. »

Quand il veut revoir les aubépines, les pommiers en fleurs, aubépines et pommiers qui ont enchanté sa jeunesse, il va à la campagne, en une voiture complètement fermée, et par les vitres, il regarde. On sourit. Il souffre, tout est souffrance. Il y a trop de raffinement à sa souffrance. L'été il est à Cabourg, au Grand Hôtel, où il loue les quatre chambres qui avoisinent la sienne et les laisse vides, il ne veut nul bruit. On sourit. Et pourtant!

« Ne dites pas..., écrit-il, la gravité de mon état, car si après » cela on vit encore quelque temps, on ne vous le pardonne » pas. Je me rappelle des gens qui ont traîné des années; on » avait l'air de croire qu'ils avaient joué la comédie. »

Frileux, il porte, autour du col de chemise, des plastrons d'ouate; aux mains il a des gants de filoselle, aux pieds des chaussons en tricot. Partout des appareils de fumigation; il travaille dans son lit, des feuilles éparses tout autour, une bouteille d'encre, un mince porte-plume de bois, il tient sa feuille de papier en l'air sans l'appuyer.

Il se donne tout à son œuvre, il vit en lui-même : « Moi,

l'étrange humain, qui, attendant que la mort le délivre, vit les volets clos, ne sait rien du monde, reste immobile comme un hibou et comme celui-ci ne voit un peu clair que dans les ténèbres. » Ne pense-t-on pas à cette phrase de Bonnet qu'il aurait pu écrire : « Mon cerveau est devenu pour moi une retraite où j'ai goûté des plaisirs qui m'ont fait oublier mes afflictions. »

Ses amis ? Il les voit à peine et, quand il les rencontre, c'est pour les questionner, se renseigner, il veut savoir. Chacune de ses sorties a un but précis.

« Un soir, Proust se levait. On le voyait, à l'étonnement général, dans une grande soirée. C'est qu'il voulait se rendre compte comment le prince Sagan porte le monocle aujourd'hui, s'il pouvait le prendre comme modèle pour un de ses personnages. » (Léon-Pierre Quint.)

1913 : *Du côté de chez Swann.*

1919 : *A l'ombre des jeunes filles en fleurs.*

C'est la gloire, le succès. Les hommages affluent de partout, de France comme de l'étranger, c'est la gloire ! Mais pour le malade la vie n'est plus qu'un martyre de plus en plus douloureux. Il erre d'appartement en appartement. Il n'habite plus, il ne loge plus, il campe. « Je le vois parmi les housses, — écrit J. Cocteau ; — il y en avait sur les lustres et sur les fauteuils, la naphthaline étoilait l'ombre. Il se dressait contre la cheminée du salon de ce *Nautilus* comme un personnage de Jules Verne, ou bien près d'un cadre drapé de noir, en frac, comme Carnot mort. »

C'est la gloire...

La fièvre ne le quitte plus, les crises vont en augmentant.

1920-1921 : *Le côté des Guermantes.*

1922 : Trois premiers tomes de *Sodome et Gomorrhe.*

Il a quelques troubles de la parole, il abuse de plus en plus de narcotiques, aussi lui arrive-t-il de sommeiller parfois plusieurs jours durant. Mais il doit se soutenir. Il prend des excitants. Il prend de la caféine à doses massives. Son organisme s'affaiblit de plus en plus. Il craint maintenant la so-

litude. Au milieu de la nuit il envoie chercher un ami. L'ami arrive, il sort de ses couvertures tout habillé, avec des gants de coton.

Sa chambre? Il ne la fait pas chauffer de peur que le feu ou le chauffage central ne fasse voler une poussière nuisible à son asthme. « On n'a voulu voir dans ces précautions, rapporte Jacques Rivière, que d'amusantes manières entièrement gratuites, mais pourquoi douter que ses sens furent d'une autre fabrique que les nôtres et d'une susceptibilité anormale? Pourquoi faire de la grossièreté des nôtres la règle des siens et imaginer d'après nous-mêmes l'intensité des courants qui le traversaient. »

Arrive la grippe, cette grippe se complique de pneumonie, c'est la fin. Il meurt le 18 novembre 1922, et le critique littéraire du *Temps* écrit dans le numéro du 20 :

« Le pauvre Marcel Proust vient de bien prouver en mourant qu'il était réellement malade. On avait fini par en douter. Il avait si souvent annoncé sa fin imminente qu'on s'était habitué à croire qu'il irait, toujours entre la vie et la mort, jusqu'à nonante ou cent ans...

» C'était un être exquis, un peu étrange, qui, avec ses grands yeux noirs et sa face pâle, ressemblait à un pierrot parisien et saturnien. Il avait une sensibilité et une susceptibilité réellement maladiyes...

» C'était un écrivain du plus beau talent dont la carrière avait été singulière comme sa vie privée.»

LIVRE PREMIER

QUELQUES TRAITS DU CARACTÈRE DE MARCEL

CE QU'EST LA FEMME AUX YEUX DE PROUST

Oscar Wilde à André Gide : « Dear, pardonnez-moi, mais n'écrivez jamais « je ». En Art, voyez-vous, il n'y a jamais de première personne. »

CHAPITRE PREMIER

QUELQUES TRAITS DE CARACTERE DE MARCEL

Afin de donner à chaque chose une juste valeur, afin de mieux comprendre la conduite de Marcel Proust devant la femme, il nous semble nécessaire de nous renseigner sur ses manières d'agir et de penser en des circonstances autres que celles qui feront l'objet de cet essai. Ainsi donc, avant de nous pencher vers l'homme qui murmurerà à la femme : « Je t'aime », qui se redira à lui-même : « Je l'adore », nous voudrions jeter un rapide coup d'œil sur l'homme de la vie courante.

Et comment connaître cet homme de la vie courante? Simplement en nous renseignant sur sa vie intérieure, en nous renseignant sur son *moi*. Non son *Moi* spatial, son *Moi* social, mais celui qu'il nous montre en ses écrits. Ce *Moi* qu'il a su atteindre grâce à une réflexion approfondie qui lui a permis de saisir ses états internes, états internes qui, comme le dit Bergson, sont « comme des êtres vivants, sans cesse en voie de formation, comme des états réfractaires à la mesure, qui se pénètrent les uns les autres et dont la succession dans la durée n'a rien de commun avec une juxtaposition dans l'espace homogène. » Marcel se montrera à nous en des états de conscience qu'il aura décomposés puis reconstitués. Connaître Marcel Proust, c'est connaître sa vie affective. Et ainsi il nous faudra étudier une chose qui chez lui tient une place prépondérante, nous voulons dire : l'inconscient et ses dépendances. Inconscient toujours en voie de perpétuel devenir qui nous expliquera très souvent le pourquoi de ses pensées, de ses joies, de ses passions. N'oublions pas ce qu'a dit Goethe :

« Toute façon d'agir et par conséquent tout talent implique une force instinctive agissant dans l'inconscient. » Nous allons étudier le passé de l'écrivain, passé décrit dans l'œuvre, qui aura remonté de son inconscient et sera devenu pour lui le but et la seule raison de son activité.

Rôle de la mémoire, intégration du matériel dans le spirituel selon le mot de Curtius, étude de cette « conscience éteinte, figée, cristallisée dans ses éléments moteurs ». (Ribot.) Inconscience, accumulateur d'énergie que la conscience dépensera, bloc de résidus émotionnels, hyperémotivité, voilà où pour l'instant nous devons diriger notre attention, voilà ce que prudemment nous étudierons.

Pourquoi? Parce que, dans la suite, ces états que nous venons d'énumérer se retrouveront soit développés d'une façon extraordinaire, soit comme propre base à des amours et des passions. Proust, jeune homme, pleurera devant un bouquet de fleurs oublié par une femme, comme Marcel enfant aura pleuré en quittant Combray et ses aubépines. Base commune : l'hyperémotivité, pensées surgissant de l'inconscient. Proust vis-à-vis de sa mère aura presque les mêmes états qu'on a qualifiés d'anxieux et que plus tard il subira auprès d'Albertine et de Gilberte.

« L'enfant, a dit Freud, est le père de l'homme »; puisons donc d'abord de la sensibilité de Marcel alors qu'il ne sera qu'un gamin, c'est-à-dire prenons des exemples dans *Du côté de chez Swann*; connaissons le petit Marcel, celui qui déambule le long de la Vivonne, il nous fera mieux saisir le passionné de l'hôtel de Guermantes. « L'enfance, écrit le Docteur Hesnard, est la période où s'affermissent les grandes tendances individuelles. Elles déterminent la plus grande partie de la vie affective de l'adulte. » Rappelons-nous ce que dans *Variétés*, II, Paul Valéry écrit au sujet de Stendhal : « Stendhal est un de ces hommes que leurs impressions d'enfance ont le plus clairement formés, armés, définitivement marqués. Il jugera toute sa vie selon les souvenirs du jeune Beyle et ses jugements seront immédiatement fondés sur

eux. Son père, sa tante Séraphine, ses grands-parents, le fantôme délicieux de sa mère, ses premiers amis, ses maîtres, ne cessent jamais de lui servir de types, étalons de sensibilité, de méchanceté, de sottise ou d'ennui. Il leur rapporte tous les êtres qu'il rencontre par la suite. Il entre dans la maturité pourvu de tout un jeu de caractères. »

Fournir des preuves de la sensibilité de Marcel Proust : voilà ce qu'en cet article nous nous attacherons à présenter. Dès l'abord nous essaierons de notre mieux d'illustrer ces lignes du Docteur Cullère : « Certains enfants nerveux manifestent prématurément une sensibilité excessive et irrégliée; ils subissent exagérément toutes les impressions du monde extérieur et leurs réactions violentes sont pour eux une cause de fatigue nerveuse. »

*
* *

Quand vient le soir, c'est avec une grande tristesse que le jeune Marcel se retire; mais à la pensée que, couché, sa mère viendra pour l'embrasser, il se console un peu. Mais, et notons ceci, lorsqu'il l'entend venir il n'éprouve que de la souffrance. Pourquoi? Parce que cet instant du bonsoir maternel passera vite et qu'il ne lui restera que de la douleur. Il voudrait bien redemander une nouvelle caresse, mais cette demande fâcherait sa mère, or la voir en colère serait une chose trop pénible. Un soir M. Swann dîne chez lui. Il est tard, Marcel est déjà en sa chambre. Il écrit à sa mère un petit mot lui demandant de venir, elle refuse. Il voudrait insister, aller la surprendre dans le couloir quand viendra l'instant où elle devra monter. Mais si on mettait à exécution une menace faite déjà précédemment, le collègue ? « Eh bien ! dussé-je me jeter par la fenêtre cinq minutes après, j'aimais mieux encore cela. Ce que je voulais maintenant, c'était maman, c'était lui dire bonsoir... » L'invité s'en va. Il passe dans le couloir, sa mère le regarde avec étonnement, ne comprend pas, sa figure prend une expression de colère. Elle ne dit pas un mot, et que note Proust ? « Si

maman m'avait dit un mot, ç'aurait été admettre qu'on pouvait me reparler et d'ailleurs cela peut-être m'eût paru plus terrible encore, comme un signe que devant la gravité du châtement qui allait se préparer, le silence, la brouille eussent été puérils. » Voilà son père. Il veut fuir. Trop tard, il est perdu. Que se passe-t-il, que dit-il, quoi, son père ? « Mais va donc avec lui, puisque tu disais justement què tu n'as pas envie de dormir, reste un peu dans sa chambre, moi je n'ai besoin de rien. » Marcel ne bouge pas. Sa mère l'entraîne dans sa chambre et passe la nuit près de lui. Est-il satisfait ? Que non, il se révolte. Il commet une faute, il s'attend à de terribles châtements et on lui pardonne. Il rage contre l'arbitraire paternel... Sa mère se penche vers lui, il se calme. On admet son chagrin ; il pleure, il n'a pas à se cacher, puisqu'on vient de reconnaître officiellement un état nerveux dont il n'est pas responsable.

Est-il heureux ? « Il me semblait que ma mère venait de me faire une première concession qui devait lui être douloureuse, que c'était une première abdication de sa part devant l'idéal qu'elle avait conçu pour moi et que, pour la première fois, elle, si courageuse, s'avouait vaincue. Il me semblait que si j'avais remporté une victoire, c'était contre elle... si j'avais osé maintenant, j'aurais dit à maman : « non je ne veux pas, ne couche pas ici... », il me semblait que je venais, d'une main impie et secrète, de tracer dans son âme une première ride et d'y faire apparaître un premier cheveu blanc. » Cette pensée redouble ses sanglots, tandis qu'avec peine sa mère retient une envie de pleurer. Il est stupéfait et souffre encore bien plus ; sa mère s'en aperçoit, pour apaiser ses douleurs va chercher des livres et lui fait la lecture. Ses remords se calment, il se laisse aller à la douceur de cette nuit où il a sa maman tout près de lui. Il a bien peur, la nuit passera vite, sa mère s'en ira, les angoisses reviendront... il remet à plus tard, plus tard il avisera. Devons-nous ici rappeler ce passage d'une lettre de Baudelaire à Poulet-Malassis : « Qu'est-ce que l'enfant aime si passionnément dans sa

mère, dans sa bonne, dans sa sœur aînée? Est-ce simplement l'être qui le nourrit, le peigne, le lave, le berce? C'est aussi la caresse et la volupté sensuelle. Pour l'enfant, cette caresse exprime, à l'insu de la femme, toutes les grâces de la femme. Il aime donc sa mère, sa sœur, sa nourrice pour le chatouillement agréable du satin et de la fourrure, pour le parfum de la gorge et des cheveux, pour le cliquetis des bijoux.. pour tout ce *mundus muliebris* commençant à la chemise et s'exprimant même par le mobilier où la femme met l'empreinte de son sexe. »

Rien que par ce récit nous voilà renseignés. Marcel aime sa mère, et l'aimant il ressent de l'angoisse. Dans la suite, il aimera, quoique d'un autre amour, Albertine, et, l'aimant, ressentira cette angoisse, angoisse que nous définirons comme elle doit être définie. Jamais une minute de calme, sensibilité excessive, toujours en lui les phénomènes affectifs se coordonneront, se heurteront, s'enchevêtreron. Dès maintenant il nous est permis de mieux voir comment l'âme de Marcel, ses esprits exaltés par l'amour, déchirés par la jalousie, martyrisés par les remords, seront emportés, ballottés, heurtés par des faits psychiques qui nous sembleront, de prime abord, de plus en plus déconcertants. C'est Baudelaire, nous le croyons, qui a écrit :

Et mon âme dansait, dansait, vieille gabare
Sans mâts, sur une mer monstrueuse et sans bords.

Les désirs viennent, s'en vont, reviennent. Ce sont les chagrins qui montent, s'enfoncent. Un état chassera l'autre, les états se succéderont pendant certaines périodes, états qui, dit-il, ont la ponctualité de la fièvre. Marcel écrit qu'ils sont contigus mais extérieurs, sans nulle communication entre eux, ce qui fera et fait que dans l'un il n'a jamais pu se représenter l'autre, compris ce qu'il a désiré ou accompli ou redouté. Marcel, décrivant avec une étonnante précision ses changements multiples, arrive à nous rassurer sur son sort, nous, que cette sensibilité attristerait bien souvent si

nous ne nous souvenions de la phrase d'André Maurois au sujet de Tourguenieff : « Dès qu'un homme, trouvant en lui certains traits de caractères, a la force de les juger et de les décrire, c'est qu'il les domine. »

*
**

Les aubépines. — Ces fleurs sont aimées de Marcel. Durant de longues heures, il parcourt la campagne rien que pour pouvoir les contempler, il en recherche de toutes sortes, les plus belles comme les plus laides, les plus délicates comme les plus grossières, car en toute famille de fleurs, pour un esprit exercé, il y a toute une gamme de corolles, de pistils, de tiges, se différenciant par des petits riens. Quand ses parents en aperçoivent dans la campagne, ils le préviennent de l'endroit, afin qu'il s'y rende. Or, une année, sa mère, pour des raisons particulières, doit regagner Paris plus tôt que de coutume. Le matin du départ, alors qu'on l'a habillé avec soin, coiffé d'un chapeau neuf, on le cherche partout pour le photographier. Où est-il ? « Ma mère me trouva en larmes, dans le petit raidillon contigu à Tousainville, en train de dire adieu aux aubépines, entourant de mes bras les branches piquantes, et comme une princesse de tragédie à qui pèseraient ses vains ornements, ingrat envers l'importune main qui en formant tous ces nœuds avait pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux, foulant aux pieds mes papillotes arrachées et mon chapeau neuf. » Il n'entend pas sa mère qui le gronde. « O mes pauvres aubépines, disais-je en pleurant, ce n'est pas vous qui voudriez me faire du chagrin, me forcer à partir. Vous, vous ne m'avez jamais fait de peine ! Aussi je vous aimerai toujours. Et essuyant mes larmes, je leur promettais, quand je serais grand, de ne pas imiter la vie insensée des autres hommes et même à Paris, les jours de printemps, au lieu d'aller faire des visites et écouter des niaiseries, de partir dans la campagne voir les premières aubépines. »

Cette émotion, ce sentiment vis-à-vis de la nature et des fleurs en particulier, nous fait penser à un passage de *Si le grain ne meurt*. André Gide raconte : « Les palmiers d'Hyères ne me ravissent point tant que les eucalyptus en fleurs. Au premier que je vis j'eus un transport : j'étais seul; il me fallut aussitôt annoncer l'événement à ma mère, à Anna, et comme je n'avais pu rapporter la moindre brindille, les frondaisons fleuries restant hors de prise, je n'eus de cesse que je n'eusse entraîné Anna au pied de l'arbre de merveille. »

Reynaldo Hann rappelle que, se promenant avec Marcel Proust dans un jardin, Marcel le quitta brusquement et s'arrêta devant des roses : « Marcel avait rebroussé chemin jusqu'aux rosiers, ayant fait le tour du château je le retrouvai à la même place regardant fixement les roses. La tête penchée, le visage grave, il clignait des yeux, les sourcils légèrement froncés comme par un effort d'attention passionnée, et de sa main gauche il poussait obstinément entre ses lèvres le bout de sa petite moustache noire qu'il mordillait... que de fois, par la suite, j'ai assisté à des scènes similaires! que de fois j'ai observé Marcel en ces moments mystérieux. » C'est cette sensibilité ou sollicitation extérieure, sensibilité traduite en sa conversation, en ses livres, que Pierre Janet, traitant de l'émotion, nomme une véritable toxicomanie, contre laquelle on ne peut lutter.

*
**

Bien mieux, sous l'effet de la surprise, de la joie, du bonheur, il arrivera que le système nerveux de Marcel sera si fortement secoué que sa pauvre constitution ne pourra y résister. Il s'agit ici d'un voyage à Venise, voyage qui l'avait toujours hanté. Quand son père eut enfin permis le déplacement, il fut très heureux, mais quand il l'entendit dire : « Il doit faire encore froid sur le grand canal, tu ferais bien de mettre à tout hasard dans ta malle ton pardessus d'hiver

et ton gros veston », il s'éleva à une sorte d'extase et comprit que ce qu'il avait, jusqu'alors, cru impossible devenait une réalité. Que se passa-t-il en lui ? « Par une gymnastique suprême et au-dessus de mes forces, me dévêtant comme d'une carapace sans objet de l'air de ma chambre qui m'entourait, je le remplaçais par des parties égales d'air vénitien, cette atmosphère marine, indicible et particulière comme celle des rêves que mon imagination avait enfermée dans le nom de Venise, je sentis s'opérer en moi une miraculeuse désincarnation ; elle se doubla aussitôt de la vague envie de vomir qu'on éprouve quand on vient de prendre un gros mal de gorge, et on dut me mettre au lit avec une fièvre si tenace que le docteur déclara qu'il fallait renoncer non seulement à me laisser partir maintenant à Florence et à Venise, mais, même quand je serai entièrement rétabli, m'éviter, d'ici au moins un an, tout projet de voyage et toute cause d'agitation. »

*
* *

Et maintenant, puisque Marcel nous est devenu un peu plus familier, terminons par l'étude de sa mémoire affective. En effet, comme on le sait, l'œuvre de Marcel Proust est dominée par la distinction qu'il fait entre la mémoire involontaire et la mémoire volontaire. La mémoire volontaire est celle qui nous fait décrire un château que nous avons visité le mois précédent, résumer un livre que nous avons lu. En ce qui concerne l'involontaire, il n'en est pas de même. La mémoire involontaire, ou mémoire affective, est celle qui consiste en un réveil de souvenirs, de fragments de périodes écoulées, occasionné par une odeur, une saveur, un bruit retrouvé, réveil qui se fera en nous malgré nous. Les souvenirs involontaires se formeront d'eux-mêmes, attirés par la ressemblance d'un instant semblable ; c'est ce que Marcel nomme son inspiration créatrice. Pour lui, cette révélation se fera par l'inconscient ; cette révélation sera soumise aux dispositions du corps, d'une attitude, d'un mot ;

un rien sera capable de la déclencher. Pour nous qui connaissons la mémoire et le don d'imagination que possède Marcel, il nous est facile de deviner ce qui se passera en lui lorsque son affectivité sera ébranlée. Arnaud Dandieu écrit : « La soudaineté du revival, de l'inspiration créatrice, serait peut-être beaucoup moins inexplicable si l'on voulait d'abord bien se persuader qu'elle exprime un rapport. (Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas ici d'un rapport abstrait entre deux termes rationnels, mais d'un rapport expérimental, d'un conflit affectif qui se réduit brusquement.) L'un des termes de ce rapport étant plongé dans l'ombre tandis que l'autre se trouve en pleine lumière, il suffira de ramener le second terme dans la lumière pour obtenir cette impression de miracle, de création spontanée qui apparaîtra au sujet comme lui étant absolument extérieure. » Très souvent il arrivera à Marcel de faciliter ce revival, de provoquer cette résurrection; il nous dit même, et sans doute exagère-t-il, que son œuvre tout entière a eu comme point de départ la sensation de deux pavés inégaux. Mais cela se conçoit fort bien. Ernest Seillière, dans son *Marcel Proust*, cite l'article de L. Dugas sur la mémoire des sentiments. Cette mémoire, nous dit-il, a été mentionnée ou étudiée par Rousseau, Montaigne, Littré, Taine, Ribot, etc... Quand le sentiment remémoré est pur, ne s'accompagne d'aucune considération empruntée au présent, en sorte qu'il remplit pour un instant notre faculté de conscience à lui seul, il se produit une véritable résurrection des circonstances qui l'entouraient à l'origine : c'est une mémoire synthétique et globale : toute une tranche de vie reparaît, quelquefois même prend le caractère d'une hallucination véritable. Proust lui-même ne donne-t-il pas des exemples similaires aux siens : « N'est-ce pas à mes sensations du genre de celle de la madeleine qu'est suspendue la plus belle partie des *Mémoires d'outre-tombe*. Un des chefs-d'œuvre de la littérature, *Sylvie*, de Gérard de Nerval, a, tout comme le livre des *Mémoires d'outre-tombe*, relatif à Combourg, une sensation du même genre que le

goût de la madeleine... chez Baudelaire, enfin ses réminiscences plus nombreuses... c'est le poète lui-même qui, avec plus de choix et de paresse, recherche volontairement dans l'odeur d'une femme, par exemple, de sa chevelure et de son sein, les analogies inspiratrices qui lui évoqueront : l'azur du ciel immense et rond et un port rempli de flammes et de mâts. »

La madeleine. — Un soir, au retour d'une promenade (Marcel n'est plus un enfant), sa mère, voyant qu'il a pris froid, lui offre une tasse de thé. Elle fait également chercher « de ces gâteaux courts et dodus appelés petites madeleines, qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques ». Il s'assoit, porte à ses lèvres une cuillerée de thé où se trouve un morceau de madeleine. Aussitôt, à l'instant où la gorgée mêlée de miettes touche son palais, il tressaille et, tressaillant, devient attentif à ce qui se passe en lui : « Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. » D'où vient cette joie ? Que signifie-t-elle ? Il cherche ; la vérité n'est pas dans le breuvage, elle est en lui. Il pose la tasse et se tourne vers son esprit, « il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière ». Marcel cherche à rendre conscient l'inconscient, ce qui se conçoit fort bien, puisque, comme l'a dit Bergson, l'inconscient sera tout ce qui, en nous, tout ce qui n'agissant pas, tend perpétuellement à agir. Les esprits de Marcel travaillent. Ne pense-t-on pas à la phrase du Docteur Fourcade : « L'appareil nerveux intelligent est le très humble serviteur de l'appareil impressionnable. » Voilà donc cet émotif, Marcel, subissant les caprices de sa susceptibilité émotive. La cryptomnésie seule pourrait nous expliquer les rouages de ce travail silencieux. Vide actif. La mémoire va chercher, appréhender, utiliser des faits, faits multiples qui n'ont pu être emmagasinés qu'inconsciemment.

Il boit une seconde gorgée, il ne trouve rien de plus que dans la première ; une troisième, il s'arrête. La vertu du breu-

vage semble diminuer. Alors, pour que rien ne brise l'élan, il va aider son esprit : « J'écarte tout obstacle, toute idée étrangère, j'abrite mes oreilles et mon attention contre les bruits de la chambre voisine. » Il sait que ce qui palpite en lui c'est l'image, le souvenir visuel, mais ils sont trop loin, trop profonds. Le souvenir ne veut pas monter jusqu'à sa conscience. Dix fois il lui faut recommencer et tout à coup... il apparaît : « Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin, à Combray, ... quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans une infusion de thé ou de tilleul. » Et la vue de la madeleine ne lui avait rien rappelé ! Pourquoi ? Parce que (lui-même nous en donne l'explication) « c'est peine perdue que nous cherchions à l' (le passé) évoquer, tous les efforts de notre intelligence sont inutiles, il est caché hors de son domaine et de sa portée en quelque objet matériel — en la sensation que nous donne cet objet matériel — que nous ne soupçonnons pas. Cet objet, il dépend du hasard, que nous le rencontrions avant de mourir ou que nous ne le rencontrions pas. »

Maintenant qu'il sait, il rêve. Le passé tout entier revient, remonte. La chambre de la vieille maison grise, comme un décor de théâtre, se place sur sa chambre à lui Marcel, chambre qu'il occupe actuellement. Et avec la maison, la ville, la place où on l'envoyait avant de déjeuner, les rues où il allait faire ses courses, les chemins. Tout monte, tout palpite, toute l'enfance heureuse. Voilà les fleurs de son jardin et celles du parc de M. Swann, le voisin, et les nymphéas de la Vivonne et les bonnes gens « et leurs petits logis, et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé. »

Quelle émotion pour nous, lecteurs, qui avons avec Marcel vécu à Combray au temps de sa jeunesse, qui nous sommes promenés dans cette campagne aimée, qui avons musé en sa compagnie sur les rives de la Vivonne et près du parc

des Swann, qui avons éprouvé les craintes, les joies, les plaisirs de cet enfant sensible à l'extrême, qui l'avons accompagné chez la tante Léonie ! C'est pour nous une émotion prenante, presque aussi forte que celle que ressent l'auteur lui-même parce qu'apparaissant à une minute où nous étions loin de nous y attendre. Nous déplorons fort de ne point posséder le plus pâle reflet de cette vigueur de style de Proust, de ne point posséder ce don d'évocation et ainsi de ne pas pouvoir mettre notre lecteur dans cette ambiance émotive, ambiance où Marcel nous a délicieusement plongé. Cet état, affectif au plus haut degré, cet état de réminiscences brusques, cette mémoire involontaire, nous fait comprendre admirablement l'âme du pauvre être secoué par une cause banale pouvant donner naissance à une puissante émotion qui l'emporte, le roule, dans une exaltation brutale, émotion inattendue de lui, qui voulait simplement prendre un peu de thé pour se réchauffer, Marcel se souvient. « La mémoire... conservant le vécu de l'image plus que l'image elle-même, c'est l'état de l'organisme lui-même au moment de la formation de l'image, avec sa réalité cénesthésique consécutive à l'impression externe et avec toute sa complexité de réactions productrices qu'il lui oppose, qui subsistera ainsi... *Se souvenir ! c'est alors qu'on continue à vivre le passé sans le savoir, faire attention à ce passé vivant.* » (Professeur Hesnard.) Non, non, Monsieur Seillière, ne dites pas : « ceci est ingénieux », cela est vrai, bien vrai, et beaucoup parmi nous, au milieu des plaisirs, deviennent tristes brusquement, parce qu'une sensation auditive ou visuelle ou tactile, un mot, un air de musique, un chant, l'odeur des cigarettes a rappelé un passé qui brusquement engendre la mélancolie. Nous-même, que l'on nous permette un exemple, rentrant à notre service hospitalier, nous nous sommes senti brusquement, un matin, dans un état d'âme frôlant la tristesse. Pourquoi ? parce qu'un de nos maîtres avait une cravate noire ornée de feuille d'acanthé et que notre oncle, maintenant en Indochine intendant militaire, a aussi sur sa tuni-

que des feuilles d'acanthé. Nous avons vécu en une seconde le passé, où nous étions tous réunis, parents, frères, sœurs, cousins, et nous nous sommes vu, maintenant, seul, étudiant à Bordeaux. Aussi lorsque Marcel Proust écrit : « Mais pour en revenir à moi-même, je pensais plus modestement à mon livre et ce serait même inexact de dire en pensant à ceux qui le liraient, à mes lecteurs. Car ils ne seraient pas, comme je l'ai déjà montré, mes lecteurs, mais les propres lecteurs d'eux-mêmes, mon livre n'étant qu'une sorte de ces verres grossissants comme ceux que tendait à un acheteur l'opticien de Combray, mon livre grâce auquel je leur fournirai le moyen de lire en eux-mêmes. De sorte que je ne leur demanderai pas de me louer ou de me dénigrer, mais seulement de me dire si c'est bien cela, si les mots qu'ils lisent en eux-mêmes sont bien ceux que j'ai écrits », pensant à nous-même, à nos camarades, nos amis, nous ne pouvons répondre que par l'affirmative. Rappelons-nous Swann et sa souffrance.

« Et avant que Swann eût eu le temps de comprendre et de se dire : c'est la petite phrase de la sonate de Vinteuil, n'écoutons pas ! tous ses souvenirs du temps où Odette était éprise de lui et qu'il avait réussi jusqu'à ce jour à maintenir invisibles dans les profondeurs de son être, trompés par ce brusque rayon du temps d'amour qu'ils crurent revenu, s'étaient réveillés et à tire-d'aile étaient remontés lui chanter éperdument, sans pitié pour son infortune présente, les refrains oubliés du bonheur.

» ... Il revit tout, les pétales neigeux et frisés du chrysanthème qu'elle lui avait jeté dans sa voiture, qu'il avait gardé contre ses lèvres, — l'adresse en relief de la Maison Dorée sur la lettre où il avait lu : « ma main tremble si fort en vous écrivant », — le rapprochement de ses sourcils quand elle lui avait dit d'un air suppliant : « ce n'est pas dans trop longtemps que vous me ferez signe »...

» Et Swann aperçut immobile en face de ce bonheur revécu un malheureux qui lui fit pitié parce qu'il ne le reconnut pas tout de suite, si bien qu'il dut baisser les yeux pour qu'on ne vît pas qu'ils étaient pleins de larmes. C'était lui-même. »

*
* *

Avant de terminer cet exposé, reconnaissons à Marcel Proust ce don de peindre avec exactitude, de trouver le mot exact qui suggère, la phrase qui montre, qui nuance, l'expression qui colore. La campagne de Combray, le brouillard de Doncières, les soirées au bois de Boulogne, les flots bleus de Balbec. Belles pages, faisant penser à ces notes que Delacroix notait dans ses carnets, alors qu'il séjournait à Dieppe : « la face des vagues qui se dressait devant moi était jaune et celle qui regardait le fond réfléchissait le ciel. Des ombres de nuages ont couru sur tout cela et produit des effets charmants; dans le fond, à l'endroit où la mer était bleue et verte, les « ombres » paraissaient comme violettes; un ton violet et doré s'étendait aussi sur les parties plus rapprochées quand l'ombre les couvrait. Les vagues étaient comme d'agate dans ces parties ombrées, où l'on retrouvait le même rapport de vagues jaunes regardant le côté du soleil et de parties bleues et métalliques réfléchissant le ciel. »

Indiquons aussi sans trop y insister cette tendance à la rêverie qui fait considérer Marcel comme un rêveur de la mauvaise sorte. (Nous verrons dans la suite de quel genre était sa rêverie.) Voyons-le dans les sentiers causant avec les aubépines de son enfance ! Tout Marcel est là. « Tout d'un coup, dans le petit chemin creux, je m'arrêtai, touché au cœur par un doux souvenir d'enfance. Je venais de reconnaître aux feuilles découpées et brillantes qui s'avançaient sur le seuil, un buisson d'aubépines défleuries, hélas ! depuis la fin du printemps. Je m'arrêtai une seconde, et Andrée, avec une divination charmante, me laissa causer un instant avec les feuilles de l'arbuste. Autour de moi flottait une atmosphère d'anciens mois de Marie, d'après-midi du dimanche, de croyances, d'erreurs oubliées, j'aurais voulu la saisir : je leur demandai des nouvelles des fleurs de l'aubépine, pareilles à des gaies jeunes filles étourdies, coquettes et

pieuses : « Ces demoiselles sont parties depuis déjà long-
» temps », me disaient les feuilles. Et peut-être pensaient-
elles que pour le grand ami d'elles que je prétendais être
je ne semblais guère renseigné sur leurs habitudes... Un grand
ami, mais qui ne les avait pas revues depuis tant d'années,
malgré ses promesses.

» Et pourtant, comme Gilberte avait été mon premier amour
pour une jeune fille, elles étaient mes premières amours pour
une fleur.

« Oui, je sais, elles s'en vont vers la mi-juin, réjondis-je,
» mais cela me fait plaisir de voir l'endroit qu'elles habi-
» taient ici. Elles sont venues me voir à Combray, dans ma
» chambre, emmenées par ma mère quand j'étais malade.
» Et nous nous retrouvions le samedi soir au mois de Marie.
» Elles peuvent y aller ici ?

» — Oh ! naturellement ! du reste, on tient beaucoup à
» avoir ces demoiselles à l'église de Saint-Denis-du-Désert,
» qui est la paroisse la plus voisine.

» — Alors, maintenant, pour les voir ?

» — Oh ! pas avant le mois de mai de l'année prochaine.

» — Mais je peux être sûr qu'elles seront là ?

» — Régulièrement tous les ans.

» — Seulement je ne sais pas si je retrouverai bien la
» place ?

» — Que si ! Ces demoiselles sont si gaies, elles ne s'in-
» terrompent de rire que pour chanter des cantilènes, de
» sorte qu'il n'y a pas d'erreurs possibles et que du bout
» du sentier vous reconnaîtrez leur parfum. »

Le mot poésie vient sur nos lèvres. Que Paul Morand a
bien raison !

*
* *

Ayant ainsi jeté un rapide coup d'œil sur ces quelques traits
de caractère de la sensibilité de Marcel Proust, devons-nous
conclure en tirant des points d'appuis de ce premier chapi-
tre ? Gardons-nous-en bien, voyons-le sur ce terrain délicat

de l'attitude devant la femme. Toutefois, qu'il nous soit permis de citer à la fin de cet article où il n'a été question que de sensibilité, d'hyperémotivité, de nervosisme, ces quelques lignes de Pierre Abraham : « Il peut sembler abusif de réunir sous la même rubrique tant d'aspects si divers et de coiffer le tout d'un nom d'affection nerveuse. Ne s'agirait-il pas plutôt de traits différents du caractère de l'homme ? »

CHAPITRE II

CE QU'EST LA FEMME AUX YEUX DE PROUST

Notre but n'est point d'étudier les différents types féminins décrits par Marcel Proust, mais de nous occuper seulement de la femme, celle qu'on aime, qui a le don de provoquer le désir, de faire apparaître l'amour. Nous avons, en ces pages, condensé les nombreuses observations faites par nous tout au long de la lecture de *A la recherche du temps perdu*. La femme telle que la conçoit Proust fera l'objet de notre étude, et cette étude nous facilitera la compréhension des amours de Marcel pour Gilberte et Albertine.

I. — *Ce qu'elle est.*

La femme n'est pas un être, c'est une pensée, un rêve, un idéal, un mystère. C'est quelque chose de chimérique, en qui nous recherchons ce qui nous plaît et nous convient le mieux. Cette femme, nous la créerons à notre image, et pour arriver à l'avoir tout entière, ce sera par la pensée que nous la posséderons. Aussi nous sera-t-il nécessaire d'être doué d'une forte imagination. En amour, cette imagination sera une chose qui s'impose; pas de belles amours si elle se montre défaillante.

Nous le savons, cette définition fera naître un sourire ironique, tant cela semble n'être rien d'autre qu'une fantaisie, un assemblage de mots; cependant que l'on nous permette de nous expliquer. Comme l'aurait dit Oscar Wilde : « Est-ce là un paradoxe ? Il ne m'avait pas paru, c'est possible après

tout. Le chemin des paradoxes est le chemin du vrai. Pour éprouver la réalité il faut la voir sur la corde raide. On ne juge bien les vérités que lorsqu'elles se font acrobates. »

Point n'est besoin à Marcel de la présence de celle qu'il aime ou qu'il aimera. Témoin ce léger sentiment pour Mlle d'Orgeville et la première camériste de Mme Putbus. La femme ? Il la devine belle et s'en éprend. Son imagination entoure chaque être d'un manteau de souvenirs, de lieux, de sites. Pensons à Freud. Son amour pour Albertine naîtra de l'odeur de la mer, de la vue des montagnes, d'eaux bleues... « A entendre Proust, écrit M. Dandieu, il ne semble pas qu'il y ait de différence de nature entre l'admiration des bois de Romainville et le goût de la possession. » D'ailleurs, Marcel lui-même ne va-t-il pas jusqu'à s'exprimer en ces termes : « Et toujours le charme de toutes les idées que faisaient naître en moi les cathédrales, le charme des coteaux de l'Île-de-France et des plaines de la Normandie faisait refluer ses reflets sur l'image que je me formais de Mlle Swann, c'était être prêt à l'aimer. » Ayant pris à Ruskin ces précisions de détails, Marcel aura tendance à collectionner. Il en résultera une création de femmes multiples, il n'y aura pas une duchesse de Guermantes, une Mme Swann, mais plusieurs duchesses de Guermantes, plusieurs Mmes Swann, qui vivront séparées, seront différentes, parées mêmes de rêves divers... Imagination... Création... Il aime Gilberte; il se récite à l'avance la lettre que, sans doute, elle lui écrira. O imagination ! « Pouvoir que chaque être sensible sent en soi de se représenter dans son cerveau les choses sensibles. » (Voltaire.) Ses esprits s'élancent, bâtissent. C'est Mlle de Stermaria, aperçue une fois, au sujet de qui il forge mille pensées : « Peut-être aurions-nous pu nous promener seuls le soir tous deux dans le crépuscule où luiraient plus doucement au-dessus de l'eau assombrie les fleurs roses des bruyères, sous les chênes battus par le clapotement des vagues. »

L'amour est quelque chose de subjectif. — A côté de la femme aimée, nous en créons une seconde, produit de notre

imagination. Nos rêves, nos pensées, nos tendances, serviront à cette création. Pourquoi Swann aime-t-il Odette, est-ce pour Odette elle-même ? Point du tout. Mais Swann, grand amateur de peinture, est frappé par sa ressemblance avec « cette figure de Zéphora, la fille de Jethro, qu'on voit dans une fresque de la chapelle Sixtine. Il la regardait; un fragment de la fresque apparaissait dans son visage et dans son corps, que, dès lors, il chercha toujours à y retrouver soit qu'il fût auprès d'Odette, soit qu'il pensât seulement à elle, et bien qu'il ne tint sans doute au chef-d'œuvre florentin que parce qu'il le retrouvait en elle, pourtant cette ressemblance lui conférait à elle aussi une beauté, la rendait plus précieuse. » Et par la suite, chaque fois qu'il la retrouvera, il essaiera de faire surgir l'image de la *Vierge*, de Boticelli. Proust note : « Il se félicita que le plaisir qu'il avait à voir Odette trouvait une justification dans sa propre culture esthétique. » Ainsi, la vulgaire Odette s'ennoblit en pénétrant dans ce monde de rêve. Insensiblement l'amour viendra. Que mettra-t-il sur sa table de travail ? Une reproduction de la fille de Jethro : « Il plaça sur sa table de travail, comme une photographie d'Odette, une reproduction de la fille de Jethro. Il admirait les grands yeux, le délicat visage qui laissait deviner la peau imparfaite, les boucles merveilleuses des cheveux le long des joues fatiguées, et adaptant ce qu'il trouvait beau jusque-là d'une façon esthétique à l'idée d'une femme vivante, il le transformait en mérites physiques qu'il se félicitait de trouver réunis dans un être qu'il pourrait posséder. Cette vague sympathie qui nous porte vers un chef-d'œuvre que nous regardons. Maintenant qu'il connaissait l'original charnel de la fille de Jethro, elle devenait un désir qui suppléa désormais à celui que le corps d'Odette ne lui avait pas d'abord inspiré. Quand il avait regardé longtemps ce Boticelli, il pensait à son Boticelli à lui qu'il trouvait plus beau encore et, approchant de lui la photographie de Zéphora, il croyait serrer Odette contre son cœur. » N'est-ce pas Dorian Gray qui, déçu par le jeu de celle qu'il aime, s'écrie : « Oui,

vous avez tué mon amour. Naguère, vous enchantiez mon imagination, vous ne piquez même plus ma curiosité. Je vous aimais parce que vous incarniez les rêves des grands poètes et prétiez un corps et un visage aux fantômes éthérés de l'art. » Marcel lui-même écrit : « Mais quand, même ne le sachant pas, je pensais à elles, plus inconsciemment encore, elles, c'était pour moi les ondulations montueuses et bleues de la mer, le profil d'un défilé devant la mer. C'était la mer que j'espérais retrouver si j'allais dans quelque ville où elles seraient. *L'amour le plus exclusif pour une personne est toujours l'amour d'autre chose.* »

Cette autre chose, que sera-t-elle ? Tout ce qui entourera la femme, sa vie intime ou celle que nous croyons être la sienne, le mystère qui semble l'envelopper, ce qui, de loin ou de près, a, à tort ou à raison, quelques points de contact avec elle. C'est la poésie qu'une femme nous inspire. Gilberte, c'est l'inconnu d'une vie où ne peut pénétrer le jeune Marcel; Albertine, la plage, la mer; Mlle de Stermaria, la Bretagne. Lorsque Marcel voudra surexciter sa passion, il lui sera nécessaire de rejeter la femme dans l'inconnu : « J'aurai bien voulu, avant de l'embrasser, pouvoir la remplir à nouveau du mystère qu'elle avait pour moi sur la plage, avant que je la connusse, retrouver en elle le pays où elle avait vécu auparavant; à sa place du moins, si je ne le connaissais pas, je pouvais insinuer tous les souvenirs de notre vie à Balbec, le bruit du flot déferlant sous ma fenêtre, les cris des enfants. » Pourquoi Marcel ne peut-il aimer Andrée ? Parce que cette autre chose n'existe pas, parce qu'elle est remplie de quelque chose qu'il connaît trop bien. Le premier jour, en la voyant sur la plage dans un costume de cycliste, pédalant de toutes ses forces, il l'avait prise pour la maîtresse d'un coureur enivrée d'amour des sports. Or, il avait été présenté à Andrée et apprit que si elle pratiquait ce sport c'était sur l'ordre de son médecin pour soigner sa neurasthénie. « L'erreur était du genre de celles qui, si elles permettent à l'amour de naître et ne sont reconnues pour des erreurs que

lorsqu'il n'est plus modifiable, deviennent une cause de souffrance. » Réflexion très juste.

Que nous soyons au café, au restaurant, au théâtre, en une petite ville où nous connaissons la vie de la majorité des femmes, arrive une inconnue, nous voilà intéressés, nous la regardons, sourions. Déjà, nous l'aimons presque, parce que, pour nous, elle contient une part d'inconnu. Voyez Robert de Saint-Loup et Rachel. Marcel lui-même au début ne comprenait pas la conduite de son ami. Cette femme, que Robert mettait en vedette, au-dessus de toutes les autres, à qui il offrait des robes, des bijoux, des diamants, était d'une beauté plus qu'ordinaire, et même, dans certaines maisons, se donnait à qui le voulait bien; Rachel qui fait Marcel s'écrier : « Je me rendais compte de tout ce qu'une imagination humaine peut mettre derrière un petit morceau de visage, comme était celui de cette femme, si c'est l'imagination qui l'a connue d'abord... je comprenais que ce qui m'avait paru ne pas valoir vingt francs quand cela m'avait été offert pour vingt francs dans la maison de passe, où c'était seulement pour moi une femme désireuse de gagner vingt francs, peut valoir plus qu'un million, que la famille, que toutes les situations enviées, si on a commencé par imaginer en elle un être inconnu, curieux de connaître, difficile à saisir, à garder. » Marcel l'avait vue de l'extérieur, Robert, lui, l'avait considérée à travers des espoirs, des doutes, des rêves. Voyons le cas de Baudelaire et Mme Sabatier. Le poète des *Fleurs du Mal* l'a édifiée, construite, créée de façon toute idéale. Pendant cinq longues années, il lui adresse missives sur missives sans nulle interruption, il l'entretient de sa folle adoration épistolaire. « On dit, lui écrit-il, qu'il a existé des poètes qui ont vécu toute leur vie les yeux fixés sur une image chérie... vous êtes plus qu'une image, vous êtes ma superstition. »

La femme ! Mais il arrive parfois que nous ne la possédions véritablement que par la pensée : « Sans doute c'est seulement par la pensée qu'on possède les choses, et on ne possède pas

un tableau parce qu'on l'a dans sa salle à manger si on ne sait pas le comprendre, ni un pays parce qu'on y réside sans même le regarder. »

Il nous vient à la mémoire une possession particulière qui illustre singulièrement notre texte. Dans son *Aphrodite*, Pierre Louys nous montre comment Démétrius, afin de gagner pour quelques heures les douceurs du corps de Chrysis, commet plusieurs vols et crimes. Volant le collier de la déesse, il arrive à la contempler et, en la contemplant, au milieu d'une nuit où la lune la caresse de ses rayons, il la pare de tous ses rêves, rêves qu'il avait alors pour la personne de la jeune espiègle. Après cette nuit d'extase, il revoit Chrysis, celle-ci offre ce qu'hier encore elle refusait et qu'il demandait avec tant d'amour : « Je te désirais, je t'ai eue malgré toi, répond le jeune artiste, ce que j'attendais de tes complaisances, tu me l'as donné à mon insu, le pays où tu voulais aller tu m'y as mené en songe cette nuit et tu étais belle. Ah! que tu étais belle!... Aucune volonté humaine ne me forcera plus à te revoir. On n'a jamais le bonheur deux fois avec le même événement. Je ne suis point insensé au point de gâter un souvenir heureux. Je te dois celui-ci, diras-tu? Mais comme je n'ai aimé que ton ombre, tu me dispenseras, chère tête, de remercier ta réalité. » Comme pour Marcel, à côté de la véritable femme, Démétrius en a créé une seconde, aussi véritable que la première. Et Proust écrit : « Ce qu'on prend en présence de l'être aimé n'est qu'un cliché négatif, on le développe plus tard, une fois chez soi, quand on a retrouvé à sa disposition cette chambre noire intérieure... » Démétrius poursuivant : « Encore une fois, je ne dirai pas s'il s'agit d'un songe nocturne ou d'un rêve éveillé. Qu'il te suffise de savoir que, rêvée ou conçue, ton image m'est apparue dans un cadre extraordinaire. Illusion, mais, en toutes choses, je t'empêcherai, Chrysis, de me désillusionner. » Encore Marcel : « C'est la terrible tromperie de l'amour, il commence à nous faire jouer avec une femme, non du monde extérieur, mais avec une poupée intérieure

à notre cerveau, la seule d'ailleurs que nous ayons toujours à notre disposition, la seule que nous possédions, que l'arbitraire du souvenir, presque aussi absolu que celui de l'imagination, peut avoir faite aussi différente de la femme réelle... création factice, à laquelle peu à peu, pour notre souffrance, nous forcerons la femme réelle à ressembler. »

Ces dernières lignes nous expliquent comment, pour l'amoureux, celle qu'il aimera sera toujours belle, la plus belle. Souvent, certes, il nous arrivera d'être abusé. Mais comme, en ce cas, l'imagination n'aura aucune base solide sur laquelle s'appuyer, c'est-à-dire que les autres caractères nécessaires ne se trouveront point réunis, nous reconnaitrons rapidement notre erreur. Rémy de Gourmont a écrit, dans ses *Lettres à l'Amazone*, la phrase que voilà, et qui, à notre avis, explique clairement ce que nous allons essayer de prouver : « Une femme n'est pas belle, elle le devient à force d'être aimée. » Au début de ses rencontres, Marcel donnera au visage et au corps d'Albertine l'aspect et la tournure de ceux de Gilberte, plus tard, après le départ d'Albertine, il verra partout, en toutes les autres femmes, les beautés et les perfections de son amante : « Elles sont, ces femmes, un produit de notre tempérament, une image de projection renversée, un négatif de notre sensibilité. » Il ajoute même, plus loin : « c'est qu'une certaine ressemblance existe, tout en évoluant, entre les femmes que nous aimons successivement, ressemblance qui tient à la fixité de notre tempérament, parce que c'est lui qui les choisit, éliminant toutes celles qui ne nous seraient pas à la fois opposées et complémentaires, c'est-à-dire propres à satisfaire nos sens et à faire souffrir notre cœur. »

C'est bien cela. Si l'être que nous aimons, et nous verrons plus loin pourquoi nous l'aimerons, n'a point été gâté par la nature, la beauté accourt, beauté provenant de nous-même. De même, ce sentiment de beauté abandonnera celle pour qui nous n'éprouverons plus nul désir. Jeanne Duval, Baudelaire. Pauvre Baudelaire ! Il n'ignorait point son erreur : « Laissez,

laissez mon cœur s'enivrer d'un mensonge. » La femme que nous aimerons sera toujours parée d'une beauté sans pareille, les autres ne comprendront point : Robert, voyant la photographie d'Albertine, s'écriera : « C'est ça la jeune fille que tu aimes. » Proust est l'amoureux. Molière, parlant par la bouche d'Elisabeth, nous dit :

Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable...
Ils comptent des défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms ;
La pâle est au jasmin en blancheur comparable,
La noire à faire peur une brune adorable.
La maigre a de la taille et de la liberté...
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

Marcel le sait bien. Et pourtant il se demande le sens de l'étonnement de Saint-Loup. Est-ce que l'amour serait individuel ? Non. Mais au degré où il est arrivé, lui, Marcel, l'évocation de sensations, interposée entre le visage et les yeux de l'amant, est déjà trop loin pour que le point où s'arrête le regard de l'amant, point où gisent son plaisir et ses malheurs, soit compris des autres qui le voient.

« Toute passion, écrit Maine de Biran, est une sorte de culte superstitieux rendu à un objet fantastique ou qui, dans sa réalité même, sort du domaine de la faculté perceptible pour passer tout entière dans celui de l'imagination. » Témoin ce qu'écrivait Mme de la Sablière à La Fontaine, qui, s'apercevant pour la première fois, après vingt ans de liaison, d'une marque qu'elle avait au visage, lui répondit : « Ah ! mon ami, vous ne m'aimez plus. » Pour l'amant, l'aimée n'a point d'infériorité. Toujours Maine de Biran : « Toutes les fois que nous sommes animés de quelques sentiments un peu énergiques, nous ne distinguons rien, nous sentons trop pour percevoir, et quand l'habitude a émoussé le sentiment, nous sommes tout étonnés de voir pour la première fois les choses comme elles le sont. » Très juste. Swann ne vit pas qu'Odette

était laide, il l'aima parce qu'il la dissimula sous la beauté d'une déesse de Boticelli. Imagination. Nous n'aimons pas une femme parce qu'elle est belle, mais nous la trouvons belle parce que nous l'aimons. Imagination, imagination, mystérieuse fée, saupoudrant d'or le plomb le plus vil. Qu'importe qu'une femme ne soit point d'une étonnante beauté puisque nous possédons cette chose magique, mais oui : « Laissons les jolies femmes aux pauvres d'imagination. » Imagination, vous serez notre thermomètre, notre moyen de savoir, tant qu'un être nous paraîtra beau, nous pourrons dire : « Je l'aime » ; lorsqu'il commencera à perdre de cette qualité, nous penserons : « Je ne l'aime plus autant. »

Swann, Swann n'aime plus : « Mais tandis que, une heure après son réveil, il donnait des indications au coiffeur pour que sa brosse ne se dérangeât pas en wagon, il repensa à son rêve, il revit, comme il les avait sentis tout près de lui, le teint pâle d'Odette, les joues trop maigres, les traits tirés, les yeux battus, tout ce que — au cours des tendresses successives qui avaient fait de son durable amour pour Odette un long oubli de l'image première qu'il avait reçue d'elle — il avait cessé de remarquer depuis les premiers temps de leur liaison, dans lesquels, sans doute, pendant qu'il dormait, sa mémoire en avait été chercher la sensation exacte. Et, avec cette muflerie intermittente qui reparaisait chez lui dès qu'il n'était plus malheureux et qui baissait du même coup le niveau de sa moralité, il s'écria en lui-même : « Dire » que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, » que j'ai eu mon plus grand amour pour une femme qui ne » me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! »

II. — *Ce qu'elle suscite : Le désir.*

L'amour est avant tout le désir.

Pour y parvenir, la femme, de prime abord, sème l'ambiance.

Qu'est-ce que l'ambiance ? Léon Daudet, remarquable

esthète, nous donne une définition si juste et si fine que nous ne pouvons résister au plaisir de la citer : « A qui d'entre nous n'est-il pas arrivé, au cours de son existence, d'éprouver tout à coup, au passage d'une femme, dans une rue ou un salon, sur une route, une sorte d'aura, de frisson physique et moral, exaltant pour un moment la réalité de ce qui nous environne, sous une image voluptueuse précise. C'est une euphorie d'un type spécial, très courte, susceptible de demeurer dans la mémoire, à la façon d'un chant ou d'un parfum. A ce signe, reconnaissez le phénomène d'ambiance, qui peut aussi être durable ou s'installer. »

Si la femme est déjà un rêve, le désir arrivera à l'agrandir démesurément : « La passion du désir, est-il dit dans les *Passions de l'âme*, est une agitation de celle-ci causée par les esprits qui la disposent à vouloir pour l'avenir les choses qu'elle se représente lui être convenable. » Si un obstacle surgit brusquement, l'amour tourne immédiatement à la passion violente. Ainsi donc, les hasards de la vie créeront des désirs multiples pour des formes qui varieront.

La femme dépendra étroitement du désir; Léon-Pierre Quint, qui a écrit le livre le plus complet et le plus profond sur Proust et son œuvre, nous dit : « Ce qui différencie les amours c'est simplement la puissance du désir et la qualité de notre imagination avec lesquelles nous alimentons notre création intérieure. » Souvent il y aura amour sans qu'aucun rapport, aucun lien, ne rattachent l'homme à la femme. Voyons Alceste et Célimène, Odette et Swann, Rachel et Robert. Notre intelligence n'intervient en rien dans le choix de celle que nous aimons, elle n'est pas appelée, pas interrogée, elle est complètement absente.

Le désir : « Le désir est l'essence de l'homme », a dit Spinoza; également Rémy de Gourmont : « Tous les sentiments naissent du désir... on désire le bonheur quand on ne le possède pas et quand on le possède. On désire toujours, dans tous les états et dans toutes les circonstances, on désire encore quand on ne désire rien, car ne désirer rien c'est

vouloir également tout ce qui viendra et tout ce qui ne viendra pas, c'est l'activité dans la passivité... cesser de désirer ce serait cesser d'être, et chaque fois que les désirs s'amoin-drissent dans l'âme la vie diminue. »

Pour Marcel Proust, qui a souffert, l'amour, s'il a le plus souvent créé des désillusions, n'en sera pas moins le seul plaisir de la vie. Et cet amour, dit-il, ne sera pas quelque chose d'à part, de particulier, c'est simplement notre désir dans ses différentes modifications. Le désir, c'est-à-dire notre amour, augmentera suivant une cause stricte; cette cause sera *le risque d'une impossibilité*.

Toutes les fois qu'il y aura un obstacle à notre amour, ou même moins, à une réalisation de l'amour physique, ou encore bien moins à une indifférence (cela semble paradoxal), toutes les fois qu'il y aura *obstacle à une tendance*, le désir naîtra, et avec lui ses différentes formes affectives. En nous inspirant du livre de Frédéric Paulham, de sa théorie des tendances, nous dirons que cet arrêt peut être défini sous le nom d'attrait du fruit défendu. Une défense imposée est un arrêt plus ou moins fort, mais réel, qui empêche la tendance qui se manifeste d'arriver à se satisfaire aussi facilement qu'elle l'eût fait. « Alors même que la tendance arrive à se satisfaire, elle subit un arrêt qui, selon qu'il est plus ou moins fort et qu'il s'accomplit dans telle ou telle condition, s'accompagne d'émotions agréables et désagréables, comme la crainte, le plaisir, la joie, la difficulté. » Ainsi, enfant, nous avons beaucoup plus de plaisir à fumer lorsque cela nous est interdit, de sortir avec un camarade dont nos parents n'aiment point pour nous la fréquentation.

Donc, toutes les fois qu'il y aura obstacle, il y aura amour, et partant désir. Quel sera cet obstacle? Nous avons cru, en lisant l'œuvre de Marcel Proust, pouvoir, afin d'en faciliter l'étude, diviser ce risque d'impossibilité en trois subdivisions, qui, dans la vie, ne sont pas si nettement séparées, et même se confondent le plus souvent.

A. — Tout empêchement extérieur
ou dépendant en propre de celle que nous aimons.

Lorsqu'en voiture Marcel se promène en compagnie de sa grand'mère, toutes les jeunes filles croisées en route sont pour lui une source de désir. Le désir les embellit, leur donne un éclat, une attirance sans pareille. Il sait très bien que s'il pouvait descendre, s'il pouvait leur parler, il serait promptement désillusionné. Il lui suffirait d'un tout petit rien, d'un semblant de défaut, et le désir de pénétrer dans leur vie s'en irait aussitôt. Au contraire, éloigné d'elles, ces femmes, laitières, paysannes, le tiennent dans un continuel état d'exaltation. Et il sait qu'elles sont faciles, qu'il lui suffirait d'être libre, de n'avoir point sa grand'mère, pour satisfaire sa volonté de les approcher. « Car un désir nous semble beaucoup plus beau, nous nous appuyons à lui avec plus de confiance, quand nous savons qu'en dehors de nous la réalité s'y conforme, même si, pour nous, il n'est pas réalisable. » Impossibilité. « D'abord l'impossibilité de s'arrêter auprès d'une femme, le risque de ne pas la retrouver un autre jour, lui donne brusquement le même charme qu'à un pays la maladie ou la pauvreté qui nous empêche de le visiter. »

A Balbec, Marcel voit chaque jour sur la plage cinq, six jeunes filles dont il est devenu l'ami. Il les aime toutes, ou plutôt il a pour toutes la même amitié; au début, aucune d'elles ne le captive particulièrement, il note alors : « Ma plus grande tristesse n'aurait pas été d'être abandonné par celle des jeunes filles que je préférerais, mais j'aurais aussitôt préféré, parce que j'aurais fixé sur elle la somme de tristesse et de rêve qui flottait indistinctement entre elles, celle qui m'eût abandonné. »

Autre exemple. Tout au début de sa liaison avec Albertine, avant sa grande passion, Marcel avait décidé de rompre. Vient sa mère qui, demandant à lui parler en particulier, lui montre tous les ennuis qu'une telle liaison provoquait et lui conseille d'en finir : « Je dis à ma mère que ces paroles

venaient de retarder de deux mois peut-être la décision qu'elle demandait et qui, sans elle, eût été prise avant la fin de la semaine. »

Le risque d'une impossibilité. Ce risque créait en nous l'angoisse, l'anxiété, cette anxiété nous la sentons, et ainsi, grâce à la douleur engendrée, pouvons dire et juger le degré de notre sentiment. Va-et-vient de l'anxiété, va-et-vient du risque, tout l'amour chez Proust se résout en cela.

Plus Rachel se montrera cruelle envers Robert, feindra de rompre, plus Robert tiendra à elle. Comment naîtra l'amour de Marcel pour Albertine ? Simplement lorsque le professeur Cotard laissera sous-entendre une passion secrète qui risque fort de l'éloigner de lui. Et Albertine disant à Marcel qu'elle est l'amie de Mlle Vinteuil, Mlle Vinteuil que Marcel sait être une de ces filles chantées par Baudelaire sous le nom de Delphine et d'Hippolyte, fait à son insu cette anxiété s'agrandir démesurément. Ainsi comprenons-nous pourquoi l'homme bafoué aime toujours et encore beaucoup plus celle qui le bafoue, voilà pourquoi nous préférons la femme même pas très belle, mais qui ne se donne pas facilement, à celle plus belle qui s'offre sans difficulté. « Les femmes un peu difficiles, qu'on ne possède pas tout de suite, dont on ne sait même pas tout de suite qu'on pourra les posséder, sont les seules intéressantes. »

Alors peut-on trouver ici la raison pour laquelle, à la moitié de ce xvi^e siècle, avant d'aimer, on se plaira à rendre l'amour un peu plus attrayant. Les précieuses ridicules trouveront grotesque pour deux êtres qui s'aiment de débiter par le mariage. Il faut du roman, des impossibilités à surmonter, des rivaux à vaincre, il faut « *des jalousies conçues sur de fausses apparences* », dira Madeleine à Gorgibus. La carte du Tendre n'était pas chose si sotte. La femme alors suivait officiellement, d'après les règles établies, ce que toute femme d'esprit fait, sans que, dans sa conduite, il en apparaisse la moindre volonté. Marcel : « Pour déchaîner cette tristesse, ce sentiment de l'irréparable, ces angoisses qui préparent l'amour, il faut le risque d'une impossibilité. »

B. — Le rival.

Ce sera une autre forme de l'obstacle nécessaire à la création du désir. Le rival, la connaissance d'un rival nous jettera dans l'anxiété aussi fortement que cette phrase citée par Proust : « Non, ce soir, je ne serai pas libre. »

Dans la vie courante, il arrive que des objets qui, chez nous, ne nous servent plus à rien, dont parfois nous avons même oublié l'existence, acquièrent brusquement de l'importance à nos yeux parce qu'un ami nous les demande. Qu'on excuse ici ce rapprochement, mais véritablement, pour la femme, il en est de même. Une amante dont l'habitude aura un peu effrité l'amour de son partenaire, se montrant aimable pour un tiers, rallumera le feu éteint et reprendra l'infidèle corps et âme. Oscar Wilde a eu un mot charmant au sujet de la fidélité : « La fidélité ! Que de choses nous mettrions au rebut si nous ne craignons pas de les voir ramassées par autrui. » Rappelons-nous : « Certes Swann avait souvent pensé qu'Odette n'était à aucun degré une femme remarquable ; et la suprématie qu'il exerçait sur un être qui lui était si inférieur n'avait rien qui dût lui paraître si flatteur à voir proclamer à la face des « fidèles », mais depuis qu'il s'était aperçu qu'à beaucoup d'hommes Odette semblait une femme ravissante et désirable, le charme qu'avait pour eux son corps avait éveillé en lui un besoin douloureux de la maîtriser entièrement dans les moindres parties de son cœur. Et il avait commencé d'attacher un prix inestimable à ces moments passés chez elle le soir, où il l'asseyait sur ses genoux, lui faisait dire ce qu'elle pensait d'une chose, d'une autre, où il recensait les seuls biens à la possession desquels il tint maintenant sur terre. »

Comme on le remarque, c'est toujours la théorie des tendances qui joue ici. Obstacle, augmentation du désir.

Aux yeux de Marcel, le rival est une chose nécessaire : « En amour, notre rival heureux, autant dire notre ennemi, est notre bienfaiteur. A un être qui n'excitait en nous qu'un

insignifiant désir physique il ajouta aussitôt une valeur immense, étrangère, mais que nous confondons avec lui. Si nous n'avions pas de rivaux, le plaisir ne se transformerait pas en amour. » Bien plus, point n'est besoin que ce rival soit réel : « Suffisante pour notre bien est cette vie illusoire qui donne à des rivaux inexistants tout notre soupçon, notre jalousie. » Et c'est bien vrai. Quand aimera-t-il Albertine ? Lorsqu'il verra en ses amies de dangereuses rivales. Pour lui, ce sera terrible, il tremblera en lisant dans le journal de la plage l'arrivée d'une nouvelle femme. Il a peur. N'y aurait-il pas parmi ces arrivantes ou en celles qu'il voit à l'hôtel, sur le sable, quelque Sillikymas qui chantera à Albertine comme jadis il fut chanté à Bilitis :

« L'homme est violent et paresseux, tu le connais sans doute. Hais-le...

» Les femmes seules savent aimer; reste avec nous Bilitis, reste. Et si tu as une âme ardente, tu verras ta beauté comme dans un miroir sur le corps de tes amoureuses. »

Lorsque les pensées montent en ses esprits, Marcel ne se contient plus. Albertine, tout à l'heure indifférente, est tout, tout. Pour Swann, que de souffrances n'éprouve-t-il pas lorsque M. de Forcheville lui paraît être l'Autre.

Le rival. Il nous vient à la mémoire un passage d'Ovide, passage où, dans son « remède d'amour », il conseille à ceux qui ne veulent plus aimer de bannir de leur esprit toute idée de rival, parce que, dit-il, cette pensée ne réussirait, au contraire, qu'à faire naître à nouveau ou à exalter leur passion : « N'allez donc pas vous figurer que vous avez un rival, et croyez pieusement que votre belle dort seule dans son lit. Ce qui rendit plus ardent l'amour d'Oreste pour Hermione, c'est qu'elle était devenue la maîtresse d'un autre. Pourquoi te lamenter ainsi Ménélas ? Tu te rendais en Crète sans ton épouse et tu pouvais rester longtemps éloigné d'elle, mais depuis que Pâris l'a enlevée, tu ne peux plus vivre sans ton Hélène : l'amour d'un autre a stimulé le tien. Ce qui surtout faisait couler les larmes d'Achille, lorsque Briséis lui fut

ravie, c'était de la voir porter ses charmes dans le lit du fils de Plisthène. » Ainsi donc, de tout temps, le rival fut un des ferments nécessaires à la passion de l'homme.

Et nous aimerons d'autant plus fort que nous supposerons ravir un corps à la passion des autres. Qu'aimerons-nous le plus de deux femmes également belles, celle qui sera isolée, dédaignée, ou celle vers qui ira l'admiration ou le désir de beaucoup ? C'est bien ce qu'explique Marcel. Il aime Albertine et il l'aime d'autant plus qu'il se figure l'ôter à d'autres hommes ou à d'autres femmes : « Mon plaisir d'avoir Albertine à demeure chez moi était beaucoup moins un plaisir positif que celui d'avoir retiré du monde, où chacun pouvait le goûter à son tour, la jeune fille en fleur qui, si, du moins, elle ne me donnait pas de grandes joies, en privait les autres. » Ainsi donc, l'anxiété se calme : « Je ne le redirai jamais assez : c'était un apaisement plus que tout. »

Cet obstacle qu'est le rival est si nécessaire qu'il arrive parfois à certains hommes, ayant remarqué le pouvoir de l'ennemi et voyant diminuer leur amour pour l'amante, de la mettre dans un milieu dangereux ou supposé tel rien que pour pouvoir la défendre et ainsi l'aimer aussi fortement que par le passé.

C. — L'absence.

C'est également un obstacle à l'amour, l'absence fait naître le désir comme le rival, comme les autres impossibilités déjà vues et étudiées. C'est l'absence qui nous montre si un être nous est cher ou s'il ne nous est rien : « L'absence, écrit La Rochefoucault, diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu. » Exemples : Mlle de Stermaria ne revenant plus, Marcel l'oublie; Albertine s'enfuit, que de souffrances, que de désespoirs, engendre ce départ.

L'habitude de la femme, toujours la même, arrive à nous faire croire que nous n'éprouvons pour elle absolument plus

rien. La voir continuellement, la trouver toujours à nos côtés, arrive à nous la faire considérer comme un objet, une chose dont la présence n'est nullement nécessaire : « Mon sachet de fleurs sert d'abord à mon nez, mais après que je m'en suis servi huit jours, nous dit Montaigne, il ne sert plus qu'au nez des assistants. » La femme nous paraissant dénuée de tout charme ou du moins de charmes trop connus, nous l'abandonnons.

Mais aussitôt, lorsqu'elle n'est plus, lorsqu'elle est loin, nous nous sentons désespérés, seuls, elle nous manque. Nous souffrons. Il nous la faut à tout prix. Nous n'avons de cesse qu'elle ne soit de retour : « Les rues n'ont plus leur aspect accoutumé, l'air à une autre couleur, les passants s'en vont en fantômes... les pensées se coordonnent mal... je crois, pour moi, que la présence appelle l'absence et que l'absence réclame la présence. » (Rémy de Gourmont.) Ainsi d'un amour qui s'en allait ou que nous croyions ne plus exister, nous le voyons renaître, reparaître aussi vivant, aussi fort et cruel que par le passé, avec toutes ses joies, mais aussi malheureusement avec toutes ses douleurs.

NOTA. — Mais il arrive parfois, rarement peut-être, que l'amour naît d'un état nerveux qui peut être comparé à celui de l'asthmatique entrant en crise parce que respirant le parfum des roses ou même contemplant des roses artificielles qu'il croit réelles. Proust se demandera si ce n'est pas son cas, mais lorsque nous aurons étudié ses amours nous verrons qu'ici nous pouvons et devons rayer cette hypothèse. Il nous dit : « Quelquefois, dans ces soirées d'attente, l'angoisse est due à un médicament qu'on a pris. Faussement interprétée par celui qui souffre, il croit être anxieux à cause de celle qui ne vient pas. L'amour naît, dans ce cas, comme certaines maladies nerveuses, de l'explication inexacte d'un malaise général. »

Il nous l'explique d'ailleurs. Tandis qu'il souffrait, durant les instants où ses espoirs s'en allaient en désespoirs, de

violents battements de cœur lui firent diminuer la caféine. Les battements cessèrent. Il se demanda alors si l'angoisse qu'il avait éprouvée n'était pas due à cette caféine plutôt qu'à sa brouille avec Gilberte. Cela, dans une certaine mesure, peut se comprendre. A la base des amours de Tristan et d'Yseult n'y a-t-il pas le philtre ? Mais, répliquerons-nous, pour Albertine, il eut de l'angoisse, de l'anxiété, et il ne prenait point de caféine. Alors, pourquoi parler ici de causes nerveuses et de médicaments.

*
* *

Nous voilà donc au courant de ce qu'est la femme pour Marcel Proust. Nous voilà renseignés sur ce qu'est l'amour, sur les multiples manières de sa croissance et de sa domination. Il ne nous reste plus qu'à voir Marcel en présence de la femme, de l'étudier dans ses façons d'aimer, d'agir et de souffrir.

Des actions, des faits !

Ses pensées, ses rires, ses pleurs !

Est-il normal ? Son amour, sa jalousie, sont-ils morbides ?

Marcel ? Devons-nous approuver Louis Rémond lorsqu'il écrit : « La façon dont il a senti l'amour, la jalousie, la nature et l'art est conditionnée par mille circonstances qui en font une curiosité pathologique plutôt qu'une véritable acquisition pour notre connaissance de la nature humaine. »

LIVRE II

ÉTUDE DE L'AMOUR CHEZ MARCEL PROUST EXPLICATION DES FAITS

ELLES

« Le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas. »

(PASCAL.)

« Non, l'enfer n'a point de supplice assez cruel pour le comparer à cette passion enragée qui transporte l'âme, déconcerte la raison, trouble l'usage des sens, évoque des fantômes qui ne sont point, fait prendre des mensonges pour des vérités et des chimères pour des corps réels. La jalousie se nourrit de poison et en pourrit l'âme qu'elle possède... »

(Mlle DE SCUDÉRI.)

ELLES, Gilberte, Albertine : amour de collégien, amour de jeune homme, de l'homme.

Gilberte, premier essai dans la douleur et la souffrance. Albertine, c'est la passion, la jalousie dans tout ce qu'elles peuvent avoir d'effrayant et de cruel pour le cœur de l'homme, pour notre cœur.

Albertine !

Ce seront des femmes qui, comme Odette, rendront parfois heureux, le plus souvent accablé, celui qui les aimera : La jalousie, cet aspect propre à l'amour ! La douleur.

Voilà venu l'instant où il nous sera permis de voir Marcel

au milieu des terribles remous de l'âme, se comportant comme il le pourra, comme il le devra, comme sa nature propre le lui permettra, nous faisant penser bien souvent, trop souvent même, à ces mots de Pascal : « Un amant dans cet état n'est-il pas digne de compassion ? »

Gilberte!

Albertine!

CHAPITRE PREMIER

GILBERTE

« Avant c'est le domaine du vague, de la supposition exaltée, de la conjecture, c'est la vestita de Goya. Toutes les images du respect, de l'adoration platonique, de la béatitude blanche, auxquelles la nature est associée, se pressent dans l'âme bouillante du créateur littéraire, artistique, savant et autres et multiplient l'intérêt à la vie. Quelques-uns — mais je crois qu'ils se trompent — prétendent que c'est là le meilleur temps de l'amour. »

(LÉON DAUDET, *La femme et l'Amour*.)

Ce n'est pas la passion, ce n'est qu'une introduction à la vie sentimentale, à la vie du cœur et de l'âme. Pas de grandes douleurs, simplement un peu d'inquiétude. Pour la première fois, il sera permis à Marcel de s'imaginer l'importance de la femme. Gilberte, ce sera la passade ou ce sera ce que communément les jeunes gens nomment un « flirt ».

Rien d'anormal, pas de discussions sur les sentiments, personne ne pourra dire : mais c'est d'un malade. Pourquoi donc traitons-nous ce chapitre ? Pour que nous pénétrions mieux dans la pensée de l'écrivain, pour que nous puissions goûter le talent de Marcel Proust, sa méthode d'analyse, pour que nous ayons pleine conscience de son talent merveilleux en ce qui concerne la connaissance de l'âme humaine.

Gilberte. Il l'avait déjà aperçue tout enfant à Combray, mais c'est si loin qu'aux Champs-Élysées où ils se rencontrent ils ne sont l'un pour l'autre que deux étrangers. A peine présenté, à peine mêlé à ses jeux, à ses conversations, Marcel s'éprend de la petite Mlle Swann ; il l'aime, et, pour lui, aimer

c'est être toujours près d'elle. Il l'aime. Il la voudrait toujours présente; elle partie, il ne peut conserver son image; elle occupe sa vie, sa petite vie, ses cahiers sont couverts de son nom, il fait tout pour se la représenter, ajoute, bâtit, rectifie la représentation intime qu'il a d'elle : « Tout le temps que j'étais loin de Gilberte, j'avais besoin de la voir, parce que, cherchant sans cesse à me représenter son image, je finissais par ne plus y réussir et par ne plus savoir exactement à quoi correspondait mon amour... Quand j'arrivais aux Champs-Élysées et que d'abord j'allais pouvoir confronter mon amour pour lui faire subir les rectifications nécessaires à sa cause vivante, indépendante de moi — dès que j'étais en présence de cette Gilberte Swann, sur la vue de laquelle j'avais compté pour rafraîchir les images que ma mémoire fatiguée ne retrouvait plus, de cette Gilberte Swann avec qui j'avais joué hier et que venait de me faire saluer et reconnaître un instinct aveugle comme celui qui, dans la marché, nous met un pied devant l'autre avant que nous ayons eu le temps de penser, aussitôt tout se passait comme si elle et la fillette qui était l'objet de mes rêves avaient été deux êtres différents. Par exemple si, depuis la veille, je portais dans ma mémoire deux yeux de feu dans des joues pleines et brillantes, la figure de Gilberte m'offrait maintenant avec insistance quelque chose que, précisément, je ne m'étais pas rappelé, un certain effilement aigu du nez, qui, s'associant instantanément à d'autres traits, prenait l'importance de ces caractères qui, en histoire naturelle, définissent une espèce et la transmuait en une fillette du genre de celles à museau pointu. » N'est-ce pas Swann cherchant un visage définitif à Odette ? N'est-ce pas nous-même cherchant une représentation propre à notre satisfaction pour toute femme vers qui nous voudrions aller.

Gilberte s'absente; que fait Marcel ? Il est jeune, il pleure. Il pleure et pourtant sourit, il y a un peu de joie dans son regard empli de tristesse. Gilberte est partie, il est triste, mais comme il aime il y pense et, secondairement, c'est de

la joie, du bonheur, qui descend en lui et le fait tressaillir. « Je me redisais, en étouffant mes sanglots, les mots où Gilberte avait laissé éclater sa joie de ne pas venir de longtemps aux Champs-Élysées. Mais déjà le charme dont, par son simple fonctionnement, se remplissait mon esprit dès qu'il songeait à elle, la position particulière, unique — fut-elle affligeante — où me plaçait inévitablement, par rapport à Gilberte, la contrainte interne d'un pli mental, avaient commencé à ajouter, même à cette marque d'indifférence, quelque chose de romanesque, et au milieu de mes larmes se formait un sourire qui n'était que l'ébauche timide d'un baiser. »

L'imagination travaille, il espère en une lettre de la petite compagne, il espère si bien qu'il est persuadé qu'elle lui écrira. Il n'en faut pas plus pour le rendre heureux, lui, le pauvre Marcel. Le soir, il se réjouit, s'imaginant cette lettre, il la lit, la récite, mais brusquement s'apeure. Il ne pourra pas recevoir ce mot puisque ce billet-là, celui qu'il récite, c'est lui-même qui l'a composé. Alors il ne lui reste plus qu'à détourner sa pensée de ce bonheur irréalisable.

Rien que cela, et voilà une ébauche de faits qui, plus tard, prenant plus d'extension, arriveront à martyriser notre collègien qui alors sera homme.

Marcel ramène tout aux Swann; il en parle constamment, a près de lui un plan de Paris, ce qui lui permet de situer et de voir la rue où ils habitent. Il répète à haute voix le nom de cette rue; le mot de Swann a pour lui un charme, une saveur indéfinissable, il le décompose, l'épelle. Ce mot lui semble un péché.

Nous lisons dans *La révélation psychologique de Marcel Proust*, par M. Arnaud Dandieu, ces mots qui nous expliquent clairement ce qui vient d'être dit : « De longue date Proust, bien avant d'avoir conçu son œuvre, connaissait la puissance d'évocation du nom et du mot. Le nom pour lui adhère toujours comme chez l'enfant à la chose, c'est-à-dire à l'impression affective..., le nom est pour Proust un véritable fétiche sexuel. » Et c'est bien vrai, en répétant ce mot

de Swann, le nom de la rue de Swann, le prénom de Gilberte, Marchel cherche sa satisfaction affective. Rappelons-nous *Venise, Florence*.

Parfois, il a honte de lui-même. Il lui semble être deviné, compris quand il parle, il croit voir des sourires comme si chacun s'attendait à le voir introduire dans la conversation les mots qu'il cherche à prononcer. Il ruse, agit de manière détournée, ainsi parle de sujets qui auraient intéressé Gilberte, répète les mêmes paroles, les mêmes phrases qu'elle : « Il me semblait qu'à force de manier, de brasser tout ce qui avoisinait Gilberte j'en ferais peut-être jaillir quelque chose d'heureux. »

Il passe, il repasse dans la rue de la jeune fille : « J'étais si amoureux de Gilberte que si, sur le chemin, j'apercevais leur vieux maître d'hôtel promenant un chien, l'émotion m'obligeait à m'arrêter, j'attachais sur ses favoris blancs des regards pleins de passion. » Il veut maintenant voir ses parents, il emploie tous les moyens. Son imagination travaille. Comme ils doivent être imprégnés de leur fille ! Les voir, ne serait-ce pas la revoir un peu ?

M. et Mme Swann qu'il ignore sont aimés ; ils excitent en lui autant d'amour que Gilberte elle-même et même, se dit-il, quelque chose d'autre. Ils vivent constamment avec elle, mènent près d'elle une vie secrète pour lui, vie qu'il ne peut connaître, vie qui l'intrigue, l'attire. C'est ce que nous avons étudié plus haut et avons dénommé : attrait de l'inconnue.

Gilberte est revenue, mais il est couché, un peu souffrant, se trouve dans l'impossibilité de se rendre aux Champs-Élysées. Le temps passe. Un jour une lettre arrive. Il n'y prête aucune attention puisqu'elle ne peut venir d'Elle. Il regarde la signature : Gilberte. Il n'éprouve rien. Il ne sait pas, il ne sent pas. Cela ressemble un peu au travail inconscient et conscient produit par la petite Madeleine, mais ici d'un autre ordre. La lettre est signée de celle qu'il aime, mais celle-ci ne peut lui écrire, cependant, il parcourt cette lettre et il nous dit : « Avec une vitesse vertigineuse cette signature sans

vraisemblance jouait aux quatre coins avec mon lit, ma cheminée, mon mur. Je voyais tout vaciller comme quelqu'un qui tombe de cheval, et je me demandais s'il n'y avait pas une existence toute différente de celle que je connaissais en contradiction avec elle, mais qui serait la vraie et qui, m'étant montrée tout d'un coup, me remplissait de cette hésitation que les sculpteurs dépeignant le jugement dernier ont donnée aux morts réveillés qui se trouvent au seuil de l'autre monde. » Il lit. Que lit-il ? Il ne sait encore ; mais il a la sensation qu'un immense bonheur lui est annoncé : « une feuille de papier couverte de caractères, la pensée ne s'assimile pas cela tout de suite ». Enfin... il comprend. Il sera reçu chez Gilberte, Mme et M. Swann seront très heureux de sa venue : son cœur palpite, Marcel ferme les yeux, il goûte sa joie.

...Ainsi, le voilà devenu le grand ami de Gilberte et de sa mère... Partout, on le voit avec elles, il est tout à son bonheur. Attend-il Gilberte ? « J'e rayonnais de joie dans cette maison où Gilbert, quand elle n'était pas encore avec nous, allait entrer et me donnerait dans un instant, pour des heures, sa parole, son regard attentif et souriant tel que je l'avais vu pour la première fois à Combray. »

Pourtant, ce n'est pas le calme reposant. Lorsqu'elle s'en va un peu loin de lui, dans une pièce, par exemple, où il ne peut l'accompagner, il lui est bien difficile de cacher son inquiétude. Il questionne M. Swann, qui lui répond que cette chambre est la lingerie, que s'il le désire il demandera à Gilberte de l'y accompagner : « par ces derniers mots, et la détente qu'ils me procuraient, Swann supprima brusquement pour moi une de ces affreuses distances intérieures au terme desquelles une femme que nous aimons nous apparaît si lointaine ».

Quand on aime, rien n'est frivole...

Un rien chagrine, un rien console...

a-t-on chanté.

C'est ici le cas. Plus tard, pour Albertine, si un tout petit

rien le jettera dans des affres cruels, il ne trouvera plus, hélas ! nul petit rien pour le consoler, au contraire.

Le temps passe encore. Marcel s'aperçoit avec terreur que Gilberte fait tout pour écarter ses visites. Pauvre Marcel, voilà sa première douleur, douleur bien légère à côté de celles qui accourront. Quel coup pour lui lorsque Gilberte, agacée, lui répondra durement, trop durement pour une âme sensible comme la sienne : « Je revins vers la maison, bousculé, meurtri, sentant que je ne pourrais retrouver la respiration qu'en rebroussant chemin, qu'en retournant sous un prétexte quelconque auprès de Gilberte. » Après réflexion, il revint chez les Swann. Elle est absente. La colère agite son corps de petit débile, il éprouve une véritable haine pour celle que, tout à l'heure encore, il adorait ; mais voilà le maître d'hôtel, et ce maître d'hôtel qui lui apporte cette fâcheuse nouvelle sera chargé de tout son ressentiment. C'est sur lui, sur ce brave homme, que, colère, haine, se déversent. Seul son amour demeure et cet amour c'est Gilberte.

Alors, c'est l'attente. Il ne fera pas un pas, elle devra lui écrire, il faut que ce soit Gilberte qui, la première, commence, Gilberte devra s'excuser, elle devra lui écrire, il attend cette lettre. Il est accablé, inquiet. Il tremble à l'arrivée du facteur, et, entre les heures du courrier, il demeure chez lui. Si, pendant son absence, on allait lui porter cette lettre. C'est de l'anxiété, dira-t-on. Anxiété au sens médical. Cela nous semble un bien grand mot. A notre sens, c'est tout simplement l'état d'âme de tous les amoureux qui, se voyant abandonnés, espèrent un revirement de celle qu'ils aiment.

Il ne veut pas aller chez Gilberte, s'il le faisait et si leur amour était bien terminé, elle ne pourrait avoir pour lui qu'un souvenir plein de dédain. Ce n'est pas la passion, avons-nous dit, ce n'est qu'une rencontre ; en effet, si c'était de l'amour, de l'amour à son paroxysme, comme plus tard il l'éprouvera pour Albertine, s'arrêterait-il à de vaines considérations d'amour-propre ? Il pleure, et il se dit que si jamais Gilberte

lui donnait un rendez-vous il l'accepterait, et, au dernier moment, s'excuserait : « Quand mieux qu'avec des paroles, par des actions indéfiniment répétées, je lui aurai prouvé que je n'avais pas de goût à la voir, peut-être en retrouverait-elle pour moi ? » Mais en demeurant éloigné, il laisse prise à l'indifférence. « Je le savais, mais je ne pouvais pas le lui dire, elle aurait cru que si je prétendais que je cesserais de l'aimer en restant trop longtemps sans la voir, c'était à la seule fin qu'elle me dit de revenir vite auprès d'elle. » N'est-ce pas bien analysé ?

Marcel fait tout pour éviter Gilberte. Il ne se rend chez les Swann que quand il s'est bien assuré de l'absence de la jeune fille. De cette manière, s'il ne la voit point, du moins il entend parler d'elle. Au fond, tout est pour le mieux comme cela, pense-t-il, c'est lui le maître de la situation. La voir ? Cela ne dépend que de lui. Grâce à son imagination, il se procure du bonheur. Il agit ainsi de façon à occuper son attente, et non point comme on pourrait le croire, comme il a été dit et comme nous le discuterons dans la suite, parce qu'il est un rêveur, un schizoïde. Il occupe son temps, avons-nous dit, en rêvant, en se confectionnant un bonheur fictif. Il voit une époque meilleure, de belles journées pendant lesquelles l'un et l'autre se diront leur amour, « la constante vision de ce bonheur imaginaire m'aidait à supporter la destruction du bonheur réel ». De plus, se dit-il, le chagrin profite à l'amour. En effet, s'il souffre en se privant de la présence de Mlle Swann, celle-ci, en remarquant sa force de caractère, ne pourra avoir pour lui que de l'admiration. Pourtant, il sait bien que tout cela, tous ces actes, sont des chimères : « Nous sommes tous obligés, pour rendre la réalité supportable, d'entretenir en nous quelques petites folies. »

Il espère, il est heureux. S'il revoyait Gilberte, son bonheur serait-il aussi beau ? N'est-ce pas Bergson qui a écrit : « Ce qui fait de l'espérance un plaisir si intense, c'est que l'avenir dont nous disposons à notre gré nous apparaît en même temps sous une multitude de formes également souriantes, également pos-

sibles. Même si la plus désirée d'entre elles se réalise, il faudra faire le sacrifice des autres et nous aurons beaucoup perdu. L'idée de l'avenir, grosse d'une infinité de possibles, est donc plus féconde que l'avenir lui-même et c'est pourquoi l'on trouve plus de charme à l'espérance qu'à la possession, au rêve qu'à la réalité. »

Il aime, il espère. « De toutes les passions, écrit Bossuet, la plus charmante, c'est l'espérance, c'est elle qui nous entretient, qui nous nourrit, qui adoucit toutes les amertumes de la vie, et souvent nous quittons des liens effectifs plutôt que de renoncer à nos espérances. »

A travers ses espoirs, son bonheur imaginaire, Marcel aime, il est heureux. Et il est d'autant plus heureux que tout cela est sa création à lui, donc une création parfaite : « Quand on aime, nous dit-il, l'amour est trop grand pour pouvoir être contenu tout entier en nous; il irradie vers la personne aimée, rencontre en elle une surface qui l'arrête, le force à revenir vers son point de départ et c'est le choc en retour de notre propre tendresse que nous appelons les sentiments de l'autre et qui nous charme plus qu'à l'aller parce que nous ne connaissons pas qu'elle vient de nous. »

Mais, hélas! tout a une fin... les jours passent et aussi l'amour. Marcel, non seulement se tient toujours éloigné de Gilberte, mais aussi des Swann, auprès de qui il n'éprouve plus de satisfaction, l'oubli se montre peu à peu, pas à pas il approche, petit à petit il fait son œuvre. Le sentiment de Marcel pour Gilberte s'effrite lentement, si lentement, si doucement, que c'est à peine s'il s'aperçoit qu'il n'aime plus, que Gilberte n'est plus qu'un agréable souvenir...

Auprès de Gilberte, Marcel sent vaguement, très vaguement, ce qu'est la souffrance; avec Albertine, il demandera grâce, car il souffrira comme bien peu d'hommes souffrent ou du moins avouent souffrir.

CHAPITRE II

ALBERTINE — ETUDE DE LA PASSION

« Lorsque la jalousie saisit ces pauvres âmes, c'est pitié comme elle les tyrannise et tyrannise cruellement. »
(MONTAIGNE.)

« La jalousie est de toutes les maladies d'esprit celle à qui plus de choses servent d'aliments et moins de choses de remèdes. »
(MOLIÈRE.)

Nous considérons ce chapitre comme le principal de cet essai. Tout ce que déjà nous avons précédemment écrit, que nous nous sommes appliqué à définir, trouvera ici son application et sa signification. C'est l'amour de Marcel pour Albertine qui a fait écrire, ne l'oublions pas, qu'une passion violente et ressentie telle qu'elle a été ressentie par l'amant de cette jeune fille en fleur, ne pouvait être qu'une passion anormale, un spécimen unique, ne pouvant être comparée aux amours des autres hommes. Pourquoi donc ? Parce qu'il a souffert avec désespoir, parce qu'il nous a expliqué sa souffrance, montré de quelle manière une terrible jalousie l'a brutalement écrasé ? Il nous paraît vraiment étonnant qu'un homme écorché à vif, se laissant abattre par l'amour, luttant avec désespoir contre ses sentiments, ne semble qu'un pauvre fou aux yeux de certains pour qui l'amour n'est qu'une plaisanterie. Malade ! Mais non, Proust ne l'est pas, du moins au sens où l'on veut employer ce mot. Il aime comme vous, comme nous, comme tous les amoureux, comme tous les passionnés aiment, et n'oublions pas qu'ici c'est avec un cœur

de 20 ans. Doué comme il l'était, il a pu nous étaler, nous expliquer, nous montrer de quoi étaient faites ses peines, et voilà qu'on le qualifie de déséquilibré ! Allons, reconnaissons franchement que cela ne va pas jusqu'au déséquilibre mental, qu'on ne saurait contester sa connaissance de l'âme humaine à travers ses variations, admirons son génie d'analyse, son merveilleux pouvoir d'introspection. Etudions cette passion, voyons les faits, voyons si la conduite et les pensées de Marcel sont vraiment anormales, si elles ne peuvent se retrouver dans la conduite des autres êtres normaux, si cette conduite ne peut s'expliquer sans avoir recours à la psychiatrie, si nous ne pouvons écarter les grands mots qui y sont en honneur.

Comme vous auriez regardé avec grand étonnement quiconque vous aurait dit, ô Marcel Proust, que votre façon d'aimer, votre amour pour Albertine, n'était que la manifestation d'un déséquilibre mental, que le résultat de pensées et de réflexions morbides, vous, Marcel, dont tous les amis vantent la justesse d'appréciation, la vivacité des dires, la fraîcheur du jugement.

*
**

Qu'est-ce que l'amour ? Vouloir trouver une définition exacte à ce sentiment qui a déjà fait couler tant d'encre, qui dans l'antiquité a usé tant de stylets, est chose bien difficile. Nous laisserons de côté les multiples définitions de Bain, de Spencer, de Sergi, de Schopenhauer, de Von Hartmann, qui, lui, va jusqu'à dire de façon puérile « que les hommes grands aiment les petites femmes et réciproquement, les personnes maigres, les grosses ; celles qui ont le nez camus recherchent les nez longs », de Delbœuf, qui prétend (!) « que dans l'amour l'être humain devient l'instrument inconscient du protozoaire et de l'ovule, qui dictent leur choix intelligent », de Maurice de Fleury, qui compare l'amour à une intoxication...

Laissons également de côté ces cent autres définitions dont les auteurs ont commis cette fondamentale et grave faute de

confondre l'amour avec l'instinct sexuel. Et à notre lecteur donnons comme définition de l'amour une que nous jugeons la plus juste, celle de Gaston Danville, tirée de son livre *La Psychologie de l'amour* :

« L'amour est une entité émotive, consistant dans une variation, plus ou moins permanente, de l'état affectif d'un sujet, à l'occasion de la réalisation — pour la mise en œuvre fortuite d'un processus mental spécialisé — d'une systématisation exclusive et consciente de son instinct sexuel sur un individu de l'autre sexe. Le plus souvent, ce phénomène ne va pas sans l'exaltation du désir. »

Et les explications :

a) Entité émotive spécifique : S'il appartient à la catégorie affective, il est irréductible à tout autre sentiment.

b) Systématisation exclusive et consciente du désir sexuel à un sujet déterminé de l'autre sexe : Cela consiste dans l'exclusivisme absolu d'un choix d'une personne entre toutes les autres du même sexe.

c) Processus mental spécial : En rapport avec un mode particulier de fonctionnement du mécanisme général de la connaissance. Il diffère, en tout état de chose, des mobiles quelconques regardés en la circonstance, pour la plupart, comme les vrais causes de l'amour.

d) Exagération du désir : Caractère secondaire, résultat de la concentration de la tendance instinctive du sujet.

Ainsi donc, l'amour est un fait de conscience, fait que l'amoureux ne peut définir lui-même.

Gaston Danville continue : « L'Amour représente donc pour nous une modalité de l'instinct sexuel, mais une modalité différenciée de toutes les autres par ses caractères génésiques : 1° Par sa nature propre d'entité spécifique irréductible à tout autre état émotif; 2° La systématisation du choix, qui est absolu; 3° La cause de cette systématisation du choix, qui résulte, non pas de l'influence des divers mobiles, d'origines externes ou internes, invoquée à tort, mais de l'intervention d'un certain processus mental, spécialisé, uniforme. »

Enfin, terminons en nous rapportant à un livre publié en 1841, dont l'auteur était le Docteur Descuret.

L'amour ?

« Pour le physiologiste, l'amour est ce penchant impérieux qui entraîne les sexes l'un vers l'autre, et dont le but providentiel est la reproduction de l'espèce. Hâtons-nous d'ajouter que chez la brute l'amour peut bien n'être qu'un besoin physique, qu'une impétuosité passagère, mais que, chez l'homme civilisé, on ne saurait le considérer séparé d'un besoin moral, d'un sentiment qui en augmente infiniment le charme. Que d'éléments n'y découvre-t-on pas ! D'abord l'amour physique, ou besoin des sens, instinct propagateur expliqué par la beauté et par la grâce, encore plus séduisante ; puis le besoin d'attachement, fondé davantage sur l'appréciation des qualités morales, des vertus ; vient ensuite l'amour-propre, qui se glisse partout ; souvent un peu de coquetterie et de curiosité ; un peu de vanité ; partout une pointe de jalousie ; et au milieu de tout cela l'imagination, cette messagère de l'amour, cette enchantresse dont le prisme est trompeur, multiplie les qualités séduisantes de l'objet aimé et souvent même en fait paraître là où une raison plus saine n'y apercevrait que des défauts. »

Dans cette étude de l'amour, de la passion, Marcel Proust étudiera son moi, sa pensée intérieure, les multiples rouages de son psychisme et de sa sensibilité. Il a fait cette étude du moi avec un art si consommé qu'il a atteint une hauteur où les autres, ses prédécesseurs comme ses successeurs, ne pourront et ne peuvent le regarder qu'avec respect. Il a été le premier, il a fait mieux que les autres, que beaucoup d'autres, aussi croyons-nous qu'on ne peut lui appliquer ces lignes parues dernièrement dans un hebdomadaire littéraire, lignes de Marcel Augagneur, qui, on le conçoit sans peine, est un peu agacé par toutes ces études de leur profond que certains romanciers accomplissent actuellement, sans sortir de ce qui a été dit. « Un des faits les plus significatifs de notre époque et, il faut l'ajouter, de notre profonde et irrémédiable décadence spirituelle, consiste en l'importance excessive que l'homme

d'aujourd'hui donne à lui-même, à sa sensibilité; ses sensations priment ses pensées; il prend l'élan pour la force et le moi autrefois haïssable, pour la vie... une telle désorganisation de l'être véritable est assurément due à des causes multiples et d'ailleurs encore difficiles à énumérer; on n'en découvre jamais sur-le-champ le principe d'une maladie de l'âme, parce que, dès qu'elle peut se le formuler à elle-même, alors elle est déjà sauvée, sinon guérie par sa propre clairvoyance... et ce serait une erreur de croire qu'une si dangereuse hypertrophie fût seulement le lamentable privilège d'une certaine classe d'hommes qu'une culture mal assimilée ou qu'un goût particulier d'introspection eussent désignés à ce rôle d'esclave de leurs nerfs, car ce n'est que cela. » Marcel, s'il s'est étudié lui-même, sa sensibilité, a jeté son regard clairvoyant sur les autres et les a compris comme il s'était compris.

Etude de la passion.

Avant d'arriver à la naissance brutale de cette passion violente qui va ébranler le pauvre Marcel, il nous plaît de montrer comment auparavant il fit la connaissance de la jeune Simonet et ressentit pour elle une première ébauche de l'amour, qui ne fut en réalité qu'un faux départ.

Passant l'été à Balbec, petite plage où Marcel se reposait des fatigues de la grande ville, il lui arrive, comme souvent il arrive aux jeunes gens en vacances, de faire la connaissance d'un groupe de jeunes filles. Qui va-t-il aimer, vers qui dirigera-t-il ses pensées ?

Après de multiples tâtonnements, Albertine est élue. Mais Marcel, fort de l'expérience acquise précédemment, sachant depuis peu que l'amour n'est plus un plaisir extérieur, mais un plaisir subjectif, agira avec la plus grande prudence. D'abord celle qui a le don de lui plaire devra l'ignorer. Pour cela, il rusera; et Dieu seul sait si Marcel s'y connaît! Un exemple entre mille. Il est tard, ils sont loin de la plage, il faut

rentrer. Comme moyen de transport, seulement deux petits tonneaux : « La vivacité déjà grande de mon amour pour Albertine eut pour effet que ce fut successivement à Rosemonde et à Andrée que je proposais de monter avec moi, et pas une fois à Albertine; ensuite que, tout en invitant de préférence Andrée ou Rosemonde, j'amenais tout le monde, par des considérations secondaires d'heure, de chemin et de manteaux, à décider comme contre gré que le plus pratique était que je prenne avec moi Albertine, à la compagnie de laquelle je feignis de me résigner tant bien que mal. » Cette petite ruse nous fait sourire, car bien des fois nous l'avons employée, nous et nos camarades, tant pour détourner les soupçons de parents que la curiosité d'amis trop indiscrets.

Albertine, aimée, se voit délaissée. A un point tel que c'est Andrée que Marcel courtise. Quant à Elle, il ne veut pas la connaître, il ne veut être pour elle qu'un inconnu, mais pour attirer ses amabilités lui fait mille méchancetés qui ont pour but de lui faire répondre par des mots aimables. N'est-ce pas Swann écrivant méchamment à Odette afin de recevoir de douces réponses : « Il (Swann) lui écrivait tout d'un coup une lettre pleine de déception feinte et de colère simulée qu'il lui faisait porter avant le dîner. Il savait qu'elle allait être effrayée, lui répondre, et il espérait que dans la contraction que la peur de le perdre ferait subir à son âme jaillirait des mots qu'elle ne lui avait encore jamais dits; et, en effet, c'est de cette façon qu'il avait obtenu les lettres les plus tendres qu'elle lui eût encore écrites... »

Et c'est le triste échec. Croyant le succès assuré, sur sa demande expresse, il va la voir en sa chambre à l'hôtel. Elle est au lit. Il est heureux. « La vue du cou nu d'Albertine, de ses joues trop roses, m'avait jeté dans une telle ivresse... que j'avais peine à me contenir... Finissez, ou je sonne, s'écriait Albertine, voyant que je me jetais sur elle pour l'embrasser. » Il n'en a cure; du moment qu'une jeune fille invite un jeune homme à la visiter, le soir, alors qu'elle est au lit, c'est donc... « J'allais savoir l'odeur, le goût, qu'avait ce fruit rose inconnu;

j'entendis un son précipité, prolongé et criard : Albertine avait sonné de toutes ses forces. »

Marcel n'aime plus.

A quelque temps de là, à Paris, un soir, encore un soir, au moment où Marcel s'apprête à aller à un rendez-vous, arrive Albertine ; très ennuyé, il fait tout pour lui paraître des plus déplaisants. Mais...

Et ici attirons l'attention sur ce qui va suivre et éclairer d'une façon lumineuse, c'est le cas de le dire, ces lignes de M. Léon-Pierre Quint : « Non seulement Proust avait un don extraordinaire de divination, mais encore il était impossible de rien lui dissimuler... Quand il lui arrivait d'être trompé, et qu'il n'en tenait aucun compte, c'est qu'il avait tout vu, tout entendu, et préférait ne pas protester. »

Ils causent. Et Marcel, rien que par les mots nouveaux employés, comprend qu'il a devant lui une autre Albertine, une Albertine qui, à Balbec, n'aurait point sonné.

« Enfin m'apparut l'évidence de bouleversement que je ne connaissais pas, mais propre à autoriser pour moi toutes les espérances. Quand Albertine me dit avec la satisfaction d'une personne dont l'opinion n'est pas indifférente :

« C'est « à mon sens » ce qui pouvait arriver de mieux »... « j'estime » que c'est la meilleure solution, la solution « élégante. »

» C'était si nouveau, si visiblement une alluvion laissant soupçonner de si capricieux détours à travers des terrains jadis inconnus d'elle, que, dès les mots « à mon sens », j'attirais Albertine et à « j'estime » je l'assis sur mon lit...

» Albertine n'était plus la même, donc elle n'agirait peut-être pas, ne réagirait pas de même. Non seulement je n'avais plus d'amour pour elle, mais je n'avais même plus à craindre, comme j'aurais pu à Balbec, de briser en elle une amitié pour moi qui n'existait plus. »

En effet, Albertine avait changé : ce n'était plus la même, celle de jadis.

Les jours s'écoulaient... Ils se voient de temps à autre... L'été

suivant se retrouvent à Balbec, causent, sortent ensemble, mais Marcel n'aime pas comme habituellement un amant aime sa maîtresse.

A. — La jalousie.

Le professeur Cottard, attirant l'attention de Marcel sur la tenue un peu trop langoureuse dont Albertine et Andrée font preuve en dansant, crée involontairement en l'âme de Marcel une inquiétude, qui est causée et ne peut être causée que par l'obstacle que le jeune homme croit voir surgir au milieu du cours indifférent de ses relations.

A quelque temps de là, Albertine, se confiant à Marcel, lui avoue être une grande amie de Mlle Vinteuil, Mlle Vinteuil que Marcel sait pertinemment être ennemie jurée des hommes; voilà brusquement, avec une force inimaginable, une passion terrible et cruelle qui prend naissance. Il a fallu le risque d'une impossibilité. Le rival ? La femme.

Nous trouvons ici l'explication de ces mots de Létourneau : « Le cerveau ébranlé par une vive secousse morale ne vit plus que pour elle... ». « C'est, nous dit Marcel lui-même, une *terra incognita* où je venais d'atterrir, une phase nouvelle de souffrance insoupçonnée qui s'ouvrait. » Nous l'avons vu, nous l'avons expliqué précédemment, tant que Marcel croyait Albertine à lui il ne s'en préoccupait point; maintenant qu'il la sait à d'autres, qu'il ne croit être pour elle qu'un passe temps, il la veut tout entière, elle, son corps, ses pensées. Emotif, et certes il l'est, — ce n'est point être morbide que d'être émotif, sensible, nerveux, — Marcel va vouloir avec une impétuosité telle que son indifférence passera au désir, du désir à l'amour et de l'amour à la passion violente, à la pire des jalousies, à celle qui torture et martyrise l'homme. Albertine, qui, précédemment, était Balbec, sa plage, sa mer, sa campagne, Albertine n'est plus rien de tout cela; Albertine, c'est l'amie de Mlle Vinteuil, « Car, jolie comme était Albertine, comment Mlle Vinteuil, avec les goûts qu'elle avait, ne lui eût elle pas

demandé de les satisfaire ? Et la preuve qu'Albertine n'en avait pas été choquée et avait consenti, c'est qu'elles ne s'étaient pas brouillées, mais que leur intimité n'avait pas cessé de grandir. » Nous voyons que Marcel se créait toujours des raisons péremptoires. N'est-ce pas ainsi lorsque nous avons en tête une idée ? Et à l'imagination de l'amoureux de travailler et à Marcel de souffrir ! « Ici le rival n'était pas semblable à moi ; ses armes étaient différentes ; je ne pouvais pas lutter sur le même terrain, donner à Albertine les mêmes plaisirs ni même les concevoir exactement. »

Qu'est-ce que la jalousie ?

A Descartes de nous répondre : « C'est une espèce de crainte qui se rapporte au désir qu'on a de conserver la possession de quelque bien, et elle ne vient pas tant de la force des raisons qui font juger qu'on le peut perdre que de la grande estime qu'on en fait, laquelle est cause qu'on examine *jusqu'au moindre sujet de soupçon* et qu'on les prend pour des raisons considérables. »

Retenons la définition ; tout est là. Nous basant sur ces mots, nous nous appliquerons, en étudiant la conduite de Marcel, à voir si cette jalousie était une jalousie normale ou celle d'un être grand anxieux, grand pessimiste, en un mot une jalousie morbide. Comprendre cette jalousie de Marcel ce sera comprendre l'homme, car n'oublions pas ces mots de Bergson : « Chacun de nous a sa manière d'aimer et de haïr, et cet amour, cette haine, reflète sa personnalité tout entière. » N'est-ce pas, en fin de compte, ce que nous cherchons à savoir ? Prenons les faits un à un, l'image se dessinera : « L'amour est ici une résultante de l'intersection des fils dont aucun n'a la forme de la figure. » (José Ortega Y. Gasset.)

Donc, impossibilité pour Marcel d'avoir Albertine à lui. Quoi ! ses amies, Andrée, Mlle Vinteuil, seront toujours là, et continuellement, telle Delphine à Hippolyte, lui diront et rediront des phrases ensorceleuses !

Cela Marcel ne le veut pas, il ne peut pas le supporter, il souffre trop. Il emmène son Albertine à Paris, chez lui, dans

son hôtel. De ce trésor, il sera le gardien vigilant, un gardien attentif, voulant satisfaire continuellement les moindres désirs de celle dont il a la garde. Satisfaire ses moindres désirs, vouloir lui faire plaisir, de manière à ce que sa retraite ne lui pèse point, à dorer les barreaux de sa cage et non, comme le prétend M. Pierre Abraham, acheter son amour. Nous ne trouvons pas en Proust, vis-à-vis de la femme, cette habitude de vénalité que l'on veut trouver en lui. Certes, riche, très riche, dépensant sans compter, il arrive à Marcel d'acheter des consciences de valets afin de se renseigner, mais réellement, en toute franchise, il ne faut pas dire qu'ici il essaye de trafiquer le cœur d'Albertine. Il dépense pour elle, mais c'est pour la voir heureuse, la voir sourire. Nous vous croyons dans l'erreur, Monsieur Pierre Abraham.

Ainsi donc, Albertine est seule, seule avec lui, chez lui. Est-il heureux ? Nullement. Rappelons-nous sa conduite ou plutôt ses sentiments vis-à-vis de sa mère, un soir où, enfant, elle l'avait veillé toute une nuit. Il n'est pas heureux, il n'éprouve aucune joie, si ce n'est seulement un apaisement à sa souffrance. Et quelle souffrance ? Celle de ne pas la voir à d'autres. Et toujours, toujours, se mêlant aux paroles, aux faits, aux gestes, le soupçon. Soupçon ou anxiété ? Les mots ne sont pas synonymes, comme beaucoup sont tentés de le croire. Questions sur questions, demandes sur demandes, telle sera désormais la vie de Marcel et d'Albertine. Seule Andrée sera tolérée et encore..., comme il prendra garde, comme il les surveillera.

Albertine doit-elle sortir, lui dit-elle qu'elles vont aux Buttes-Chaumont, immédiatement voilà le cœur de Marcel qui bat plus vite, le soupçon surgit, question sur question : « Malgré tout, pour éviter qu'il y eût quelque chose de préparé à mon insu, je conseillais d'abandonner pour ce jour-là les Buttes-Chaumont et d'aller plutôt à Saint-Cloud ou ailleurs. » Regardez Swann se débattant dans sa jalousie, se cherchant mille raisons : « Mais quand elle était partie pour Dreux ou Pierrefonds — hélas ! sans lui permettre d'y aller, comme par

hasard, de son côté, car cela ferait un effet déplorable (disait-elle) — il se plongeait dans le plus enivrant des romans d'amour, l'indicateur des chemins de fer, qui lui apprenait les moyens de la rejoindre, l'après-midi, le soir, ce matin même ! Le moyen ? Presque davantage : l'autorisation. Car enfin l'indicateur et les trains eux-mêmes n'étaient pas faits pour des chiens. Si on faisait savoir au public, par voie d'imprimés, qu'à huit heures du matin partait un train qui arrivait à Pierrefonds à dix heures, c'est donc qu'aller à Pierrefonds était un acte licite, pour lequel la permission d'Odette était superflue ; et c'était aussi un acte qui pouvait avoir un tout autre motif que de rencontrer Odette, puisque des gens qui ne la connaissaient pas l'accomplissaient chaque jour, un assez grand nombre pour que cela valût la peine de faire chauffer des locomotives.

» En somme, elle ne pouvait tout de même pas l'empêcher d'aller à Pierrefonds s'il en avait envie. Or, justement, il sentait qu'il en avait envie et que s'il n'avait pas connu Odette, certainement il y serait allé ; il y avait longtemps qu'il voulait se faire une idée plus précise des travaux de restauration de Viollet-le-Duc, et par le temps qu'il faisait il éprouvait l'impérieux désir d'une promenade dans la forêt de Compiègne.

» Ce n'était vraiment pas de chance qu'elle lui défendît le seul endroit qui le tentait aujourd'hui. »

Marcel n'a de cesse. Au fait est-il bien sûr d'aimer Albertine, l'aime-t-il ? « Sans me sentir amoureux le moins du monde d'Albertine..., j'étais préoccupé de l'emploi de son temps. » Il veut tout savoir, c'est si simple d'être trompé. N'est-ce pas humain ? Et ici, comme partout, son imagination se met de la partie, son imagination ! Son amour ? Il ne sait pas s'il l'aime. Elle ne possède aucun charme, c'est un boulet qu'il traîne après lui, c'est une gêne. A cause d'elle, il ne peut satisfaire ses désirs de visiter Venise et Florence, elle est là. Qu'il la laisse partir alors ? Mais Andrée, Mlle Vinteuil ? Ses pensées se choquent... S'en aller, la laisser aux autres, à ces femmes, oui, mais si elle se mettait à l'aimer... Hermione !

Allons n'envions plus son indigne conquête,
Que sur lui sa captive étende son pouvoir!
Fuyons... Mais si l'ingrat rentrait dans son devoir!
Si la foi dans son cœur retrouvait quelque place!
Si sous mes lèvres, amour, tu pouvais l'engager!
S'il voulait... Mais l'ingrat ne veut que m'outrager
Demeurons toutefois pour troubler leur fortune.

C'est un anxieux, dira-t-on, que dit Proust lui-même : « D'ailleurs, la jalousie est de ces maladies intermittentes dont la cause est capricieuse et impérative. » Retenons ces mots de capricieux et d'impératif. C'est le schéma de l'amour et de la passion chez Marcel. Aime-t-il Albertine ou ne l'aime-t-il pas ? Nous pensons à Pascal écrivant : « Pour la fidélité et la durée du plaisir d'amour, il faut quelquefois ne pas savoir que l'on aime, et ce n'est pas commettre une infidélité, car on n'en aime pas d'autre, c'est reprendre des forces pour aimer. »

Mais le repos est une chose vaine. Le qui-vive. Sauf lorsqu'elle dort : « Ce que j'éprouvais alors était un amour devant quelque chose d'aussi pur, d'aussi immatériel dans sa sensibilité, d'aussi mystérieux que si j'avais été devant les créations inanimées que sont les beautés de la nature. » Est-ce un véritable amour, ne serait-ce pas le repos de l'anxieux qui croit ne voir nulle arête où accrocher ses angoisses ? Nous dirons qu'Albertine sommeillant, le soupçon de Marcel se calme, parce que amoureux et jaloux, il ne peut rien craindre de la part de cette femme inanimée...

Bien entendu, comme pour Oriane, comme pour Gilberte, c'est ici également la même pensée ; il n'y a pas une Albertine, mais des multiples : « Il me semblait posséder non pas une, mais d'innombrables jeunes filles. »

Non pas une Albertine, disons-nous, mais plusieurs Albertine, non pas une, mais deux, trois, dix. Dix femmes différentes, mais Marcel sait que sous ces dix images, ces dix représentations, il n'y a qu'un seul être, qu'une seule femme, celle qu'il aime, sa petite prisonnière : Albertine.

Déjà il nous exprimait les mêmes pensées lors de ses amours d'un jour pour Oriane, duchesse de Guermantes. « ... Tel jour, je venais de me promener de long en large dans la rue, pendant des heures, sans apercevoir Mme de Guermantes, quand, tout d'un coup, au fond d'une boutique de crémier..., se détachait le visage confus et nouveau d'une femme élégante..., et, avant que j'eusse eu le temps de la distinguer, venait me frapper comme un éclair qui aurait mis moins de temps à venir à moi que le reste de l'image, le regard de la duchesse; une autre fois, ne l'ayant pas rencontrée et entendant sonner midi... et absorbé dans ma déception, regardant sans la voir une voiture qui s'éloignait, je comprenais tout d'un coup que le mouvement de tête qu'une dame avait fait de la portière était pour moi et que cette dame, dont les traits dénoués et pâles ou, au contraire, tendus et vifs, composaient, sous un chapeau rond, au bas d'une haute aigrette, le visage d'une étrangère que j'avais cru ne pas reconnaître, était Mme de Guermantes, par qui je m'étais laissé saluer sans même lui répondre... à cause de toutes les apparitions successives de visages différents qu'offrait Mme de Guermantes, visages occupant une étendue relative et variée, tantôt étroite, tantôt vaste, dans l'ensemble de sa toilette; mon amour n'était pas attaché à telle ou telle de ces parties changeantes de chair et d'étoffe, qui prenaient, selon les jours, la place des autres et qu'elle pouvait modifier et renouveler presque entièrement sans altérer mon trouble, parce que, à travers elles, à travers le nouveau collet de la joue inconnue, je sentais que c'était toujours Mme de Guermantes. Ce que j'aimais, c'était la personne invisible qui mettait en mouvement tout cela; c'était elle, dont l'hostilité me chagrinait, dont l'approche me bouleversait, dont j'eusse voulu capter la vie et chasser les amis! Elle pouvait arborer une plume bleue ou montrer un teint de feu sans que ses actions perdissent pour moi de leur importance. » Ici, il ne confond pas; sous toutes les visions diverses, il y a celle qu'il aime. Mais il arrivera que d'autres femmes, ou les mêmes, qu'il n'a

pas encore aimées de façon violente, il se les représentera de plusieurs manières, chaque manière ayant une vie propre, particulière, séparée. Il n'aime pas.

Plaignons Albertine. Si le soupçon est calmé, immédiatement il lui en veut parce qu'elle s'est moquée de lui, parce qu'elle ne montre pas plus de tendresse. Il questionne. Il lui faut répondre, prouver qu'elle ne ment pas, donner des preuves que Marcel contrôle sans cesse. Et Marcel jaloux questionne, et Marcel jaloux apprend de nouveaux mensonges et la jalousie effroyable et terrible l'abat, le terrasse, l'écrase. N'est-ce pas Pascal qui a écrit : « Les grandes âmes ne sont pas celles qui aiment le plus, souvent, c'est d'un amour violent que je parle. » Le soupçon guide Marcel; tout lui devient sujet à une scrupuleuse surveillance. L'écriture, le langage même de la chère Albertine. Il lui semble que certaines phrases sont prononcées avec beaucoup trop de négligence pour n'avoir pas plus d'importance qu'elles n'en paraissent : « Il ne serait pas possible que j'aille chez les Verdurin?... Je n'en ai guère envie », anagramme enfantin de cet aveu : « J'irai demain chez les Verdurin, c'est absolument certain, car j'y attache une extrême importance. » Et Marcel bien entendu fait tout pour que la visite n'ait pas lieu. Ici paraît la différence avec Swann, l'élégant Swann. Marcel est le maître d'Albertine, celle-ci fait tout ce qu'il commande, obéit, subit. Swann ne peut que supplier Odette, mais Odette se rebiffe, ne suit en rien ses conseils, le rudoie, refuse de donner des explications. Mais leur souffrance est la même. Tout est douleur à Marcel, tout fait souffrir Swann. « Et tous les souvenirs voluptueux qu'il emportait de chez elle étaient comme autant d'esquisses de « projets » pareils à ceux que vous soumet un décorateur et qui permettraient de se faire une idée des attitudes ardentes qu'elle pouvait avoir avec d'autres. De sorte qu'il en arrivait à regretter chaque plaisir qu'il goûtait près d'elle, chaque caresse inventée et dont il avait eu l'imprudence de lui signaler la douceur, chaque grâce qu'il lui découvrait, car il savait qu'un instant après elles allaient enrichir d'instruments nouveaux son supplice. »

« Cette jalousie inquiète nous semble dépasser la norme », diront certains. Il faut de la retenue pour ceux-ci pour ne point penser à cette grande chose dénommée névrose obsessionnelle. Il n'y a pas à proprement parler de névrose chez Proust, et cela nous le discuterons et le démontrerons au troisième livre de notre essai. Quant en ce qui concerne l'obsession, nous verrons plus loin qu'elle n'existe pas, du moins jusqu'à prendre un caractère purement morbide.

On nous dira que Descartes, que tout à l'heure encore nous prenions pour appui, écrit lui même : « Il ne l'aime pas *de la bonne sorte*, car s'il avait un vrai amour pour elle il n'aurait aucune inclination à s'en défier, mais ce n'est pas proprement elle qu'il aime, c'est seulement le bien qu'il imagine consister à en avoir seul la possession...; au reste, cette passion ne se rapporte qu'aux soupçons et aux défiances. » C'est exact. Mais ce que Descartes trouve un mal, c'est la jalousie en général, tandis que certains ne veulent qualifier d'anormale que celle de Marcel Proust. Là nous nous séparons d'eux. Si tout jaloux est un malade, Marcel en est un; mais s'il y a des jalousies normales, celle de Marcel en est, parce que ne se différenciant en rien de celles-là. Reste à savoir, il est vrai, où s'arrête la jalousie saine?

Plaignons Marcel. Etre sensible, très sensible, il souffre sans arrêt, sans un seul instant de véritable repos. Et chez lui cette souffrance varie à l'infini, se multiplie en des formes très différentes les unes des autres. Plaignons le jaloux qu'est l'ami de Saint-Loup, plaignons Sainte-Beuve, qui, malgré sa perfidie, nous fait, tout en le désavouant, grande pitié, car il souffrit terriblement, si terriblement que pour lui également, mais ici nous le croyons avec plus de justesse, d'aucuns ne virent en sa passion qu'un syndrome morbide. Le jaloux, mais oui il faut le plaindre! Plaignons l'amant d'Albertine, comme nous devons plaindre celui qui écrivait à Hugo : « Priez pour moi et aimez-moi un peu, car je souffre d'horribles douleurs à l'âme, toute ma poésie refoulée, tout mon amour sans issue s'y aigrissent et me dévorent. »

Suivant en cela le conseil de Marcel, Albertine s'en est allée à une fête au Trocadéro. Durant ce temps, Marcel rêve. Il se sent heureux, et partant léger, une pensée pour des femmes aperçues, une minute d'attention pour les bruits de la rue, une autre pour une pensée qui passe en ses esprits. Marcel rêve. Machinalement, il prend le journal, le déplie, laisse ses yeux errer sur les colonnes... ses yeux qui lisent le mot Trocadéro..., mais Léa, Léa..., c'est l'actrice qui y joue aujourd'hui? Plus de repos, plus de légèreté, de rêveries, le cœur de Marcel se met à battre avec impétuosité, la jalousie sort de son engourdissement, se lève, se montre, apparaît. Elle est là, plus de calme, c'est l'angoisse. Léa, mais elle était à Balbec, lors du séjour d'Albertine. Donc Albertine doit la connaître. Et Léa et Albertine se trouvent réunies et il n'est pas là lui, Marcel! Il ne peut concevoir cette chose abominable. Léa n'aime-t-elle pas comme Bilitis, « Le miel des caresses féminines »?

Elles sont seules! Seules au Trocadéro. La jalousie! le soupçon! Au fait... Albertine la connaît-elle? « N'importe, cela revenait au même. » Il faut la faire revenir. Et tout à l'heure encore dans sa rêverie, il se demandait s'il était sûr d'aimer! Il souffre, mais oui : « Pour recommencer d'aimer, il faut recommencer à souffrir. » Si elle connaît Léa, elle ira dans sa loge. Et alors? Voilà ses esprits, son imagination qui s'en donnent à cœur joie, le meurtrissant à plaisir. Françoise, la bonne, est dépêchée au Trocadéro avec un mot; elle devra même, une fois Albertine prévenue, téléphoner pour annoncer le succès ou l'échec de sa mission... enfin, le tintement du téléphone... Albertine revient, elle envoie une lettre par un cycliste. Marcel est plein de reconnaissance pour son amante, et les angoisses de s'envoler.

Mais voilà, Albertine revient, il en a la certitude, alors : « Je n'avais plus aucune impatience de voir Albertine. » Etonnant? Mais non, puisque du fait même qu'il l'éloignait de Léa, il ne devait rien craindre, c'était un arrêt à sa tendance de possession, c'est-à-dire à son amour, un risque

d'impossibilité qu'il anéantissait. Le désir devait diminuer puisque l'obstacle nécessaire à son développement se trouvait être supprimé. Marcel ne voit plus le bien-être que ce retour lui occasionne, il ne remarque que la liberté qu'il lui supprime : c'est dimanche, il ne pourra pas sortir seul, il ne pourra pas flâner, rêver. Il se sent esclave; cela, il ne le conçoit pas... Mais, se dit-il soudain, elle aussi n'aura pas sa liberté, elle aussi est en quelque sorte une esclave ! Alors, tout est pour le mieux. C'est dans le calme qu'il attend Albertine.

Comme nous le remarquons, ces revirements d'états d'âmes se conçoivent fort bien du moment qu'il nous est permis de comprendre la marche des pensées, des connexions de ses réflexions. Il faut comprendre Marcel, réfléchir, songer qu'il travaille dans son profond, reconnaître la justesse de ce qu'il avance et ne point s'écrier immédiatement, devant la complexité du mécanisme du moi qu'il nous montre : « c'est un malade ! » L'on nous excusera d'expliquer un texte où, dirait-on avec raison, les explications sont loin de manquer, mais nous voulons essayer de montrer comment, chez Marcel Proust, ce que, à première vue, l'on prend pour des signes anormaux ne sont en vérité que la vérité même, vérité qu'il a démontrée, comprise, *étalée* sous nos yeux.

Ainsi, cette grande discussion qu'il eut avec Albertine, jetons-y un rapide coup d'œil et voyons comment agit Marcel, comment il pense en agissant, ce qu'il veut suggérer sans que son dessein apparaisse aux yeux de son interlocutrice... Ayant appris les mensonges d'Albertine, souffrant désespérément, Marcel s' imagine que celle-ci voudrait un peu plus de liberté qu'elle n'en a actuellement; afin de refuser cette liberté, Marcel, admirable comédien, va jouer une grande scène. Brusquement, il annonce à Albertine qu'après mûres réflexions il a décidé que le mieux était de se quitter bons amis, chacun allant en une direction différente. Surprise d'Albertine. Emporté par l'élan qu'il a donné à sa feinte, Marcel continue, donne force détails pour le retour d'Albertine chez elle. Recommandations, conseils, rien n'y manque.

Marcel parle, babille, ruse avec son amante comme le chat avec une souris : « En analysant d'après cela, d'après les systèmes invariables de ripostes dépeignant exactement le contraire de ce que j'éprouvais, je peux être assuré que, si ce soir-là je lui dis que j'allais la quitter, c'était même avant que je m'en fusse rendu compte, parce que j'avais peur qu'elle voulût une liberté... et que je voulais lui montrer par orgueil, par habileté, que j'étais bien loin de craindre cela... » Et Marcel se met, acteur merveilleux, si bien dans la peau de son personnage que de la tristesse paraît sur son visage : « Et cette volonté de séparation, que je simulais avec persévérance, entraînait peu à peu pour moi quelque chose de la tristesse que j'aurais éprouvée si j'avais vraiment voulu quitter Albertine. »

Pour quelqu'un qui serait le spectateur de cette magnifique comédie sentimentale, la sincérité de Marcel ne ferait aucun doute. Si on lui eût dit que le jeune homme ne pensait pas un seul mot de ce qu'il disait, qu'au contraire il ne voulait point rompre et que son seul désir était de garder près de lui Albertine, ce spectateur aurait tenu ce singulier amant pour un personnage frôlant la folie, jusqu'au moment où, comprenant les motifs intimes qui le font agir, il aurait saisi le bon sens de celui que tout à l'heure il qualifiait de désaxé : « Mes paroles ne reflétaient donc nullement mes sentiments. Si le lecteur n'en a que l'impression assez faible, c'est qu'en narrateur je lui expose mes sentiments en même temps que je lui répète mes paroles. Mais si je lui cachais les premiers et s'il connaissait seulement les secondes, mes actes, si peu en rapport avec elles, lui donneraient si souvent l'impression d'étranges revirements qu'il me croirait à peu près fou. »

Tant bien que mal, tout s'arrange ; Albertine demeure. Quelque temps après, nouvelle discussion. Marcel, cette fois-là sincère, dit à Albertine que le mieux serait qu'elle partît ; mais aussitôt, craintes, angoisses ; il tremble qu'elle ne le prît au mot. Surveillance bien inutile, car Albertine, comme auparavant, demeure. Mais alors : « Depuis qu'Albertine

n'avait plus l'air d'être fâchée contre moi, sa possession ne me semblait plus un bien en échange duquel on est prêt à donner tous les autres. Car nous ne l'aurions fait que pour nous débarrasser d'un chagrin, d'une anxiété qui était apaisée maintenant. »

Albertine est donc tout à fait à lui; pas de risque d'impossibilité, pas de rivaux, pas de rivales. L'habitude agit; Albertine nè plaît plus à Marcel, il doute de son amour, elle ne l'attire plus. Il pense à d'autres femmes, à de beaux voyages qu'il pourrait faire si elle n'était là. Venise, Florence. Comme il voudrait qu'elle s'en aille! Il pourrait aller en Italie. Au fait, s'il préparait son voyage, car il dirait à Albertine que, véritablement, cette vie commune n'est plus possible. Il sonne Françoise afin que celle-ci lui achète un guide et un indicateur. Mais...

B. — La passion.

Françoise vient et aussitôt s'écrie : « Mlle Albertine est partie! » « Comme la souffrance va plus loin en psychologie que la psychologie! » note Marcel.

Stupéfait, ahuri, tremblant, le cœur tumultueux, les yeux hagards, la sueur perlant sur le front, Marcel chancelle. Mais il l'aime, Albertine, il l'adore. Elle est partie! Tout s'obscurcit : il croyait ne plus aimer! Quelle formidable erreur était donc la sienne; mais oui, il l'aime, il aime Albertine. Tout ce qui émane d'elle, tout ce qu'il voit, perçoit, touche, est fortement lié à elle, à lui. Albertine! c'est sa vie, toute sa vie. Et Albertine est partie! Pourquoi? Il le lui a demandé. Fallait-il donc le croire! Faut-il croire un amoureux, une amoureuse. Oui, Marcel, vous avez bien raison, il ne faut jamais croire un amant qui dit ne plus aimer. Ovide n'a-t-il pas écrit que celui qui dit à tout le monde : « Je n'aime plus ! » aime encore. Vous-même, vous écrivez : « Ainsi ce que j'avais cru rien pour moi, c'était tout simplement toute

ma vie. » Racine ne nous dit-il pas, dans la bouche d'Hermione, s'adressant au pauvre Oreste :

Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée ?
Et ne voyais-tu pas dans mes emportements
Que mon cœur démentait ma bouche à tous moments,
Quand je l'aurais voulu, fallait-il y souscrire ?

L'ABSENCE! — « La plus grande exaltation amoureuse, avec ou sans possession, est celle de l'absence. » (Léon Daudet.)

L'ÉMOTION. — « Le principal caractère de l'émotion est la force et la soudaineté de l'arrêt des tendances. Il y a émotion quand arrive brusquement un obstacle à la continuation de nos habitudes d'esprit. Ainsi à la mort d'une personne aimée l'émotion est d'autant plus forte que l'arrêt est plus brusque. *Aimer une personne*, cela signifie que l'image de cette personne aimée ou de ses actes... en un mot, tout ce qui émane d'elle et se rapporte à elle a été souvent et fortement lié à notre vie mentale. L'amour qu'on éprouve pour une personne peut se mesurer à la place qu'elle occupe dans notre vie et au rôle que les actes, les paroles ou les idées des sentiments ou des aspirations de cette personne jouent dans l'organisation de nos habitudes d'esprit, que cette influence se manifeste d'une manière appréciable ou non à la conscience... *La mort de la personne dans ces conditions-là est une véritable désorganisation de la personne aimante, un déchirement du moi, un arrêt d'un grand nombre de systèmes d'idées et de tendances avec tous les phénomènes qui en dérivent.* » (Frédéric Paulham.)

Voilà ce que M. Léon Daudet et Frédéric Paulham ont écrit au sujet des *êtres normaux* qui aiment. Voilà ce que nous trouverons *exactement* chez Marcel Proust, voilà ce que d'aucuns diront être morbide. Que l'on excuse ces longues citations, nous les jugeons nécessaires à la compréhension de l'œuvre de Marcel; elles nous sont un point d'appui, elles prouvent d'une manière nette ce que nous voulons démontrer; de plus, ceux qui les ont données sont d'une compétence indiscutable,

tandis que l'on pourrait sourire à nos écrits de jeune-médecin.

Pourquoi donc Marcel avait ainsi parlé d'Albertine, pourquoi croyait-il ne plus l'aimer ? Alors que cette jeune fille était tout pour lui ! Qui était donc responsable de cette conduite incompréhensible ?

Nous répondrons : l'*habitude*.

L'HABITUDE. — L'habitude active la passion, mais aussi semble la tuer. Il nous arrive parfois d'aimer par habitude; notre sentiment fort résiste à l'altération (du moins au début), notre passion, comme le dit Maine de Biran, étant une sorte de culte superstitieux; l'objet, la femme, s'offrent sous plusieurs aspects divers (témoin les diverses représentations qu'il a d'Albertine). Il arrive alors que dans l'unité de but, nous mettons de nombreux moyens. C'est toujours le même être, mais, pour l'amoureux, paré d'accessoires variables : « Ainsi enchaînée d'un côté par l'habitude, libre dans l'autre dans ses exaltations, l'imagination trouve dans ses mobiles appropriés tout ce qui peut flatter à la fois deux penchants généraux dont le contrôle fait harmonie dans le monde moral; l'un principe de mouvement qui donne à l'être actif le besoin perpétuel de changer, l'autre force d'inertie qui retient l'être faible dans le cercle étroit de l'habitude. » (Maine de Biran.)

Mais si l'objet est atteint, si l'imagination ne voit au delà, si la possession est uniforme, le « prisme réducteur » vole en éclats, le charme s'évapore, l'habitude se montre, et, se montrant, fera peser ses ordres. Voilà pourquoi Marcel se lasse d'Albertine, lui conseille de disparaître. Mais la jeune fille s'en allant, ou Marcel la croyant infidèle, l'imagination voit au delà, le charme revient, et à nouveau l'amant trouve de la séduction à celle qu'il croyait ne plus désirer. C'est en somme ce que dit Marcel lui-même : « L'être aimé est successivement le mal et le remède qui suspend et aggrave le mal. »

Mais Albertine peut-elle revenir ? Il faut qu'elle revienne. Elle reviendra. Il faut abattre ce risque d'impossibilité. Du

reste elle a laissé une lettre qui permet d'espérer. Marcel espère.

Il se dresse, il avance, se place de façon à ne rien percevoir de ce qui avait appartenu à sa chère amie, de ce qu'elle a touché, frôlé, il ne veut pas voir la chaise où elle s'asseyait, le pianola sur les pédales duquel elle appuyait ses mules d'or, il ne veut rien voir, rien qui puisse la rappeler à ses esprits. N'est-ce pas ce qu'a écrit Frédéric Paulham ? Mais, hélas ! il la retrouve partout. Les forces le quittent, il ne peut se tenir, il s'abat dans un fauteuil plutôt qu'il ne s'y asseoit. Musset écrit dans la *Confession d'un enfant du siècle* : « Ces souvenirs depuis que je l'avais perdue me poursuivaient sans relâche ; ils m'ôtaient le sommeil. Mes livres eux-mêmes me parlaient d'elle ; je ne pouvais les supporter. Mon lit me chassait dans la rue, j'en avais horreur quand je n'y pleurais pas. »

Il pense à elle.

Il souffre, il n'en peut plus, Il souffre non une fois, mais deux, trois, et la souffrance chaque fois varie, son âme est double, triple ; il souffre doublement, triplement, et, ce qui est encore plus terrible, de façon différente. « Ainsi, à chaque instant, il y avait quelques-uns des innombrables Moi qui nous composent, qui étaient ignorants encore du départ d'Albertine et à qui il fallait le notifier... ; il fallait que chacun d'eux, à son tour, entendît pour la première fois : « Albertine a demandé ses malles. »

Ouvrons la *Psychologie de l'amour*, de M. Gaston Danville ; lisons au chapitre « Caractères de l'amour ». « ... l'image de l'être aimé ne disparaît jamais de l'esprit de l'amoureux ou de l'amant. Toutes les pensées se rattachent à celle-là seule, toutes les sensations sont capables d'en invoquer le souvenir, et sans cause extérieure, même la figure aimée s'impose. »

Werther, par exemple, ne peut chasser de lui-même l'image de Charlotte : « Comme cette image me poursuit, dit-il, que je veille, que je rêve, elle emplit toute mon âme ; ici, quand je ferme les yeux, ici, dans mon front, où se concentrent toutes les forces visuelles, ses yeux noirs y sont toujours, ici... ; je ne

puis pas m'expliquer cela; si j'ouvre les yeux, je les retrouve encore, toujours, immobiles comme l'abîme, devant moi, en moi ! » Cette préoccupation constante, toujours dirigée dans un invariable sens, a pour effet chez l'amoureux, non seulement de fortifier encore sa passion, en dehors même de la présence de la personne aimée, mais aussi de réduire son attention aux seuls phénomènes extérieurs qui ont quelque rapport avec son amour. Les multiples incidents de la vie ne l'intéressent plus que s'ils s'y rattachent et, suivant que les circonstances favorisent ou non le développement et la satisfaction du sentiment, l'amant passera de la félicité la plus grande à l'abattement le plus profond; ou plutôt, dans ce dernier cas, il tombera dans un état d'anxiété douloureuse de mal-être physique et moral, dont nous trouvons chez le même auteur auquel nous avons emprunté les précédents exemples une admirable description : « Cher Wilhem, écrit Werther, je suis dans un état où doivent s'être trouvés les malheureux qu'on croyait jadis possédés du malin esprit. Parfois, cela me saisit : ce n'est pas l'angoisse, ce n'est pas le désir, c'est une sorte de tumulte intérieur inconnu et qui menace de faire éclater ma poitrine; ma gorge est serrée... » Ce sont toujours ces divers états affectifs la hantise du cerveau de l'amant par l'image de l'aimée, les transports de joie et les douleurs amoureuses qui, par leurs allures passionnées, ont séduit dramaturges, romanciers et poètes et ont le plus prêté aux manifestations artistiques.

Marcel apprend qu'elle est partie en Touraine. Les phénomènes intellectuels roulent en lui, se heurtent, se fondent les uns dans les autres, se transforment. Albertine est une sensation, il sent ses baisers, ses caresses; tout le lui rappelle : les moindres objets, les moindres faits, les moindres bruits, l'appartement, ses meubles, le piano, les partitions musicales. Albertine c'est l'adorable créature, c'est ce corps merveilleux, Albertine c'est une pensée agréable, Albertine c'est un nom, un nom !

...Elle doit revenir. Robert de Saint-Loup partira en Tou-

raine. Il est parti. Le calme se montre; Marcel est sûr du succès, donc, point de risque d'impossibilité, la possession sera paisible et uniforme. Il écrit : « J'étais malgré tout si sûr du succès, de l'habileté de Saint-Loup, le retour d'Albertine me paraissait une chose si certaine que je me demandais si j'avais eu raison de le souhaiter. »

Alors ?

Il pense, il tourne, se retourne, se recherche des moyens de souffrance, un instant, pour oublier, il rêve de Venise et de ses femmes, mais il frémit, pendant une minute il n'a pas souffert. Il se rebiffe, mais il aime, il veut aimer. Et l'oubli allait peut-être venir, cela non plus il ne le veut pas : « Et mon amour qui venait de reconnaître le seul ennemi par lequel il pût être vaincu : l'oubli, se mit à frémir. » Malade ? Voyons Musset :

Quiconque aime jamais porte une cicatrice...

Chacun la garde en soi, cher et secret supplice,

Et mieux il est frappé, moins il en veut guérir.

Ne cherchons pas d'autres raisons à cet état d'âme, reconnaissons l'amant qui souffre. Si le lecteur n'a point aimé, point souffert, qu'il ne prononce pas un seul mot de critique, Marcel ! « Le bruit des portes me faisait presque aussi mal parce que ce n'était pas elle qui les ouvrait. » Ne sourions point. Il rapporte tout à lui, exactement ce que nous avons lu dans les « Caractères de l'amour ». A l'étage supérieur, un voisin joue, il écoute, c'était : « Hélas ! l'oiseau qui fuit ce qu'il croit l'esclavage, d'un vol désespéré revient battre au vitrage. » Il pleure. « Manon, réponds-moi donc, cher amour de mon cœur, je n'ai su qu'aujourd'hui la bonté de ton cœur. » Taisons-nous !

Arrive une lettre : « Mon cher ami, si vous aviez besoin de moi, pourquoi ne pas m'avoir écrit directement, j'aurais été trop heureuse de revenir... » ; donc elle regrette. Mais puisqu'il est assuré du retour, il ne veut pas le hâter, il répond : «... Je vous remercie de me dire que si j'avais eu besoin de

vous, vous seriez accourue..., mais non, je ne vous l'avais pas demandé et ne vous le demanderai pas. Vous avez pris une décision que je crois très sage... Adieu pour toujours, ma petite Albertine, et merci encore de la bonne promenade que nous fîmes ensemble la veille de notre séparation. » Même raison. Point de risque d'impossibilité... Et aussi, disons le mot, il y a l'amour-propre qui fait sentir sa force.

Il aime, il dit qu'il n'aime pas. Que veut-il donc ? Flux et reflux des pensées internes. L'inconscient agit, tous les sentiments, toutes les pensées, toutes les forces invisibles, avec lesquelles, enfant, nous l'avons déjà vu aux prises. Sûr de sa puissance, il s'arrête. Il ne veut plus d'Albertine. La lettre est partie, remise à Françoise. Aussitôt il le regrette. Il se dit qu'il n'aurait pas dû l'expédier. Il conçoit qu'en l'écrivant, il a fait une folie. Mais voilà Françoise qui revient, elle ne sait de combien de timbres l'affranchir. Encore une fois, il change de pensées : la lettre partira. Flux et reflux de sentiments.

Albertine est loin, et cependant la jalousie continue de plus belle. Jalousie toujours cruelle, aussi perfide que possible. Elle se montre partout. Un exemple : Saint-Loup, racontant son voyage en Touraine, s'exprime ainsi : « J'entrais dans la maison et, au bout d'un long couloir, on me fit entrer dans un salon. » A cette simple phrase le voilà qui frémit. Pourquoi ? Mais parce que « Dans un couloir on peut se coucher avec une amie, et dans ce salon, qui sait ce qu'Albertine faisait quand sa tante n'était pas là. »

Descartes ! « ... Laquelle est cause qu'on examine jusqu'au moindre sujet de soupçon et qu'on les prend pour des raisons considérables. »

La souffrance est trop forte. L'esprit de Marcel est trop concentré sur l'image d'Albertine, il ne pense qu'à elle, tout la lui rappelle, tout. La douleur le paralyse, ou le jette dans d'effroyables transes. C'est avec trop de raffinements que la jalousie le torture. Il ne peut pas, il ne peut plus, il succombe. L'amour-propre, au diable l'amour-propre !

Eh bien ! non ! non ! mon cœur se brise, c'est horrible !
Non je l'ai trop aimée ! il est bien impossible
De la quitter ainsi ! Non ! c'est trop malaisé
De garder un front dur quand le cœur est brisé.
Viens ! oh viens dans mes bras !

(SAINTE-BEUVE.)

Immédiatement il télégraphie qu'elle revienne le plus vite possible. Mais voilà une terrible nouvelle : Albertine est morte. Une chute de cheval.

Il n'y a plus le risque d'une impossibilité, il y a l'impossibilité, avec le pire des obstacles : la mort. La passion, déjà grande, monte, atteint son paroxysme, la douleur écrase l'âme du malheureux qu'est Marcel. Et Marcel est sensible à l'extrême !

Voilà l'obsession. Albertine est partout ; plus qu'auparavant tout la lui rappelle. Françoise écarte un rideau, il pousse un cri. Ce rayon de soleil qui pénètre, c'est le même qui rendait plus belle la façade neuve de Bricqueville quand Albertine lui avait dit : « elle est restaurée ». Françoise rentre, nouvelle décharge douloureuse, ce cidre, ces cerises qu'elle apporte, c'est la même boisson, les mêmes fruits qu'un gardien de ferme leur avait offerts à Balbec lors d'une promenade. La chambre, c'est la sienne ; c'est là qu'elle restait, qu'elle demeurait, qu'elle vivait, qu'elle chantait, le pianola ! Stendalh. Cristallisation douloureuse. Tout lui rappelle le temps heureux, et chacun le sait qu'il n'y a pas de : « plus grande douleur que de se rappeler dans les malheurs les heures de bonheur ». Le bon La Fontaine la comprenait bien cette souffrance. Vénus étant partie, Adonis pleure et souffre. Paul Valéry, qui a étudié ce conte, un des plus beaux, écrit en parlant d'Adonis et de sa douleur : « C'est-à-dire qu'il dénombre toutes les perfections du bonheur qu'il vient de perdre... le passé qui revient semble plus riche que le présent disparu duquel il procède ; et le temps de l'éloignement travaille à raidir avec une croissante cruauté le lien intérieur que tant de caresses avaient insensiblement tressé. »

Marcel lui aussi se souvient : « Réveillé, du reste, ma souffrance allait en augmentant chaque jour au lieu de diminuer, non que l'oubli n'accomplît son œuvre, mais là même il favorisait l'idéalisation de l'image regrettée et par là l'assimilation de ma souffrance initiale à d'autres souffrances analogues qui la renforçaient. Encore cette image était-elle supportable. Mais si, tout d'un coup; je pensais à sa chambre, à sa chambre où le lit vide restait vide, à son piano, à son automobile, je perdais toute force, je fermais les yeux j'inclinais ma tête sur l'épaule comme ceux qui vont défaillir. Les bruits des portes me faisaient presque aussi mal parce que ce n'était pas elle qui les ouvrait. »

Ecoutez l'ami de Fouquet :

Il s'appelle Vénus, fait retentir les bois,
Et n'entend qu'un écho qui répond à sa voix.
C'est lors que, repassant dans sa triste mémoire
Ce que naguère il eut de plaisir et de gloire,
Il tâche à rappeler le bonheur sans pareil;
Semblable à ces amants, trompés par le sommeil,
Qui rappellent en vain pendant la nuit obscure
Le souvenir confus d'une douce imposture,
Tel Adonis repense à l'heur qu'il a perdu;
Il le conte aux forêts, et n'est point entendu;
Tout ce qui l'environne est brisé de tendresse;
Et, soit que des douleurs la nuit enchanteresse
Plonge les malheureux au suc de ses pavots,
Soit que l'astre du jour, ramène les travaux,
Adonis, sans relâche, aux plaintes s'abandonne,
De sanglots redoublés sa demeure résonne;
Cet amant toujours pleure, et, toujours, les zéphÿrs
En volant vers Paphos sont chargés de soupirs.
La molle oisiveté, la triste solitude,
Poisons dont il nourrit sa noire inquiétude,
Le livrant tout entier aux vains resouvenirs
Qu'il vient malgré lui sans cesse entretenir.

Entre parenthèses, qu'on nous permette cette remarque que tout ce qui précède montre bien que, lorsque le choc a une force suffisante, l'émotivité tout entière la subit, toutes les sensations persistent. La mémoire, en montrant ce qu'elle renferme, en laissant fuir un nombre incalculable de souvenirs en une, deux, trois secondes, fait dire à Marcel Proust ce que soutient M. Bergson, que la mémoire retient tout.

Albertine est morte, et Marcel la désire. Elle lui paraît plus belle qu'il ne la voyait jadis, plus désirable. Comment faire ? Rappelons-nous Flaubert : le Docteur Bovary, Emma morte : « Elle lui parut plus belle, il en conçut un désir permanent, furieux, qui enflammait son désespoir et qui n'avait de termes parce qu'il était maintenant irréalisable. » Lui, Marcel, qui se croyait si peu libre lorsqu'elle était présente ne veut plus aucune sorte de liberté. Le souvenir de la disparue l'accable avec trop de dureté. Chaque impression visuelle, auditive, tactile, lui remémore une Albertine différente. Chacun de ses moi, comme nous l'avons déjà vu, voit une femme dissemblable. Comme Paul Souday a tort de sourire et d'écrire devant cette grande douleur : « Il a eu quelques lueurs des théories de Taine et de Ribot sur les dédoublements et le phénomène de la personnalité. Il les pousse à des excès comiques. » La douleur, la souffrance, ne prend-elle pas mille formes ! Les sentiments sont-ils si aisés à saisir ? Vraiment, Paul Souday a grand tort de sourire. Regardez donc Marcel comme il est le jouet du malheur, regardez-le et dites-nous si vous n'en avez point pitié. Albertine est là, près de lui, il croit la voir, parce que, sans doute, comme le dit l'auteur de la *Jeune Parque* : « Posséder, c'est n'y plus penser ; mais perdre, c'est posséder indéfiniment. » Il rêve. Toujours ces mêmes et douloureux souvenirs, visuels, auditifs, tactiles. Quoi donc, Albertine est morte ? Non, il ne veut pas, il ne peut pas le croire : « Une telle richesse de souvenirs empruntés au répertoire de sa vie, une telle profusion de sentiments évoquant, impliquant sa vie, semblaient rendre incroyable qu'Albertine fût morte. »

Même disparue à jamais, il est vrai qu'il la revoit toujours en vie, toujours aussi vivante et belle que par le passé, la jalousie ne perd pas ses droits, la jalousie ne laisse de cesse à cet homme qui, maintenant, n'a même pas assez de conscience pour sentir sa douleur. Il se renseigne, partout où elle a été, où elle a vécu, il envoie des émissaires. Hélas ! ce qu'il imaginait est confirmé. Il voit les scènes, Albertine, ses amies. Il imagine leurs paroles, leurs gestes... Il se voit lui-même la confondant, il la voit qui rougit. Et il souffre de ne pas pouvoir lui dire qu'il sait tout. Mais Albertine ne peut se défendre, alors... ses fautes prendront un caractère irrémédiable ? Non, d'abord il comprend, et comme le dit Mme de Staël : « Tout comprendre c'est tout pardonner. » Et puis une phrase de sa grand'mère au sujet d'une dame lui revient à la mémoire : « C'est une femme qui doit avoir la maladie du mensonge. » Alors ? Mensonges tout ce qui a été dit au sujet de son amante. N'avons-nous pas déjà écrit plus haut qu'en amour un rien console ! C'est bien vrai. Ainsi ce qu'il a appris est faux. On a abusé de la candeur de ses émissaires. Tout s'explique clairement : « On peut venir prendre des douches avec des amies sans penser à mal pour cela. » Sa tendresse disparue réapparaît, la colère s'envole. Voyez Swann : « Maintenant qu'après cette oscillation, Odette était naturellement revenue à la place d'où la jalousie de Swann l'avait un moment écartée, dans l'angle où il la trouvait charmante, il se la figurait pleine de tendresses, avec un regard de consentement, si jolie ainsi qu'il ne pouvait s'empêcher d'avancer les lèvres vers elle comme si elle avait été là et qu'il eût pu l'embrasser, et il lui gardait de ce regard enchanteur et bon autant de reconnaissance comme si elle venait de l'avoir réellement et si cela n'eût pas été seulement son imagination qui venait le peindre pour donner satisfaction à son désir. » La jalousie alterne avec l'amour sans grand heurt, cet amour avec la souffrance, et la souffrance avec le désespoir. Cette souffrance de Marcel était-elle pathologique ? Nous discuterons et affirmerons qu'il n'en est rien au troi-

sième article. Quand l'être souffre avec trop de raffinements, il trouve en sa douleur un caractère qui l'éloigne de la normale, c'est pourquoi Marcel note : « J'en arrivais à me demander si la renaissance de ma douleur n'était pas due à des causes toutes pathologiques... et si ce que je prenais pour la réminiscence d'un souvenir et la dernière période d'un amour n'était pas plutôt le début d'une maladie de cœur. » Ce n'était pas cela, Marcel se trompait; plus tard, lorsque la passion se sera dissipée, il ne restera nulle trace de cette pseudo-maladie cardiaque...

C. — L'oubli.

Mais la souffrance va évoluer. Marcel ne pleurera plus les souvenirs passés, mais l'idée de la mort d'Albertine. De sorte que, s'il s'interroge, il trouve étonnant que le souvenir de la petite morte reste en lui si vivant. Il aime encore, certes oui, mais, maintenant, il souffre beaucoup moins. Il n'oublie pas encore, il en est même loin de cet oubli qui arrondit les cruelles arêtes du souvenir, mais il remarque que la tension de son âme diminue. Il ne s'en effraie point comme au début. La jalousie n'est plus à son habituel diapason, c'est avec beaucoup moins de choix dans ses moyens plein de cruauté qu'elle meurtrit ses esprits. Bientôt, tel Sainte-Beuve, Marcel demandera :

Pauvre orage de l'âme, où donc est ta rigueur?

Qu'as-tu fait de tes flots orage de mon cœur ?

Je sens à peine en moi les rumeurs expirantes.

Cependant, de temps à autre, comme sur la surface plane d'une mer calme, une lame de fond vient troubler le repos, il y a de brusques et rapides recrudescences de la souffrance. Sur le fond uniforme de la douleur actuelle, des phénomènes émotifs, quelques-uns même assez violents, se détachent de-ci, de-là. Comme Marcel lui-même en fait la remarque, les mêmes

causes qui, Albertine vivante, aiguillonnaient son amour pour celle qu'il croyait ne plus aimer, ces mêmes causes dans sa douleur qui expire lentement l'excitent brusquement et la font remonter d'un degré sur l'échelle de la souffrance. Un mot, une idée, un son, une pensée, un souvenir, arrivant parfois de façon fort illogique, déclanche au moment où il s'y attend le moins un phénomène douloureux. Un rêve, un rêve même, fait rétrograder ses esprits vers l'ancienne passion.

Il pense toujours à Albertine. Mais ce n'est plus comme jadis d'une manière qui l'obsède. Albertine est morte; maintenant, il prend ses goûts, ses pensées, ses façons d'agir et de faire. N'est-ce pas le bon Docteur Bovary qui, en souvenir d'Emma : « pour lui plaire comme si elle vivait encore (il) adopta ses prédilections, ses idées, (il) s'acheta des bottes vernies, (il) prit l'usage des cravates blanches, (il) mettait du cosmétique à ses moustaches; (il) souscrit comme elle des billets à ordre. Elle le corrompait par delà le tombeau. » Par un phénomène qui de prime abord peut sembler invraisemblable, ces femmes qu'Albertine dans sa passion aurait pu aimer, ces femmes-là, ce sont elles qu'il recherche ou croit devoir rechercher. Il fait tout pour retrouver celles que jadis elle a connues : « En un mot, celles qui avaient pour moi le prestige de lui ressembler ou d'être celles qui lui eussent plu. » Il cherche une vie semblable à celle qu'elle aurait menée : toujours l'imagination. Et maintenant nous la connaissons cette imagination : turbulente, capricieuse, jamais en repos, jamais satisfaite, bâtissant, détruisant, rebâtissant. Comme il les aime ces petites midinettes, ces cousettes qui auraient eu le don de faire rougir les joues de son Albertine. Celle-ci, cette brune, celle-là. Comme Albertine serait heureuse en les contemplant; en la regardant cette blonde : « Je prenais un contact bien étroit et furtif, d'ailleurs, avec la vie d'Albertine, l'atmosphère des ateliers, une conversation de comptoir, l'âme des taudis quand j'embrassai une ouvrière. » Il comprend maintenant le désir de son amante pour ces femmes que lui-même veut à tout prix. Comme son mari qu'Emma morte

corrompait par delà le tombeau, Albertine par delà sa tombe corrompt le pauvre Marcel. Marcel comprend, et, comme nous l'avons déjà dit, suivant le mot de l'auteur de *Corinne* : « Tout comprendre c'est tout pardonner ! » Comme il voudrait, celui qui jadis à Bolbec tremblait, en lisant le journal, de voir qu'une nouvelle femme était arrivée, celui dont le cœur battait à se rompre lorsqu'un regard féminin croisait celui de son amante, comme il voudrait maintenant l'avoir là, son Albertine, près de lui, et de pouvoir tous les deux se livrer ensemble à la satisfaction et au bonheur que donne le désir. Ici nous ne pouvons nous empêcher d'attirer l'attention de notre lecteur. C'est l'imagination de l'amant, dira-t-on, qui ne peut avoir celle qu'il aime désespérément, pensées plus ou moins extraordinaires qui passent dans les esprits de ceux qui aiment, si l'on veut. Mais il nous semble qu'il y a quelque chose de plus. « Au fur et à mesure que l'amour qu'avait éprouvé Albertine pour certaines femmes ne me faisait plus souffrir, il (son esprit) rattachait ses femmes à mon passé, leur donnait quelque chose de plus réel, comme aux boutons d'or, aux aubépines, le souvenir de Combray donnait plus de réalité qu'aux fleurs nouvelles. » Ainsi, note Proust, c'est la raison pour laquelle certains veufs qu'on croit consolés prouvent tout le contraire, montrant qu'ils sont inconsolables en se remariant avec leur belle-sœur : « Ainsi mon amour finissant me semblait rendre possible pour d'autres amours. »

Et petit à petit l'oubli fait son chemin. Dans le *Rêve éveillé* de M. Léon Daudet nous lisons : « Le fait ainsi perçu d'une absence matérielle désormais assurée ouvre toutes les portes du départ, de la carence, du jamais-plus, de l'indicible sentiment vertigineux du non-retour et du néant... cela dure au summum quelque temps puis, comme le patient ne meurt pas,... une certaine douceur, une suavité ambiguë, accourent des profondeurs du raisonnement. » L'oubli !

Marcel, sur la route de l'oubli, fait un étonnant voyage ; il revient pas à pas sur cette même voie qui jadis l'avait mené à la passion violente, nous voulons dire qu'il repasse par les

mêmes sentiments qu'il a passés. Maintenant, plus de cette horrible souffrance, de cette abominable douleur qui opprimait et rendait esclaves et son âme, et ses esprits, et même son corps. Aux souvenirs, de la douceur jette un parfum enchanteur. Quand il revoit les lieux où, du temps où il appartenait corps et âme à son amante, l'un et l'autre s'en allaient en promenade, au bois par exemple, Marcel n'éprouve plus cette émotion qu'il ressentait en pensant aux rayons de soleil qui doraient la façade neuve de l'église de Bricqueville, aux cerises, au cidre, servis par un garçon de ferme de Bolbec, au pianola sur lequel Albertine appuyait ses mules d'or. Ce n'est plus cela : « Mais ma jalousie était tenue à l'écart par l'impression de charme et de douce tristesse que je ressentais ; mes sens se réveillaient. »

Le morne oubli prend dans l'ombre,
Par degré, l'épaisseur sombre
De la pierre du tombeau.

nous chante l'auteur du *Roi s'amuse*.

L'habitude de la souffrance elle-même arrive à rendre celle-ci de plus en plus faible, la douleur s'émousse, disparaît. Un jour, Marcel s'aperçoit que l'oubli a fait son œuvre bien plus qu'il ne le croyait. Ayant suivi dans la rue, devant chez lui, une jeune fille qui lui plaisait et présenté dans un salon quelques instants après, il reconnaît Gilberte, Gilberte de son enfance, son premier amour des temps passés. Naturellement son désir s'envole, mais Marcel s'aperçoit que durant ces quelques heures de poursuite il n'a pas souffert, il n'a pas pensé à elle, que ses préoccupations s'étaient enfuies avec une foule de souvenirs : « probablement effrités depuis longtemps et précaires ». Mais qu'éprouve-t-il actuellement ? Un vide. Il lui semble qu'on lui a enlevé une partie de ses idées, de ses rêves, de ses pensées, une partie de lui-même, de son être vivant. Ceci donne raison de manière indiscutable à ces mots de Chateaubriand : « Tout ce qui tient aux passions du mo-

ment meurt avec elles. » Marcel se sent diminué. Il recherche en son profond. Il plonge en lui-même. Nulle trace, rien, rien, plus rien; aucune trace d'amour :

Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve.
Je n'en puis comparer le lointain souvenir
Qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.

(Alfred DE MUSSET.)

« L'être nouveau qui supportait aisément de vivre sans Albertine avait fait son apparition en moi, puisque j'avais pu parler d'elle chez Mme de Guermantes en paroles affligées, sans souffrance profonde. » Ainsi donc, ce nouveau moi qui est apparu est un moi qui ne souffre plus, qui éprouve même du bien-être. Plus d'obsession, plus de délire. Marcel ne se souvient plus de sa douleur que d'une manière fort confuse. Une autre fois, Marcel comprend encore bien mieux que véritablement tout est terminé. C'est lors d'une visite d'Andrée et que celle-ci lui apprend toutes ses relations avec Albertine. Marcel ne ressent aucune souffrance, son être n'accuse nulle surprise, son être ne réagit pas, cet être qui auparavant tremblait au moindre soupçon. Placidement, Marcel écoute. Il trouve même que ce grand malheur est arrivé trop tard. Ainsi est l'homme, lui qui jadis, tel Othello, pleurait de n'être le maître que de cette faible créature qui était son élue et jamais de sa passion! Maintenant il n'en a cure. Bien plus, il est même étonné que ce récit soit celui que jadis il cherchait avec tant de fougue. Toujours Musset :

Je suis si bien guéri de cette maladie
Que j'en doute parfois lorsque j'y veux songer.

Enfin, troisième et dernière épreuve. C'est à Venise, Venise de son enfance, Venise qui enchantait ses rêves, que par erreur une dépêche signée Albertine lui est remise. Quoi donc Albertine n'est pas morte? Où est l'amour, cette grande pas-

sion? Albertine? Il n'a le souvenir que d'une grosse fille, point belle, hommasse un tantinet. Rappelons-nous Swann! Encore Musset :

S'il fallait maintenant parler de ma souffrance

Je ne sais trop quel nom elle devrait porter.

Cette disparition soudaine des phénomènes anxieux, de cette névrose obsessionnelle comme on l'a écrit, de tous ces caractères que d'aucuns ne voulurent pas considérer comme des signes de l'amour et de la passion, ne nous étonne-t-elle pas ?

Notre président de thèse, M. le Professeur Sabrazès, ce savant qui nous conta personnellement de bien intéressantes histoires d'asthmatiques, à qui nous exposions notre manière de voir, nous répondit que pour sa part, il concevait fort bien cette guérison de Marcel. « De plus, ajoutait-il, n'est-on pas en droit de se demander si Marcel Proust ne présentait pas des crises morales (ici sa passion pour Albertine) au même point où de temps à autre il ressentait des crises d'asthme. » Ceci peut se concevoir, mais il nous semble que nous pourrions répondre respectueusement que durant sa vie sentimentale (nous nous rapportons à l'œuvre seule) Marcel n'eut qu'un véritable amour, tandis que pour l'asthme il éprouva bien plus d'une seule crise, ce qui nous pousserait à ne point établir un parallèle.

CHAPITRE III

ROLE DE LA SOUFFRANCE ET DE LA DOULEUR

Poésie de Marcel Proust.

Poète, c'est ainsi que font les grands poètes...
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelques gouttes de sang.

(Alfred DE MUSSET.)

La femme, se rencontrant avec un être d'une grande sensibilité, engendre, en se heurtant à cette âme aimante, de grands chocs qui favorisent de grandes douleurs. Ces douleurs sont la cause, comme elles le furent également pour beaucoup d'autres avant lui et comme elles le seront pour beaucoup d'autres après lui, la cause de l'exaltation de la pensée chez Marcel Proust.

Or, Proust est un esthète, et un esthète, suivant la définition de M. André Maurois, ne peut s'intéresser à la vie réelle que dans la mesure où il peut faire une œuvre d'art. Seul, enfermé, malade, Marcel se plongera dans ses souffrances intérieures, dans sa vie sentimentale, se servira de sa souffrance, de sa douleur et deviendra grand romancier, parfois même poète.

Que dit le grand Byron ?

« Pour qu'un homme devienne un poète, il doit être amoureux et malheureux. J'étais les deux quand j'écrivis *Heures d'oisiveté*. »

De plus, Marcel, penseur, rêveur, arrive, par sa méthode d'introspection, à nous donner, selon le mot de Paul Souday, « une féerie psychologique ».

Que dit Henri Delacroix ?

« La poésie porte à un degré de conscience plus distinct ce continuel rêve intérieur de la pensée. »

Pour être un vrai poète, il faut souffrir le plus souvent (car nous ne nierons pas qu'il y ait des poètes gais). Rousseau le fut, poète, qui nierait sa souffrance ? Albertine, Marcel Proust ! La douleur mûrit les esprits : Musset. Nous lisons dans le *Temps retrouvé* de bien belles pages dont nous extrayons ces quelques lignes : « On peut presque dire que les œuvres, comme dans les puits artésiens, montent d'autant plus haut que la souffrance a plus profondément creusé le cœur. La femme, Marcel. Que de crises douloureuses ! « Mais les êtres qui posent pour nous la douleur, nous accordent des séances bien fréquentes, dans cet atelier où nous n'allons que dans ces périodes-là et qui est l'intérieur de nous-mêmes. » La douleur : c'est Gilberte, c'est Oriane, c'est Albertine ; pour Swann, c'est Odette ; pour Robert de Saint-Loup, Rachel ; George Sand pour Musset ; Jeanne Duval pour Baudelaire. Souffrance, souffrance : « Ce sont nos passions qui esquissent nos livres ; le repos, l'intervalle qui les écrit. » Et c'est bien vrai, en leurs œuvres, tous les poètes, consciemment ou inconsciemment, nous livrent leurs pensées intimes. Voyons Hugo :

Le livre est à ce point l'auteur, et le poème
Le poète, notre œuvre est tellement nous-même,
Nous la sentons en nous si mêlée à nos pleurs,
A notre sang, si bien faite de nos douleurs
Et si profondément dans nos os pénétrant,
Que lorsqu'il arriva qu'en l'an mil huit cent trente,
Mademoiselle Mars, Firmin, et Joanny,
Pour la première fois jouèrent *Hernani*,
J'eus un frémissement de pudeur.

Avant d'être l'écrivain qu'il est, il fallait à Marcel la souffrance. Dès son enfance, il voulait écrire; ce désir le hantait. Il ne le fait pas, il ne le peut pas, il n'a pas souffert. Plus tard il pleure et, comme le dit Voltaire, « Les larmes sont le langage muet de la douleur ». Il pleure donc, il écrit : « Un écrivain muscle son esprit, dit Jean Cocteau, cet entraînement ne laisse guère de loisirs sportifs. Il exige des souffrances, des chutes, des paresse, des faiblesses, des échecs, des fatigues, des insomnies, exercices inverses de ceux qui développent le corps. » Par la souffrance à laquelle il est destiné, et il le sait bien, puisqu'il fait Robert de Saint-Loup s'écrier : « Je lui en veux de te faire du mal, mais c'était bien à supposer qu'un être artiste jusqu'au bout des ongles comme toi, qui aime en tout la beauté et d'un tel amour, tu étais tout disposé à souffrir plus qu'un autre quand tu la rencontrerais en une femme. » Marcel mûrit ses esprits, en souffre terriblement, inconsciemment prépare sa grande œuvre, les matériaux se présentent d'eux-mêmes allant en réserve dans son profond : « Et alors l'écrivain se rend compte que si son rêve n'était pas réalisable d'une manière consciente et volontaire, il se trouve pourtant avoir été réalisé et que l'écrivain lui aussi a fait son carnet de croquis *sans le savoir*. »

Plaignons Marcel, plaignons-le, mais demandons-nous si pour notre égoïsme cette douleur n'est pas un bonheur. Sans ses chagrins, sa torture de l'esprit et de l'âme, aurions-nous eu cette belle œuvre? Bien des fois Marcel a été sur le point de succomber sous ses peines, bien des fois, il a pensé à la mort, mais il a su y résister : « Si tous les artistes malheureux, écrit Tourguenieff, se brûlaient la cervelle, il n'y en aurait plus un seul, car ils sont tous plus ou moins malheureux. Des artistes heureux, il ne peut y en avoir. Le bonheur, c'est le repos, et le repos ne crée rien. »

La douleur morale. Léon Daudet nous dit que la douleur morale, quoique d'un examen plus facile que la douleur physique, « est cependant mal connue, en raison des conven-

tions de toutes sortes, littéraires, sociales, psychologiques, qui l'accompagnent. L'arrachement d'un être aimé, par exemple, est d'abord senti à la périphérie de toutes les formes de la tendresse instinctive qui nous attachait à lui, ainsi que dans les hérissements d'une foule de souvenirs auxquels nul autre ne sera ajouté : tu ne le verras plus ici-bas, nous affirme avec une assurance cruelle cette voix intérieure qui formule en nous solennellement, aux heures graves. » N'est-ce pas le cas de notre pauvre Marcel ? « L'appréhension de la douleur vaut quelquefois celle-ci dans les imaginations vives... (elle) est aussi redoutable que celle d'une circonstance ou d'un obstacle. »

La douleur !

Mais avant tout il y a cette émotivité, cette remarquable sensibilité, aiguisée chez Proust plus que chez n'importe lequel des écrivains et poètes. N'est-ce pas la sensibilité qui fait dire à Lombroso : « Plus on monte dans l'échelle morale, plus la sensibilité augmente et elle atteint son maximum chez les talents élevés. C'est bien la rançon de leurs malheurs comme de leurs triomphes ; *ils sentent et perçoivent plus de choses que les autres hommes*, ils se souviennent et combinent davantage et avec plus de ténacité. » Et c'est elle, cette sensibilité, qui, aiguillonnée par la souffrance, fera Marcel Proust passer, en écrivant certaines pages de ses amours, insensiblement de grand romancier qu'il est au territoire où d'emblée on reconnaît les véritables poètes. Taine que nous admirons et aimons quoi qu'on ait dit et écrit, s'exprime ainsi en un livre lu lorsque nous étions encore sur les bancs du lycée : « Les grands nerveux, les poètes sont tous pareils. Ce qui les rend poètes, c'est l'afflux violent des sensations, ils ont une machine nerveuse plus sensible que la nôtre. » Toxicomanie de Dupré ! Haller ne dit-il pas : « Que me reste-t-il, si ce n'est la sensibilité, ce sentiment si fort et fait d'un tempérament qui subit, avec vivacité, les impulsions de l'amour ? »

C'est cette sensibilité, sensibilité physiologique, psycho-

chimique, affective. « ferment sans lequel aucune création n'est possible », écrit Ribot, qui arrive à créer la poésie de l'écrivain qu'est Marcel. Mais cette vie amoureuse qu'il nous conte, vue du dehors, parut-elle si agitée ? pourrait-on nous dire. Mais n'est-ce pas le fait de tout grand poète, de tout romancier, de tracer de fine manière et dans un style propre à soi les désirs, les pensées, les impressions, les douleurs, les souffrances qui surgissent sous l'influence d'une excitation émotive des plus banales ? Ceci n'explique-t-il pas le mot de Flaubert à un jeune homme lui demandant s'il pouvait devenir écrivain : « Si toute ta vie ne t'apparaît que comme un accident à décrire, alors lance-toi ! »

Marcel Proust émotif, sensible, sous l'influence de l'amour, de la passion, arrive donc à égaler les grands poètes eux-mêmes ? Nous répondrons : oui. Mais il n'écrit point en vers ? Qu'importe. Rousseau rima-t-il ? Et Boileau, qui fit des vers, fut-il un grand poète ? Maurice Rostand, poète et bon poète, dans une interview donnée il y a quelques mois, s'exprime ainsi : « Dans une œuvre en prose, il peut y avoir infiniment de poésie, beaucoup plus parfois que dans les rimes qui ont quelque peine à rimer... ainsi, par exemple, dans *l'Homme que j'ai tué*, œuvre en prose, certains passages où j'ai mis ce qu'il y a en moi de pitié et d'émotion, chantent à mon oreille comme un véritable poème. » Pour nous en convaincre, lisons le sommeil d'Albertine (ici c'est la poésie pure sans souffrance) :

« Sa vie m'était soumise, exhalait vers moi son léger souffle. J'écoutais cette murmurante émanation mystérieuse, douce comme un zéphyr marin, féerique comme ce clair de lune qu'était son sommeil... dès qu'elle dormait un peu profondément, elle cessait d'être seulement la plante qu'elle avait été ; son sommeil au bord duquel je rêvais, avec une fraîche volupté, dont je ne fusse jamais lassé et que j'eusse pu goûter indéfiniment, c'était pour moi tout un paysage. Son sommeil mettait à mes côtés quelque chose d'aussi calme, d'aussi sensuellement délicieux que ces nuits de pleine lune dans la

baie de Bolbec devenue douce comme un lac où les branches bougent à peine, où, étendu sur le sable, l'on écouterait sans fin se briser le reflux... et au moment où mon oreille recueillait ce bruit divin, il me semblait que c'était, condensée en lui, toute la jeunesse, toute la vie de la charmante captive étendue là sous mes yeux. »

Et ces pages qui suivent la mort d'Albertine ! Quel déchirement de tout son être accablé !

La poésie ! Mot qui, comme le dit André Maurois, est bien difficile à définir. Toutefois : « Reconstruire cette mystérieuse unité, unir la nature aux émotions de l'âme de l'homme, replacer les aventures individuelles dans ces vastes mouvements rythmés des nuages, du soleil et de la vieillesse, c'est être poète en même temps qu'un romancier. » Gilberte, les Champs-Élysées, la mer, la campagne, Albertine ! « Mais n'y a-t-il pas aussi le poète, un poète shakespearien qui fait des jeunes filles perverses de ses romans des héroïnes de comédie féerique ? Le poète des marines, des vergers en fleurs, de la conversation avec les aubépines. » (Edmond Jaloux et Paul Morand.) Pensons à cette description des poiriers au temps de la floraison, alors que Marcel allait être présenté à Rachel aimée de Saint-Loup.

La création poétique ? Nous faut-il parler de cette création, création que notre camarade et ami le Docteur Plazy a divisée en :

- 1° Période de latence;
- 2° Période d'exaltation;
- 3° Période d'illumination et d'extériorisation.

Est-il bien nécessaire de montrer ici la justesse de cette classification ? Nous ne le croyons pas.

Les personnages ? « On peut reconnaître dans toute œuvre d'art ceux que l'artiste a le plus haïs, écrit Marcel Proust, et hélas ! même celles qu'il a le plus aimées. Elles-mêmes n'ont fait que poser pour l'écrivain dans le moment où, bien

contre son gré, elles le font le plus souffrir. » Le poète des *Nuits* n'aurait-il pu écrire ces lignes ?

La femme chez Marcel Proust créa la Douleur et la Souffrance; L'émotivité fit le reste.

« Je compris que tous ces matériaux de l'œuvre littéraire, c'était ma vie passée; je compris qu'ils étaient venus à moi dans les plaisirs frivoles, dans la paresse, dans la tendresse, dans la douleur, emmagasinés par moi sans que je devinasse leur destination, leur survivance même. »

La Femme ?

La Souffrance.

Toute la poésie

LIVRE III

CRITIQUE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

« Je m'en voudrais d'être mis au rang de ces chercheurs qui, torturant la dépouille des grands hommes, fouillent leurs tares morbides et, en un langage d'asile, d'hôpital ou d'amphithéâtre, prétendent expliquer leurs œuvres et leurs gestes. »

(Professeur Pierre MAURIAC.)

« Il serait bien audacieux de vouloir expliquer, ne fût-ce qu'en partie, le génie d'un écrivain par ses faiblesses physiques. »

(Docteur Jean DUFFNER.)

Peut-on dire que la constitution mentale de Marcel Proust était morbide et, par conséquent, ceci se déduisant de cela, ses amours présentaient-elles un caractère pathologique ? Y aurait-il un problème : la névrose de Marcel Proust ?

A ces questions que nous posons, nous allons en ce livre, le troisième de notre essai, répondre de la façon la plus complète. Mais ne suivant pas en cela la méthode habituelle, nous ne ferons pas un historique de la question avant d'y pénétrer, nous ne donnerons pas de définitions prématurées, nous n'alignerons pas les différents caractères : tendances à la rêverie, repliement sur soi-même, inaction sociale, solitude, désintéressement à la vie ordinaire, sentiment d'insécurité, aptitude au doute, etc., et nous n'y répondrons pas de façon sèche, suivant les cas présentés, par les simples mots de *oui* et de *non*.

Notre désir est de traiter les questions suivantes :

- 1° Du point de vue pathologique en amour : de l'obsession en particulier;
- 2° De l'émotivité et de l'inquiétude;
- 3° De la schizoïdie;
- 4° De l'influence de la maladie,

faits que l'on a dit et écrit pouvoir être vérifiés chez Marcel, soit parce que s'y trouvant, soit parce qu'ayant fortement marqué son œuvre de leur empreinte. En nous appliquant à cette recherche intéressante, il nous arrivera de répondre aux caractères énoncés précédemment, caractères qui sont les propres signes de la névrose, et, partant, à étudier la question qui consiste à savoir si l'auteur d'*A la recherche du temps perdu* était un névrosé, si les volumes : *la Prisonnière*, *Albertine disparue* sont la preuve patente de cette névrose ou simplement le fidèle récit d'un homme qui a fortement aimé.

CHAPITRE PREMIER

LE POINT DE VUE PATHOLOGIQUE DE L'AMOUR DE L'OBSSESSION EN PARTICULIER

Il nous paraît nécessaire de rechercher le côté morbide dans l'amour de Marcel Proust. Voir les altérations qu'il semble présenter, considérer certains éléments constitutifs, voilà ce qu'en cet article nous nous appliquerons à faire.

De prime abord, et en cela nous supposons que nul ne nous le reprochera, nous écarterons les modalités que P. Block énumère, à savoir : l'impuissance, l'agénésie, la nymphomanie, l'onanisme, le satyriasis, etc. Il ne viendra à personne, nous n'en doutons pas, l'idée de mettre en cause un seul de ces caractères.

La qualité essentielle de tout amour, qualité spécifique, consiste, comme le dit Danville, « en la systématisation absolue du désir sexuel, effectué par la mise en jeu d'un processus psychique spécial ». A côté, nous trouverons d'autres caractères, caractères qui, selon les cas, présenteront plus ou moins d'importance. Il nous faut admettre, comme le reconnaît l'auteur de la *Psychologie de l'amour*, auteur qui nous inspire en cet article, que l'amour a un certain caractère objectif, secondaire, puisque n'intéressant en rien l'essence même du sentiment, et qui est constitué par sa relative rareté.

*
**

Nous l'avons déjà dit, écrit et répété, le véritable amour est beaucoup plus rare qu'on ne le croit couramment, L'Amour, l'amour avec un grand A, ne doit pas être confondu avec les

flirts, les passades, les préoccupations d'un soir. Le sentiment amoureux est plus grand, plus noble, plus respectable. Aimer ce n'est pas seulement le contact de deux épidermes, aimer c'est quelque chose de plus sensible. L'amour est une chose rare, bien rare; aimer c'est se donner corps et âme à celle qui a eu le don de nous captiver. Et ce que nous avançons est si vrai que certains, ajoutons vite que nous sommes loin d'être de leur avis, considèrent que dans le mariage l'amour est absent dans 95 p. 100 des cas. Fauriel, dans l'*Histoire de la poésie provençale*, met dans la bouche d'un troubadour les mots que voilà : « Un époux ferait quelque chose de contraire à l'honneur s'il prétendait se comporter avec sa femme comme un chevalier avec sa dame, puisque la bonté de l'un ni de l'autre ne pourrait s'en accroître et qu'il n'en résulterait rien de plus pour eux que ce qui existait déjà de droit. » Boutade.

L'amour, le véritable amour, est brusque, Voyons Danville : « L'amour, en effet, surprend non seulement parce qu'il est peu commun, mais parce qu'il se manifeste encore d'une façon propre à impressionner fortement l'esprit. La soudaineté de son apparition; ce que Stendhal appelait le coup de foudre, ce qui fournit à Pailleron le titre d'une de ses comédies : l'*Étincelle*, constituerait ainsi un second caractère accessoire à l'amour, et non le moins curieux. » Cela est bien exact. Souvenons-nous de la façon brusque dont Marcel s'éprit d'Albertine après une longue période d'une indifférence décevante. Certes, ce ne fut pas exactement ce que l'on peut appeler le coup de foudre, mais ce fut une exaltation surprenante par son caractère foudroyant et sa force étonnante. Avant la remarque du Professeur Cottard, avant l'aveu d'Albertine, Marcel n'aimait point; après, c'est l'amour à un paroxysme tel qu'il nous effraie, nous, simple lecteur, tant la force qui accable l'homme est une force extraordinaire : « La raison cachée de cette métamorphose subite d'un individu parfois insoucieux de la femme, contempteur de l'amour, en un amant éperdument épris d'une inconnue qui prévaudra de suite sur toutes les personnes auparavant les plus chères, la cause de

cette brusque transformation, due au hasard d'une rencontre fortuite, non voulue, a passionné jusqu'aux philosophes. Car il ne s'agit pas ici d'une lente cristallisation de sentiments recouvrant peu à peu le désir, expliquant facilement sa spécialisation, semblant par là, tout en dissimulant l'âpreté originelle de l'instinct sexuel sous la parure de l'admiration, de l'amitié, de la sympathie, du goût esthétique, excuser la violence qu'ils lui communiquent : c'est l'intrusion brutale d'un sentiment nouveau qui, du fait de sa soudaineté même, étonne, inquiète, trouble, révolutionne bientôt l'âme, sans que toutefois elle se trompe sur la nature de cet hôte imprévu. »

Pour nous convaincre de cet état particulier, écoutons Dante nous parlant de sa première rencontre avec Béatrice. Béatrice enfant priant dans une des multiples et riches églises de Florence : « A cet instant, l'esprit de vie qui réside dans la chambre du cœur la plus secrète se mit à trembler avec tant de force qu'il se manifestait terriblement dans mes pulsations. Et tout en tremblant il proféra : *Ecce deus fortior me qui dominabitur mihi !* » Le lecteur sait comment, à la vue d'Albertine, l'être de Marcel se mettait tout entier à frémir, et particulièrement son cœur ; ce pauvre cœur, à quelles dures épreuves dut-il se soumettre !

Que dit le chevalier Des Grieux, apercevant Manon en compagnie d'un homme âgé, à l'arrivée du coche d'Amiens : « Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes ni regardé une femme avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai tout à coup enflammé jusqu'au transport. »

Chez l'amant de Manon, comme chez Dante, ce qui nous frappe, c'est cette soudaineté. Ceci donnerait raison à Marcel lorsqu'il écrit qu'en tout homme il y a une prédisposition latente à aimer à certaines périodes de sa vie. Ce ne serait qu'à des instants déterminés que l'homme serait apte à subir les coups de foudre. Nous lisons chez Jean-Jacques : « Elle vint ; je la vis ; j'étais ivre d'amour sans objet : cette ivresse fascina

mes yeux, cet objet se fixe sur elle. Je vis ma Julie en Mme d'Houdetot, et bientôt je ne vis plus que Mme d'Houdetot, mais revêtue de toutes les perfections dont je venais d'orner l'idole de mon cœur. » André Maurois écrit également : « Les amoureux croient toujours, bien à tort, que la rencontre d'un être exceptionnel a fait monter leur amour. La vérité est bien plutôt que l'amour préexistant cherche dans le monde son objet et le crée s'il ne le trouve pas. » Marcel, après sa déception, était prêt pour un amour. Il vit Albertine, mais, modelé comme il l'était, il lui fallait un risque d'impossibilité. La passion toute gomorrhéenne de la jeune fille lui offrit amplement matière à réflexion, ce qui aussitôt rendit celle qui, quelques secondes avant son aveu : « Je suis l'amie de Mlle Vinteuil », n'était qu'un flirt banal, une passade insignifiante, rendit donc celle-ci attrayante, digne du plus grand amour, lui donna une place prépondérante en son esprit, et d'un homme libre fit en un instant un esclave le plus digne de pitié que l'on puisse voir.

Autre caractère découlant des faits que nous venons d'examiner : la domination. Swann est dominé, comme Robert, comme Marcel. Eros célébré par les premiers aèdes : « Grand, chaste, puissant par sa lance, ailé, courant dans le feu, impétueux, qui se joue des dieux et des hommes mortels, habile, rusé, qui tient toutes les clefs de l'éther, de l'ouranos, de la mer et de la terre. » O pouvoir d'Aphrodite que nul ne cherche à nier, que Sophocle nomme : « Déesse admirable, dont Zeus, le maître des dieux, est l'esclave. »

LA DOMINATION.

Parmi les moyens d'expression, toujours semblables, nous ramènerons à trois types les caractères que nous examinerons.

1° « Quelque honteuse ou irréalisable que soit une passion, l'amoureux le sait, et cette considération ne suffit jamais à détruire le sentiment chez lui : il a conscience soit de l'indignité d'une liaison (Robert de Saint-Loup à la fin de sa

passion), soit de l'impossibilité de la réaliser (Marcel et Oriane) et continue, malgré les conséquences souvent tragiques d'une telle persévérance, soit à aimer l'objet indigne, soit à désirer sa possession (M. de Charius et Morel). C'est ainsi que, dans le roman de Gœthe, à la dernière entrevue de Charlotte et de Werther, la jeune femme tente encore de dissuader l'amoureux de poursuivre un but inaccessible : « N'y aurait-il donc dans le monde entier aucune femme qui pût remplir les vœux de votre cœur ? Gagnez sur vous de la chercher et je vous jure que vous la trouverez. Depuis longtemps, et pour vous, et pour nous, je m'afflige de l'isolement où vous vous renfermez. Prenez sur vous, un voyage vous ferait du bien sans aucun doute. Cherchez un objet digne de votre amour et revenez alors : nous jouirons de la félicité que donne une amitié sincère.

— On pourrait, répondit-il avec un froid sourire, imprimer tout cela et le recommander aux instituteurs. »

C'est que Werther sait bien qu'il lui serait impossible de trouver une autre Charlotte. Nous, nous dirons que par ses paroles Charlotte ne fait qu'exaspérer la passion de celui qui l'aime; elle recommande du calme et en réalité fait tout pour écarter le repos. Elle ne fait qu'augmenter l'obstacle et, par conséquent, qu'alimenter le désir de Werther, désir qui ne demande qu'à se manifester avec de plus en plus de force. Et de même qu'Albertine morte ne peut plus contenter le désir de Marcel, exactement de même Charlotte, qui se refuse, prend en qualité et en beauté un charme qui fascine graduellement le pauvre Werther : « Jamais, écrit ce dernier à son ami Wilhelm, je n'avais vu ses lèvres plus charnues...; je penchai la tête et je fis ce serment : non jamais ! jamais je n'oserai imprimer un baiser sur vous, ô lèvres, lèvres sur lesquelles voltigeaient les esprits célestes ! et cependant je veux !... ah ! vois-tu ! il y a comme un mur de séparation devant mon âme. »

Swann ! Marcel ! tous les amoureux. Stendhal remarque : « S'il se présente une absurdité à croire, comme il faut, pour

l'amant, la dévorer ou renoncer à tout ce qui l'attache à la vie, il la dévorera et avec tout l'esprit possible niera dans sa maîtresse les vices les plus évidents et les infidélités les plus atroces. C'est ainsi que, dans l'amour-passion, avec un peu de temps tout se pardonne. »

2° Jamais l'image de l'être aimé ne disparaît de l'esprit de l'amant ou de l'amoureuse. Nous n'insisterons pas sur ce caractère, que déjà nous avons longuement étudié : « Je me remis sur mes jambes, nous dit Marcel, je n'avançai dans la chambre qu'avec une prudence infinie, je me plaçai de façon à ne pas apercevoir la chaise d'Albertine, le pianola sur les pédales duquel elle appuyait ses mules d'or, un seul des objets dont elle avait usé et qui tous, dans le langage particulier que leur avaient enseigné mes souvenirs, semblaient vouloir me donner une traduction, une version différente, m'annoncer une seconde fois la nouvelle de son départ. Mais sans les regarder je les voyais : mes forces m'abandonnèrent, je tombai assis dans un de ces fauteuils de satin bleu dont, une heure plus tôt, dans le clair-obscur de la chambre anesthésiée par un rayon de jour, le glacis m'avait fait faire des rêves passionnément caressés alors, si loin de moi maintenant. Hélas ! je ne m'y étais jamais assis, avant cette minute, que quand Albertine était encore là. »

3° Modification dans la façon de vivre et dans la conduite de celui qui aime. Pensons à la nouvelle manière d'existence de Swann lorsque le salon Verdurin lui fut interdit, à Marcel lorsque Albertine vint vivre chez lui à Paris. Ces modifications se comprennent sans peine, c'est l'évidence même. L'amoureux devient un tout autre être. Il ne voit que pour Elle, que par Elle. Il ne vit que pour la contenter s'il est aimé, que pour se venger s'il est délaissé. L'amour domine l'homme, la femme ; tous sont asservis sous ses dures lois, et terriblement asservis. Quelques-uns sont heureux, mais la plupart, hélas ! sont à plaindre, et bien à plaindre. Très souvent l'amour, ici chez Marcel ce n'est point le cas, l'amour, disons-nous, amène le malheureux qui est sous sa violente

domination au suicide et au crime. C'est Hémon qui se tue sur la tombe d'Antigone, Didon mourant après le départ d'Enée, Phèdre de l'indifférence d'Hippolyte, au siècle dernier le célèbre suicide du général Boulanger, etc.

*
* *

Devons-nous assimiler la passion de Marcel pour Albertine, passion où l'on remarque du doute, de l'obsession, de l'angoisse, de la satisfaction, à cette catégorie nosographique que les psychiatres dénomment obsession consciente, que Morel qualifie de délire émotif, Falret d'obsession psycho-émotive, Régis de neurasthénie psychique ?

Notons tout d'abord la ressemblance évidente de certains caractères de la passion de Marcel avec divers signes propres aux idées obsédantes.

Les symptômes caractéristiques des obsessions conscientes peuvent être divisés en trois catégories, selon qu'ils soient d'ordre :

- a) intellectuel;
- b) physique;
- c) affectif.

a) « Les obsessions sont avant tout *conscientes*, et, suivant Falret, c'est là un de leurs caractères principaux. Les obsédés savent parfaitement qu'ils sont victimes d'un délire, et d'un délire avec conscience, d'un délire dont ils comprennent eux-mêmes l'absurdité. » C'est Marcel revoyant Albertine chez lui; il la sait morte, néanmoins il la voit vivante, tournoyant autour de lui, jouant du piano. Il l'appelle, il lui parle, elle se dresse devant lui. Il pleure, parce qu'il sait que tout cela n'est que délire, qu'une morte ne peut survivre. Marcel a pleine conscience, il raisonne, comprend l'absurdité de ses réflexions, de ses hallucinations.

« C'est sans prodromes, brusquement, que débutent les accès d'obsession. » Après un léger choc intellectuel, l'image

d'Albertine se montre à Marcel brusquement, image animée, vivante, et par là d'autant plus cruelle. Elle le poursuit, l'obsède. Ball écrit : « Elles (les obsessions) sont paroxysmiques, peuvent guérir ou, tout au moins, s'améliorer. » Passent ainsi « par de larges périodes de réminiscence, de rémission, suivies de rechutes nouvelles ». C'est toujours le cas de Marcel. De même, lorsque l'oubli fait son œuvre, il lui arrive de se ressouvenir, de revoir, et, partant, de souffrir à nouveau.

b) « L'obsession s'accompagne toujours de symptômes physiques. Souvent la crise est marquée par une angoisse, une oppression précordiale spéciale, avec dyspnée. Parfois ce sont des maux de tête, des battements de cœur violents, du tremblement généralisé, le tout exagéré par un malaise général. »

Voyons Proust, Albertine disparue : « ... Mon cœur, incapable de vouloir et de supporter la souffrance, ne trouvait qu'une seule solution possible : le retour à tout prix d'Albertine. »

« Je revoyais Albertine s'asseyant à son pianola, rose sous ses cheveux noirs; je sentais sur mes lèvres, qu'elle essayait d'écarter, sa langue, sa langue maternelle incontestable, nourricière et sainte, dont la flamme et la rosée secrètes faisaient que, même quand Albertine la faisait glisser à la surface de mon cou, ses caresses superficielles, mais en quelque sorte faites par l'intérieur de sa chair extériorisé, comme une étoffe qui montrerait sa doublure, prenaient, même dans les attouchements les plus externes, comme la mystérieuse douceur d'une pénétration. »

Goethe : « Parfois cela me saisit, écrit Werther; ce n'est pas l'angoisse, ce n'est pas le désir, c'est une sorte de tumulte intérieur qui menace de faire éclater ma poitrine : ma gorge est serrée ! »

Dans la *Peur*, le physiologiste Mosso rappelle l'anecdote de Plutarque sur la manière dont le médecin Erasistrate avait reconnu dans les inégalités et les mouvements tumultueux du poulx qu'Antiochus était amoureux de Stratonice.

c) « Les caractères affectifs des obsessions comprennent la sensation de satisfaction qui suit la réalisation de l'idée obsédante et l'angoisse qui la précède. » Même remarque : chez Marcel nous trouvons également ces phénomènes : « L'idée s'implante à demeure dans l'esprit du malade, non seulement exerce la tyrannie excessive, mais encore acquiert une importance inusitée qui nécessite son passage à l'acte et donne lieu aux tendances impulsives. »

L'idée fixe de l'obsédé est un produit d'un mécanisme que nous considérons comme tout à fait identique à l'état d'angoisse, aux spéculations mentales, à la concentration de l'attention, à la hantise de l'amoureux. Marcel a constamment devant lui l'image d'Albertine. Ces images d'Albertine, ces multiples représentations, ne le quittent pas une minute, le poursuivent sans cesse ! Malgré tout ce qu'il peut faire, il ne peut arriver à les écarter. De même pour l'obsédé : malgré tout ce qu'il mettra en jeu il n'arrivera pas à ôter de son esprit l'image qui l'accable et le poursuit.

« A la faveur de quel trouble, demande Danville, une représentation mentale unique s'établit-elle ainsi à demeure, sans être, comme à l'ordinaire, éliminée de la conscience par le jeu des associations, et affirme sur celles-ci une prédominance anormale ? » C'est ce que nous dit Marillier (*Du rôle de la pathologie mentale*) : « En raison de la relative indépendance des centres corticaux chez le dégénéré, l'image obsédante grandit sans être constamment arrêtée et réduite par les images qui sont en concurrence avec elle. Elle se développe solitaire, grâce à ces perpétuelles divisions du moi, à celle multiple conscience qui caractérise tous les déséquilibres, et lorsqu'elle a atteint une insuffisante intensité, elle rejette au second plan, partiellement, toutes les autres représentations, mais, en raison même de cette disconnexion des états de conscience, elle ne les peut complètement abolir ; le sentiment d'angoisse né de cette constante lutte va toujours grandissant, et de ce perpétuel contraste résulte une clarté toujours plus grande, envahissante et dominatrice. Elle

s'associe à toutes les autres, et toutes les autres la ramènent, maintenant ainsi, par des combinaisons variées où elles l'engagent, la permanence de son empire. »

Quant à l'impulsion, n'en parlons ici que pour mémoire, car chez Marcel il n'en est point question. Jamais Proust, même au plus fort de sa passion, au moment où il souffrit le plus, ne s'est senti poussé par une force surnaturelle à commettre un acte criminel. Jamais Proust ne fut atteint à ce degré extrême. Néanmoins, l'impulsion mise à part, nous voyons que la passion de Marcel offre d'indéniables points de ressemblance avec ces obsessions conscientes, que, de plus, un trouble fonctionnel identique du mécanisme psychique paraît les régir l'un et l'autre.

Dans quelle classe pathologique devons-nous ranger les entités morbides dont nous venons de remarquer la double analogie avec la passion de notre jeune amoureux ? « Pour les uns, nous dit le Professeur Régis, c'est encore une folie ne différant des autres que par ses caractères de conscience et de lucidité (Ball); pour d'autres, c'est un symptôme intellectuel de la neurasthénie (Béard); pour certains un trouble psychique élémentaire analogue à l'hallucination, et susceptible comme elle de s'observer dans toutes les névroses et toutes les folies (Pitres); pour quelques-uns enfin c'est un stigmate de dégénérescence, n'entrant dans la neurasthénie qu'à titre de complication. »

Donc, amour pathologique par le caractère obsessionnel ? Ces obsessions dont Marcel est victime rendront-elles sa passion morbide ? Donnerons-nous raison à ceux qui ne veulent voir en son amour qu'un sentiment anormal ?

Nous ne le croyons pas; il n'y a pas de côté morbide, à proprement parler, dans les amours de Marcel Proust, et pour le démontrer nous citerons tout entières ces pages de Gaston Danville traitant d'un amour morbide ou qu'on qualifiait de morbide pour les mêmes causes qui justement nous intéressent également. Qu'on nous permette cette longue citation, qu'on nous en excuse et qu'on y prête attention : « Si

tout d'abord nous étendons le champ de notre observation au delà des cas spéciaux clairement délimités que nous avons cités jusqu'ici, nous ne manquerons pas pour cela de reconnaître des exemples d'obsession qui ne sont pas de nature pathologique et qui, malgré cela, offrent les différents signes que nous avons mentionnés. Que l'idée d'un problème important à résoudre se présente à l'esprit d'un savant, aussitôt le voilà préoccupé : l'idée s'installe, s'impose, devient exclusive, le pousse à la mise en œuvre. Et jusqu'à ce que son travail soit terminé il ne cessera d'y penser, en même temps qu'il sera en proie à une véritable angoisse. L'obsession motif d'impulsion, sujet d'angoisse, ne disparaîtra qu'avec la satisfaction obtenue, à la découverte, à la solution; et toute cette phénoménologie réapparaîtra au besoin, à l'occasion d'un nouveau sujet d'étude.

» Dans un autre ordre d'idées, l'homme d'affaires, lorsqu'il traite d'importantes spéculations, n'est-il pas susceptible de subir les mêmes effets ? Et on ne nous contredira pas de ne rien trouver là de pathologique. Certes, ni ce savant, ni ce négociant ne sont victimes d'un dérangement de l'esprit en proie à une névrose spéciale; dans l'un ou l'autre cas, qu'il s'agisse de *sujets sains ou malades*, nous observons donc également l'obsession, la conscience, l'angoisse, l'impulsion, la satisfaction.

» Que si nous interprétons maintenant ces faits au point de vue de leur mécanisme psychologique il va nous être relativement aisé de montrer qu'il s'agit, là aussi, de l'importance prépondérante acquise à un moment donné par une idée. Cette idée, par cela même qu'elle sera devenue une idée forte, accaparera la plus grande quantité de conscience possible. Le champ de conscience sera de la sorte démuné à son profit, et, de plus, l'idée aura une tendance à revenir mal combattue par la concomitance d'autres représentations, par définition plus faible : l'obsession. Or, *n'est-ce pas le fonctionnement ordinaire de notre mécanisme psychique ?*

» Il s'ensuit en second lieu, d'après les lois normales, qui

veulent que toute idée forte soit réalisée facilement, que cette idée, possédant une intensité remarquable, actionne de ce fait une tendance à passer à l'acte, tendance difficile à contrarier : impulsion. Y a-t-il là rien d'autre encore que les effets naturels, dès lors psychologiques, qui président à tous les actes, rien qu'on puisse attribuer à un dérangement de l'esprit ? Et, cependant, ces modifications normales de l'équilibre psychique *ne sont-elles pas de tout point analogues* à celles qui, d'après les prétentions des spécialistes, caractérisent les états morbides ? »

Et voilà ! ceci ne nous explique-t-il pas cela ?

De plus, utilisons un critérium employé par Danville, qui, décidément, nous est d'un grand secours. Ce critérium sera le caractère d'utilité. Il s'agit de juger si l'importance exagérée que vient à prendre une idée chez un sujet est relativement proportionnée à l'utilité générale ou *particulière* de l'acte à la réalisation duquel il songe. Ainsi compter et recompter sans cesse le nombre de carreaux d'une fenêtre, les pavés d'une cour, le nombre d'autos à un lieu de stationnement, apparaît comme un fait complètement inutile. La peur de traverser une place publique montre une idée devenue nuisible pour l'individu, la kleptomanie se révèle comme une force, un acte nuisible pour la société, les impulsions au suicide et au vol comme également nuisibles pour l'individu et la société. Dans ces différents exemples, on peut dire que la prépondérance acquise par l'idée obsédante est de nature pathologique. Au contraire, il nous apparaît à première vue que, chez le négociant et l'écrivain dont nous avons parlé plus haut, il n'en est pas de même, qu'il y a une utilité.

Alors, pour l'amour ?

Mais justement, laissant de côté la question procréation, « phénomène essentiel de la vie », question d'utilité, qui à elle seule suffirait à rendre affirmative la réponse à notre question, nous dirons que l'idée, le résultat, est satisfaisant, parce que de lui dépend le bonheur de Marcel, *le bonheur d'un homme*. Et personne, nous le croyons, n'osera affirmer un seul ins-

tant que le bonheur soit une chose négligeable, dont on ne doit point tenir compte.

*
* *

Il ressort de cette discussion qu'en ce qui concerne, dans la passion de Marcel, la soudaineté de son amour, sa domination, son obsession, caractères sur lesquels nous avons attiré l'attention de notre lecteur, que nous devons bannir de notre répertoire les mots d'anormal et de morbidité avec le sens qu'on leur donne habituellement. Comme nous l'avons longuement étudié, trop longuement peut-être trouveront certains, rien dans la conduite de notre amoureux, après réflexion, ne nous doit faire penser à une façon d'agir contraire à un esprit sain, un jugement solide, un cœur aimant avec force et avec ardeur. Certes, il arrive parfois à Marcel d'agir de façon particulière, mais nous croyons que la cause en est à son terrain de nerveux, d'asthmatique, nous disons bien terrain. Souvent, il se produit que son obsession, quoique n'offrant pas un côté morbide, ait cependant une fausse apparence malade. La vérité est que là sa constitution physique a réagi sur sa façon de sentir, sans que pour cela ses pensées, ses idées, son psychisme, aient subi le moindre dérèglement. Ici est la différence qui existe entre nous et les autres critiques. Ceux-ci disent : « L'asthme rendit morbide l'esprit de Marcel, son œuvre s'en ressentit. » Nous répliquons : « Le terrain asthmatique influença ses pensées, mais celles-ci restèrent saines tout en y répondant. »

CHAPITRE II

DE L'EMOTIVITE ET DE L'INQUIETUDE
CHEZ MARCEL PROUST
DANS SES AMOURS EN PARTICULIER

Etude rapide, coup d'œil qui pourra nous renseigner amplement sur la nature de l'émotivité et de l'inquiétude, tel sera notre travail. Dire ce qu'elles sont, ce qu'elles ne sont pas, voilà la tâche à laquelle nous voulons nous attacher.

I. — *De l'émotivité.*

Ce ne sera point un sujet d'étonnement pour ceux qui connaissent de Marcel Proust sa vie et son œuvre de dire que, pour le classer dans une des cinq constitutions humaines : cyclothymique, émotive, perverse, mythomaniacque, paranoïaque, une seule case s'offre à nous et que cette case est celle de l'émotivité. Si l'on veut avoir d'amples et de précieux renseignements sur tout ce qui concerne l'émotivité et l'angoisse, il est utile et même nécessaire de les rechercher dans les écrits de Morel (*Le Délire émotif*), Pierre Janet (*Psychasthénie, idées fixes*), Maurice de Fleury (*l'Angoisse humaine*), Pitre et Régis (*Obsession et impulsion*), Lasègue (*Délire mental*), Ernest Dupré (*la Constitution émotive*) et enfin Devaux (*les Anxieux*) et le Docteur Haeckel (*la Névrose d'angoisse*). C'est donc en eux que tout naturellement nous avons puisé notre documentation. Connaissant l'œuvre proustienne, nous avons alors pesé le pour et le contre, jugé en toute impartialité et cherché à voir s'il y avait une part de

morbidité dans Marcel Proust, l'émotif. Tout d'abord, c'est cette émotivité que nous étudierons, car c'est sur son terrain que l'anxiété se développe le plus souvent, anxiété, point culminant de l'hyperémotivité.

Qu'est-ce que la sensibilité ? Demandons-en la définition à Maurice de Fleury : « C'est, vaguement, la faculté d'éprouver des impressions physiques ou morales, ou bien encore la faculté de sentir avec une vivacité singulière. » Nous avons vu au début et tout au long de cet essai des exemples différents de la sensibilité de Marcel. Nous n'y reviendrons donc plus. « L'émotivité est une disposition innée de l'homme ou tout au moins de certains hommes — *car elle est fort inégalement répartie* — de réagir dans un but habituel de protection. » (Delmas et Boll.) Un être sera plus ou moins émotif selon qu'il réagira aux excitations de l'extérieur avec une force plus ou moins vive. L'émotion de l'homme est une de ces réactions à propos d'une sollicitation particulière venue du monde extérieur. Lorsque l'ampleur de la réponse est très marquée ou plus marquée que de coutume, on dit que le sujet est un être hyperémotif. « Bien entendu, là comme ailleurs, les cas individuels se distinguent par le degré de leur intensité. *Il s'en faut que tout émotif soit un malade.* La constitution émotive de Dupré n'est, cela va sans dire, que le terrain où peut un jour s'épanouir la psychonévrose émotive, elle-même bénigne ou grave. » (Maurice de Fleury.)

Écoutons quelques exemples donnés par l'auteur de *l'Introduction à la médecine de l'esprit*, et voyons si ces cas ne peuvent se rapprocher de celui de Marcel, qui peut-être serait un peu plus marqué, car nous le tenons pour un sujet plus qu'émotif : un hyperémotif. « Une jeune fille qui rougit pour un compliment; ce jeune homme que voilà la tête dans ses mains, et qui pleure distraitement en écoutant l'andante de la 9^e *Symphonie*; un étudiant qui se trouble, tremble et bredouille devant un examinateur; ce passant qui vibre et se redresse quand passe le drapeau; telle personne qui est défaite pour un peu de sang qu'elle voit; une femme en proie

au fou rire qu'elle ne peut maîtriser; une maîtresse de maison qui sursaute parce que, desservant la table, le domestique a fait tomber une fourchette et, dans le domaine purement physique, quelqu'un de chatouilleux, voilà quelques exemples d'émotifs qui ne sont pas proprement des malades. » Pensons à Marcel entendant le septuor de Vinteuil; à Swann écoutant le piano résonner sous les doigts d'Odette; au petit Marcel pleurant lorsque sa mère ne vient pas l'embrasser; à Marcel désespéré parce que sa prisonnière lui refuse un baiser.

La constitution émotive, c'est l'état qu'en naissant nous avons en nous, état qui nous fait réagir avec force et rapidité aux excitations du monde ambiant. De cette constitution peut sortir une psychose émotive; mais il ne faut pas croire que tout être possédant une telle constitution en soit toujours atteint.

Un cas ? Ouvrons *l'Angoisse humaine* : « Un malade entre dans notre cabinet, il vient à nous amaigri, les traits ravagés, l'air inquiet, les narines tremblantes, le pouls variable et rapide; son visage passe en une minute d'une extrême pâleur à une rougeur embouffée; sa voix frémit et sa parole s'embarrasse, cependant que son front se couvre de sueur. Au bout d'un moment, à propos d'une question qu'on lui pose avec sympathie, il fond en larmes et il a peine à s'exprimer tant les sanglots l'étouffent; les réflexes sont amples et brusques : il arrive qu'un coup de notre léger marteau percuteur sur le tendon rotulien provoque des secousses de tout le corps.

» Né d'une mère fort impressionnable et sujette aux petites crises nerveuses, il s'est montré, dès son enfance, timide, timoré; une querelle dans la rue, la vue d'un peu de sang répandu, le spectacle d'un accident, la seule lecture d'un fait divers tragique, lui communiquent un émoi difficilement supportable. Pourtant, à force de bon vouloir, il était parvenu à s'entraîner, à s'adapter, tant bien que mal, à la vie commune.

» Mais une grande secousse est venu détruire ce qu'avait recréé son effort; sa femme l'a quitté, un notaire infidèle a causé sa ruine... depuis lors, il vit en un énervement continu, oscillant presque incessamment des larmes à l'impatience. Le moindre bruit le fait tressaillir, sa poitrine est comme opprimée et sa gorge comme étranglée; se met-il à table, un spasme de l'œsophage empêche littéralement les aliments de passer. Il dort mal, reste éveillé deux ou trois heures en proie à toutes les alarmes; aussitôt qu'il s'assoupit, son sommeil est hanté de cauchemars cruels. Son être entier s'agite d'une sorte de vibration qui ne cesse presque jamais; dans sa chambre, il va et vient en proie à une agitation incoercible et qui l'épuise. De temps à autre, une bouffée d'un passé le terrifie, ou bien se cristallisent et grandissent en lui les objets obsédants. »

Qui oserait un seul instant rapprocher ce tableau de celui de l'hyperémotivité de Marcel Proust, même au plus terrible de sa passion, au milieu de son désespoir fou, au moment où, martyrisé éperdument, il s'abandonne à la jalousie qui sans pitié l'accable et le terrasse ? Jamais on ne voit l'hyperémotivité de Proust se présenter accompagnée de si grands retentissements ! Jamais ! Qu'on nous en montre des exemples. Mais des exemples véritables, pas de ces phrases ambiguës où l'on fait dire à Marcel tout ce que l'on veut.

Les signes ?

Dans la psychose émotive, presque tous les organes du corps participent au déséquilibre : refroidissement des extrémités, sensation de chaud et de froid sur la peau, violents battements de cœur (On en trouve dans les descriptions que Marcel nous donne de ses émotions. Mais ne nous arrive-t-il jamais, lorsque nous sommes émus, de sentir en notre poitrine notre cœur qui s'agite avec force ?); défaillances subites (Marcel en parle, il nous donne des renseignements sur ces états où il croit se sentir défaillir. Rappelons-nous cette soirée chez les Verdurin où sa pâleur atteint un tel degré que l'assistance s'en alarma. Nous nous contenterons

de faire ici la même remarque que plus haut); raucité de la voix, bégaiements, spasmes des organes, trouble du sommeil (Les insomnies sont fort connues. Mais ne seraient-elles pas plutôt dues à l'asthme ?); réveil avec crises d'angoisse (Si Marcel a des réveils brusques, on ne peut y observer, comme chez ces êtres atteints de psychose émotive, des terreurs qui n'ont aucune explication.).

Nous voyons donc qu'en ce qui concerne les signes de cette psychose la superposition avec les caractères, que présente l'émotivité de Marcel ne peut nullement se faire.

*
* *

Comme chez certains malades, y a-t-il chez Marcel Proust une tendance à l'impulsion, impulsion, qui le pousserait à accomplir telle ou telle idée obsédante et qui, par conséquent, nous le ferait considérer comme un être psychasthénique ? La psychasthénie, nous le savons, étant, d'après la définition du Professeur Pierre Janet, une forme particulière de l'hyperémotivité remarquable par sa force, marquée par un état d'obsession, parfois d'obsession-impulsion. En ce qui concerne l'obsession, nous avons déjà discuté le cas au chapitre précédent. Pour l'impulsion, nous écarterons cette idée en faisant remarquer à notre lecteur que rien dans les récits de Marcel ne nous fait penser à cette chose. Jamais une tendance impulsive ne marqua l'émotivité de notre jeune amoureux de sa griffe implacable.

*
* *

Comment expliquerez-vous, nous demandera-t-on, ces réactions douloureuses de Marcel lorsqu'un objet, un bruit, une pensée, lui rappellent soudainement Albertine et arrivent à le faire souffrir et à subir les dures lois de l'émotion ? N'y aurait-il pas là quelque chose d'anormal, un petit caractère qui pourrait nous faire penser à quelque morbidesse ?

A cette question, nous répondrons en citant à nouveau un passage du regretté Maître qu'était le Docteur Maurice de Fleury nous parlant de l'expérience de Pawlow et de ce qu'il appelle le réflexe conditionné. Ces expériences de laboratoire nous montreront le pourquoi de ce qui vous étonne, sa simplicité, et de ce fait nous feront rejeter toute idée de morbidité.

*
* *

« Sur un chien de laboratoire, pratiquons une fistule du canal de Wharton, c'est-à-dire du conduit excréteur de la glande sous-maxillaire; dans cette ouverture du canal, plaçons un tube de verre qui reçoit la salive et permet d'observer le changement de sa sécrétion. Déposons sur la langue de l'animal un aliment savoureux, une bouchée de viande par exemple, et nous constaterons une sécrétion de salive épaisse et abondante.

» Maintenant, prenons soin d'associer au repas de l'animal en expérience un bruit qu'il pourra percevoir : coup de sifflet, sonnerie de timbre ou son de flûte. Plusieurs jours de suite, le chien entendra ce bruit, au moment où il connaîtra le plaisir de manger; alors, une association étroite se liera entre l'une et l'autre de ses perceptions, association de nature psychique, et telle que, si l'on supprime l'apport de viande, si l'on se contente de donner le bruit de timbre ou bien le son de flûte accoutumé, la sécrétion de la glande salivaire se produira avec la même intensité. Comme les sons, les impressions visuelles, les odeurs peuvent produire le réflexe conditionné.

» Un mécanisme parfaitement comparable se laisse à tout moment surprendre au déroulement quotidien de notre vie mentale, de notre vie affective surtout. Ici, c'est l'émoi, coïncidant avec une perception qui va lui imprimer un relief, une couleur et une intensité qu'elle conservera, car le réflexe conditionné de Pawlow est tenace : chez l'homme comme

chez le chien de laboratoire une habitude ainsi contractée ne se perd qu'à grand'peine et de façon très lente. »

Chaque matin, Marcel est au lit, Albertine à ses côtés, quand les marchandes passent sous les fenêtres de sa chambre criant le prix et la qualité de leur marchandise. L'un et l'autre écoutent, font des réflexions, rient, s'embrassent... Albertine est partie, Albertine est morte... Marcel entend la voix perçante des marchandes... le temps heureux se montre. L'émotion étreint Marcel, il pleure.

Au plus fort de son amour, Swann se plaît à écouter Odette, qui lui joue la *Sonate* de Vinteuil; durant de longues minutes il la contemple, tout en se laissant bercer par cette musique qui a le don de le charmer. Souvent, cependant, il lui arrive d'interrompre l'artiste, de lui donner une caresse, un baiser... Odette n'aime plus... A une soirée, Swann entend soudain la *Sonate* chérie. Comme pour Marcel, le temps heureux se montre, et Swann, désespéré, ne peut, dans le désarroi où cette musique le jette, faire qu'une chose, encore comme Marcel : pleurer.

C'est la période d'amour, l'époque où il chantait sa passion à son amante, les journées, les soirées, qu'ils passaient réunis l'un près de l'autre, que rappellent à Marcel les rideaux du salon, les partitions musicales, le lit d'Albertine, le fauteuil bleu, les pédales du pianola, la statue de bronze... que l'être soit doué d'une force de sensibilité, tel notre jeune amoureux, et l'on conçoit sa façon de réagir devant pareilles représentations mentales.

*
**

Que conclure ? Nous dirons que Marcel Proust était un émotif, un hyperémotif même; qu'il avait une constitution émotive, constitution émotive sur laquelle pouvait très facilement se greffer une psychose, seule constitution sur laquelle une psychose se greffe habituellement; mais que, cette psychose, Marcel Proust ne la présentait point. Marcel Proust

avait le terrain favorable à la pousse des mauvaises herbes, mais ces mauvaises herbes, pour son bien d'ailleurs, étaient absentes chez lui.

Maurice de Fleury, parlant de la constitution émotive : « Bien entendu, ce n'est pas une maladie, mais tout simplement le terrain où va pouvoir s'épanouir la psychose émotive, maladie définie. La psychose commence là où la constitution, cessant d'être latente, prend un certain degré d'intensité. »

II. — *De l'inquiétude.*

« La force nerveuse inutilisée se dérive tout entière sur le sujet lui-même, sous forme d'émotivité stérile; elle n'aboutit qu'à son supplice et à son épuisement. C'est une torture sans cesse renouvelée... c'est le hard labour de l'émotivité. »

(DEVAUX et LOGRÉ.)

Marcel Proust, émotif, a un terrain favorable au développement de l'anxiété. C'est un fait certain que très souvent durant les instants où la jalousie se manifeste et même en dehors de cette jalousie Marcel présente une angoisse, qui a fait dire, à tort ou à raison, qu'elle était morbide. Durant sa passion pour Albertine, cette anxiété se manifeste dans tous les états où la jalousie domine et dirige les pensées de Marcel. Jalousie normale ou anormale ? Inquiétude devant intéresser le psychiatre ou inquiétude ne devant pas attirer son attention ? Jalousie morbide ou jalousie ordinaire semblable à celle que présentent tous les amoureux du monde entier ? Voyons-la de près, étudions ces manifestations animatrices de ses courbes psychologiques.

Avant de commencer la discussion de ce point qui a attiré l'attention de bien des écrivains et de critiques, rappelons à notre lecteur ces lignes de Léon-Pierre Quint : « Cette vie profonde, intérieure de la conscience... c'est celle qui représente pour Proust la réalité du monde, le bien, le

beau, c'est elle que l'artiste doit s'efforcer de rejoindre dans sa mobilité, dans son jaillissement pour créer l'œuvre d'art. Le but de Proust, il faut bien le répéter, c'est cette tentative de forcer la croûte desséchée des habitudes toutes faites qui nous empêchent de plonger au sein de nous-même, d'atteindre notre vrai moi, notre personnalité libre. »

La jalousie de Marcel Proust ? Quels heurts, quelles contradictions de pensées, de sentiments, compréhensibles après réflexions. La prisonnière, Albertine, disparue ! « Jamais la jalousie ne laisse l'esprit assez libre pour qu'il puisse juger les choses comme elles sont ; elle regarde avec des lunettes d'approche qui font les petites choses grandes, les nains des géants et les soupçons des vérités. » (Cervantès.)

La jalousie ! Morbidité. Angoisse, anxiété, inquiétude.

A. — *Ce que n'est pas l'anxiété de Marcel Proust.*

Freud le premier isola un syndrome ou un groupe de syndromes qu'il appela névrose d'angoisse, et qui, ajoutait-il, était une maladie des plus connues. Raymond et Janet, dans *Névroses et idées fixes*, écrivirent qu'on rencontrait également cette angoisse et cette anxiété à la base des états émotifs. Le nouveau syndrome eut du succès. Beaucoup l'étudièrent et y consacrèrent des ouvrages : Mecker, Caan, Freud, Pitres et Regis, quoique d'une autre école, montrèrent le rôle de l'inquiétude dans l'obsession morbide et affirmèrent que cette notion était primordiale dans tous les états névropathiques. Actuellement, l'anxiété est considérée comme un des syndromes fondamentaux des troubles du système nerveux. Faisons remarquer qu'ici nous tenons pour synonyme les mots d'inquiétude, d'angoisse et d'anxiété.

Parmi les symptômes les plus marquants, on énuméra : une excitabilité générale et sensorielle très développée, une faiblesse irritable, de l'insomnie, une attente anxieuse, s'accompagnant d'hypocondrie, de doute (tout cela constituant, disait Freud, une anxiété diffuse, flottante), réveils nocturnes

angoissants, troubles respiratoires, sueurs profuses : « l'état mental de l'anxieux est fait d'inquiétude constante avec exacerbation », susceptibilité à la douleur : « Les crises anxieuses, accès névropathiques dont le fond est une angoisse soudaine, qui peut prendre toutes sortes de formes suivant ses irradiations somatiques (crampes cardiaques, asthme respiratoire, malaise gastrique) ou les qualités de son retentissement psychique. »

Excitabilité générale et sensorielle, hypocondrie, doute, crampes cardiaques, asthme respiratoire, immédiatement on s'écria : « Marcel Proust est un inquiet, Marcel Proust est un anxieux, Marcel Proust n'aima jamais, ce ne fut qu'un malade. » Louis Raymond alla même jusqu'à écrire : « La façon dont il a senti l'amour, la jalousie, la nature et l'art est conditionnée par mille circonstances qui en font une curiosité psychologique plutôt qu'une véritable acquisition pour notre connaissance de la nature humaine. » Et les plumes de grincer, et l'encre de couler : Marcel Proust est un anxieux, un inquiet, un malade.

*
* *

A nous de nous demander, en employant le mot de Freud : Marcel fut-il atteint « d'angstnévrose » ?

Non, répondrons-nous. Anxieux il l'était, mais non de cette anxiété morbide qu'on a voulu lui donner, pas de cette anxiété dépendante de la psychiatrie.

Pourquoi affirmons-nous un fait que beaucoup, nous devons l'avouer, plus capables, plus documentés, ont affirmé ?

Pourquoi ? Parce que, en étudiant presque page par page l'amour et la jalousie de Marcel, nous avons senti avec notre âme que les faits écrits, les sentiments exprimés, ne pouvaient venir d'un malade, mais d'un être semblable à nous tous. Comprendre un auteur, le pénétrer, l'aimer au point où nous avons saisi Proust, c'est un fait qui nous a troublé, tellement troublé, que nous nous sommes résolu à ne point tenir pour nôtre ce que d'autres affirmaient.

Nous ne voyons pas Marcel en ce tableau que le Docteur Maurice de Fleury nous donne de l'inquiet : « Chez l'anxieux, le doute, les résolutions, la peur du destin, le sentiment d'insécurité, l'alarme, se haussant au degré suprême, comme d'ailleurs tous ces spasmes de tout ce qui peut en nous se contracter : respiratoire, circulatoire et cardiaque, digestif, glandulaire, dont se constituent par excellence les signes de l'hyperémotivité. Quand il manifeste au dehors sa misère, l'anxieux, l'estomac serré, le cœur dans un étau, claque des dents, frissonne, balbutie, se tord les mains, va et vient, le regard effaré, en proie tout à la fois à une indicible fatigue et au besoin de s'agiter pour assouvir la force étrange qui l'étreint et le pousse. »

Angoisse cardiaque ? Spasmes du cœur ? Certes, durant ses états d'anxiété (nous disons bien d'anxiété), Marcel sentait son cœur qui battait en sa poitrine. Mais, comme nous l'avons dit déjà dans le chapitre précédent, nous-mêmes, éprouvant une vive émotion, ne sentons-nous point notre cœur qui bat à se rompre ? Sommes-nous anxieux pour cela ?

Les troubles sécrétoires ? Il nous en parle également, par exemple durant les longues nuits où le soupçon accomplit son travail de bourreau. Hyperhydrose, particulièrement aux mains et au visage. Mais cela semble se rattacher plutôt à sa maladie physique. On nous dira que sa maladie physique est un caractère de l'inquiétude ou bien qu'elle favorise son inquiétude. Soit. Mais n'y a-t-il pas des asthmatiques qui ne sont point des anxieux, et pourquoi Marcel ne ferait-il pas partie de ceux-là ?

On nous demandera : puisque vous niez chez lui l'existence de crises, Marcel ne serait-il pas plutôt un anxieux chronique ? Nous répondrons, encore une fois, qu'ici également on doit écarter cette nouvelle forme du facteur morbide. Nous lisons dans l'*Angoisse humaine* :

« Pour l'anxieux chronique, c'est un être malheureux, certes, mais qui s'accommode tant bien que mal de sa misère et qui vit avec elle, encore qu'il ne manque point d'envisager

le pire. Il vit, mais en attente perpétuelle, en attente de catastrophes (Voyons-nous de cela chez Marcel?); jamais ou presque jamais il ne respire largement (Est-ce là le cas de l'ami de Saint Loup?); jamais il n'est, comme on dit, à son aise (Nous savons Marcel fort heureux près d'Albertine lorsque le calme se glisse en lui, s'amusant avec la petite bande de Balbec, causant à Doncières avec les officiers, etc.); jamais il ne repose l'hypertonicité de sa musculature (Allons donc!), dont il reste courbaturé; son estomac, serré, ne se desserre jamais (Et ses repas avec Saint Loup et Rachel, en compagnie d'Albertine, au mess de la caserne, chez la duchesse de Guermantes?); tout son être reste à l'état de demi-contraction... notre anxieux chronique prévoit, fondant sur lui, sur tous les siens — émanation de sa propre personne — tous les malheurs inimaginables (Non, non!). »

Autre chose : Les caractères d'une anxiété morbide (car il y a des anxiétés saines, comme nous le montrerons plus loin), ce sont d'être durables, intenses, produisant de forts effets. Or, chez Marcel, s'il y a de l'inquiétude, ce n'est que par intermittence, d'une force un peu exagérée, mais non anormale. Là également il n'y a pas accord. Le Professeur Hesnard nous dit : « Ils rendent l'humanité entière responsable de leur martyre anxieux et des craintes que leur a causées leur amoindrissement moral par hyperémotivité... » Véritablement, ce n'est pas le cas de Marcel. De même, ce n'est pas non plus le sien lorsqu'on parle de l'affaiblissement de la volonté. Des anxieux, Rousseau, Baudelaire? Baudelaire, qui s'écrie :

... Et de longs corbillards, sans tambour, ni musique,
Défilent lentement dans mon âme; l'espoir,
Vaincu, pleure, et l'angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

*
* *

Et parlons maintenant de ce que nous entretient Wundt, nous voulons dire de l'arrêt subit du déroulement des représentations.

Il arrivera à Marcel de n'avoir présent à ses esprits qu'une image, une seule Albertine au côté de Mlle Vinteuil, le hangar de la villa en Touraine, le pied de la petite blanchisseuse qu'Albertine caresse. Ne nous arrive-t-il jamais de ne considérer qu'un fait, lorsque, par exemple, nous sommes sous l'impression d'une violente émotion, un échec, une réussite à un examen ? Marcel souffre et pense à ce qui le torture.

De plus, il n'y a pas en lui continuellement arrêt dans le cours de ses représentations. Parfois, au contraire, il a une surprenante rapidité d'évocation, c'est dix Albertine qui passent sous ses yeux, une Albertine de chaque jour de vacances, cent Albertine, une de chaque heure, de chaque minute.

Ne nous égarons point, ne confondons pas l'analyse, la manière d'analyser, avec un caractère morbide.

*
* *

Peut-on appliquer à Marcel cette phrase de Falret : « Les malades sont devenus insensibles à tout, ils n'ont plus d'affection ni pour leurs parents, ni pour leurs amis, et la mort des personnes qui leur étaient chères les laisse absolument froids et indifférents. Ils ne peuvent les pleurer, et rien ne les émeut que leurs propres souffrances. » On nous dira que Marcel n'a point souffert à la mort de sa grand'mère. C'est réel. Mais pensons à sa douleur, après, lors de son retour à Balbec. N'arrive-t-il point, pour nous-mêmes, que ce ne soit qu'après que la souffrance nous accable ?... Ne savons-nous pas comme il vénérât son père, sa mère ; n'est-ce pas après la mort de celle-ci qu'il se retira définitivement du monde ?... On nous répondra que, dans *le Temps retrouvé*, il a écrit de bien vilaines choses au sujet de l'amitié, nous ferons remarquer que ces phrases incriminées ont été mal interprétées, que nous verrons plus loin, au chapitre de la schizoïdie, ce qu'il faut en penser.

*
**

Ainsi donc, disons en toute franchise que nous ne devons pas rattacher l'inquiétude de Marcel Proust à cette anxiété morbide que les psychiatres ont décrite, telle cette inquiétude de Maurice de Fleury, telle cette inquiétude de Freud, telle encore celle de Pitres et Régis, qui nous disent :

« La décharge émotive, tumultueuse et intempestive, qui est le symptôme le plus saillant et le plus caractéristique des états obsédants, ne se produit chez beaucoup de malades qu'à l'occasion de certaines excitations sensorielles banales, qui, chez les sujets normaux, ne déterminent aucune émotion ou ne causent qu'une émotion légère. Certaines personnes saines de corps et d'esprit ne voient pas sans une certaine crainte un crapaud, un serpent, une araignée ou une souris; d'autres ont peur du tonnerre; d'autres ne peuvent, sans être désagréablement impressionnées, passer leur main sur du velours. Tout cela n'a rien de bien étonnant, que la vue d'un animal répugnant, l'audition d'un bruit éclatant et subit, le contact d'un corps duveté et chatouillant la peau, déterminent une émotion pénible, cela est même tout à fait naturel..., mais que la vue d'un grain de poussière, le murmure du vent, le bruit du tonnerre, la sensation d'un prurit cutané, etc., déterminent un shock, un ébranlement émotif tels qu'à dater de ce moment la sensation objective, subjective et jusqu'à la pensée même du facteur originel de ce shock réveillent et ramènent l'anxiété, arrivant souvent à torturer l'esprit dans l'intervalle; il n'y a là, à n'en pas douter, un phénomène pathologique particulier, dérivant d'une anomalie de l'émotivité. »

Comme nous sommes loin de l'anxiété de Marcel!

Jamais son émotivité n'arrive à produire chez lui de pareils désordres.

B. — Ce qu'est l'inquiétude de Marcel Proust.

L'inquiétude de Marcel Proust est une inquiétude semblable à celle que chaque être, quel qu'il soit, porte en lui et que nous appellerons une inquiétude-sentiment, parce que existant en tout homme, à peu de chose près, avec la même force et les mêmes variations que les autres sentiments : l'amour, le désir, la peur, la haine, le dédain, etc.

L'inquiétude de Marcel Proust est pour nous, non pas une maladie, mais un caractère de l'esprit de l'homme. C'est cette impression du jamais satisfait, jamais assouvi, toujours désirant autre chose, plus qu'il n'a, et, possédant, désirant encore.

Pour donner une définition exacte et, réfléchissant notre pensée, il nous paraît utile de nous rapporter à un livre récent, très remarquable par les idées neuves exposées en un style qui captive, ouvrage qui a pour titre : *Plaidoyer pour l'inquiétude*, et dont l'auteur est Paul Archambaud : « Ce n'est pas un fait comme d'autres, un fait entre d'autres. C'est le fait caractéristique, essentiel, constitutif de notre destinée humaine. »

Et voilà.

« A titre au moins de première approximation, la définition subsiste : l'homme est un avide, un animal insatiable, un animal inquiet. »

Ceci nous aide à comprendre les relations de Marcel et d'Albertine, de Marcel, qui n'est jamais satisfait des preuves d'amour que lui donne son amante, de la réalisation de ses souhaits, jamais content des mille moyens mis en œuvre afin de savoir, d'être le seul maître. Il veut toujours, toujours il désire beaucoup plus. Va-t-elle à une fête, qu'aussitôt il la rappelle; la voilà de retour, il pense alors à ce qu'elle lui retire de sa liberté. Il la chasse, elle s'enfuit, il veut son retour. Elle lui répond qu'il ne tient qu'à lui qu'elle revienne aussitôt, il écrit qu'il y a erreur, qu'il est inutile qu'elle se dérange.

L'inquiétude : « Par convention provisoire, si l'on veut, nous emploierons ici le mot en un sens mixte, voisin du langage courant, mais répondant surtout à l'usage littéraire actuel : mélange d'instabilité et d'insatisfaction..., l'inquiétude exclut le repos, mais elle ne serait pas pour autant suffisamment définie par le mouvement, voire l'agitation. Il y a une agitation heureuse, sans fatigue et sans fièvre, que ne tourmente aucun besoin de se fixer. Il y a une agitation orgueilleuse qui se complaît trop au spectacle de ses outrances et de ses obstinations pour ne pas redouter tout ce qui y mettrait fin. Ni l'une, ni l'autre, ne mérite proprement le nom d'inquiétude. Mêlez-y, au contraire, le sentiment plus ou moins confus d'un gaspillage ou d'un échec, une aspiration même refoulée qui dépasse le cercle d'apparence et empêche de s'y acclimater définitivement, mêlez-y un malaise, une déception, une lassitude au départ, alors oui, voici l'inquiétude. »

Mais cela, n'est-ce pas notre inquiétude à nous tous, au même point qu'elle est aussi celle de Marcel. Les changements soudains dans sa conduite nous font comprendre ses états d'âme se transformant sans cesse, se muant les uns les autres; cette angoisse nous explique son retentissement en son cœur et nous donne aussi l'explication des articles de certains, se demandant s'il n'y avait point de troubles d'innervation, ceux-ci pensant à l'angoisse cardiaque qu'éprouvait Marcel durant les instants où l'anxiété était en lui. Il est vrai que nous lisons dans le livre du Docteur Lalanne, *les Etats anxieux* : « Nous dirons que, dans l'anxiété, il y a des phénomènes spasmodiques, des muscles du cœur. Le cœur devient d'abord tumultueux et, bientôt après, les battements s'affaiblissent. L'effet de ces émotions est de produire l'accélération des battements... ces spasmes sont très pénibles, et le sujet en a conscience, ce qui contribue en grande partie à lui donner la sensation d'un malaise grave. » Nous avons déjà décrit bien des fois que, sous l'emprise d'une émotion, il en est absolument de même chez les sujets normaux.

Cet état inquiet, normal, arrive à ce résultat comme il arriverait à l'avare qui voit s'enfuir son avoir de sentir son cœur battre impétueusement, ses jambes se dérober, tout son être trembler...

Maurice de Fleury trouve naturel et point extraordinaire l'existence de l'angoisse chez l'amoureux, celui qui aime vraiment : « Que l'angoisse et l'amour soient choses jointes fréquemment, nul ne le niera de ceux qui ont connu les délices et les tourments des grandes passions et voire des attachements plus modestes. La souffrance de n'être pas près de celle que l'on chérit (Albertine en Touraine, Marcel à Paris; Albertine près de Léa au Trocadéro, Marcel seul en ses appartements), le besoin de se retrouver pour s'identifier et se confondre à elle, revêtent, chez les grands émotifs, le caractère indéniable de l'obsession anxieuse. Le véritable amour n'est pas sans émotivité; on ne le conçoit pas chez un impassible; et quand il vient aux âmes bien placides, il n'est plus qu'une raisonnable petite chose, qu'une tendre amitié, ou bien encore qu'un galant plaisir, et qui n'ont plus rien à voir avec l'état passionnel. »

Autre phrase expliquant la présence normale de cette anxiété, ce sentiment de jamais satisfait du jaloux, qui toujours rumine en lui, a des ingéniosités sans nombre dans le soupçon et dans la recherche de ce qu'il croit être la vérité : « La jalousie vraie comporte doute, incertitude, en présence de simples possibilités le plus souvent minimales de périls. »

Dans ses moments d'angoisse, Marcel passe très souvent d'un état à un autre; sa conduite change continuellement, ses pensées et ses idées de même, faits qui l'ont fait considérer comme anormal, et, partant, son inquiétude. Mais ces changements soudains de sa conduite envers Albertine, ces états d'âme, ne peuvent-ils pas s'expliquer sans qu'on fasse intervenir la force brutale de l'anxiété, et l'explication ne peut-elle pas être donnée par Proust lui-même ? Nous le croyons. Voyons-le, au début de ses amours, lorsqu'il est l'ami de la petite bande des jeunes filles à Balbec; Marcel nous dit que

chaque jour, chaque fois qu'il rencontre Albertine, il la trouve différente, ayant un autre aspect. « C'est peut-être parce que étaient si divers les êtres que je contemplais en elle à cette époque que plus tard je pris l'habitude de devenir moi-même un personnage autre selon celle des Albertine à laquelle je pensais : un jaloux, un indifférent, un voluptueux, un mélancolique, un furieux, recréé non seulement au hasard du souvenir qui renaissait, mais selon la force de la croyance interposée pour un même souvenir, par la façon différente dont je l'appréciais. » C'est que cette phrase a son importance. Ne nous est-il pas arrivé de ne nous rappeler un être que d'après deux ou trois images ? Le souvenir, faisant repasser devant nos yeux ces trois images successivement, nous donnera trois états d'âme différents selon les impressions provoquées par ces images. A notre avis, c'est ce qui peut expliquer en Marcel cette variation de conduite. Il est heureux près d'Albertine; brusquement, il se l'imagine en compagnie de Mlle Vinteuil : il ne sourit plus, le soupçon se montre, la colère apparaît; ce n'est plus le même homme : « Cette seule jeune fille était comme une déesse à plusieurs têtes; celle que j'avais vue en dernier, si je tentais de m'en approcher, faisait place à une autre. »

*
**

Comment se guérir de cette inquiétude ? En ce qui concerne les moyens à mettre en œuvre, il y en a des milliers; certains hommes se jettent dans les plaisirs effrénés, d'autres dans la foi, certains dans le cynisme, qui dans la noblesse des sentiments, d'aucuns même dans la brutalité.

Arrivent-ils à écarter cette ombre qui plane sur leur âme et sur leur vie, sur leurs autres sentiments ? Non, hélas ! « C'est en vain que nous nous débattons. L'hameçon est dans la chair et nous ne l'arracherons pas; en nous agitant, nous ne parviendrons qu'à l'enfoncer. Il nous faut vivre en le portant. Mais, il est vrai, il dépend de nous d'en souffrir plus ou moins. » (Paul Archambaud.)

Triste destinée que celle de l'homme. Certains ne ressentent cette inquiétude que très peu, que de temps à autre : ce sont les plus heureux; d'autres continuellement (ce serait peut-être une partie de ceux-là que l'on appelle à tort des pessimistes); d'autres d'une manière qui n'est ni trop forte, ni trop faible; ils ne cherchent pas à fuir par tous les moyens, ils ont en quelque sorte un caractère qui irait même jusqu'à les aiguiller sur cette voie.

Et cette voie, c'est celle de Marcel. Angoisse à Doncières, anxiété pour Gilberte, inquiétude pour Albertine, l'amour enfui, peur de ne pas achever son œuvre. L'inquiétude, mais une inquiétude normale, l'inquiétude qui fait partie de l'homme, l'inquiétude, sentiment du doute, de désir, d'incertitude, de celui qui veut encore, anxiété, faisant partie de notre caractère, comme le sentiment du beau, de l'amour, du laid. Emotif, l'inquiétude de Marcel sera chez lui plus prononcée que chez d'autres. On la trouve partout dans son œuvre, elle endeuille ses amours, le tourmente sans cesse, et si, par hasard, il se défend, comme il est dit plus haut, l'homme s'enfonce et s'incruste.

Albertine dort. C'est le calme, le repos, Marcel est heureux, content. Elle se réveille, il se tourne, cherche : le soupçon surgit, le cœur bat, l'inquiétude se montre. Quand ce n'est pas par les femmes que l'anxiété trouve le moyen de se glisser et de se mieux mêler aux autres sentiments, elle trouve l'occasion de se manifester autrement. Ainsi elle apparaît dans l'hôtel où, à Doncières, Marcel doit passer sa première nuit, dans une chambre donnant sur la plage de Balbec : « De droite à gauche, de haut en bas, l'inquiétude occupe toute l'étendue et pénètre toute la profondeur de la vie humaine; partout où je suis elle est. »

Bien vrai.

Swann, de même, est un inquiet. Il aime Odette; le voilà jaloux de Forcheville, et jaloux n'a point de calme. Moins nerveux que Marcel, il souffre avec peut-être moins de cruauté, quoique désirant toujours plus que ce qu'il n'a. Pensons

à cette scène nocturne où, dans son angoisse amoureuse, il se trompe de fenêtre et frappe à une qui n'est point celle de son amante. Jaloux, il prend plaisir à s'étudier, à s'interroger, et, chose étonnante, arrive à se complaire dans son état. « Mais du sein de son état morbide (c'est Proust qui le dit), à vrai dire il regrettait à l'égal de la mort une telle guérison, qui eût été en effet la mort de tout ce qu'il était actuellement. » Parfois, il arrive que ses soupçons se calment; mais rapidement les douleurs reprennent avec plus de force, absolument comme pour Marcel. Il se figure Odette et Forcheville se moquant de lui, il rage, veut manifester sa haine et aussi... son amour. Il voit Odette lui écrivant et lui demandant de l'argent. Il imagine son refus et lui-même rédigeant une lettre vengeresse. Or, ne voilà-t-il pas que justement le fait se produit; il réfléchit... et accepte : Odette est charmante et délicateuse. « L'amour de Swann en était arrivé à ce degré où le médecin et dans certaine maladie le chirurgien le plus audacieux se demandent si priver un malade de son vice ou lui ôter son mal est encore raisonnable ou même possible. » Swann, tel Marcel, pardonne, ce qui ne l'empêche point d'être anxieux, de vouloir être au courant des faits et gestes de son amante et même de rêver d'une alliance avec le rival afin de pouvoir mieux contrôler son existence.

Comme nous sommes loin ici de cette inquiétude de Pitres et Régis, qui, prise, de prime abord, pourrait sembler avoir quelques attaches avec celle-ci.

L'anxiété (celle qui nous occupe) est tellement une chose normale que Descuret, parlant de l'amour, écrit ces lignes, qui se rapprochent singulièrement des descriptions de la conduite de Marcel : « Tour à tour tyran ou esclave, le jaloux s'emporte sans mesure ou prie sans dignité. Les suppositions les plus bizarres agitent perpétuellement son cerveau; aussi pour lui point de repos : les soupçons, les craintes, le poursuivent jusque dans ses rêves. Avec la jalousie, aucune justification n'est possible : si un sentiment de pitié lui fait accorder quelque témoignage d'affection pour l'être qu'il accuse, ses té-

moignages ne sont à ses yeux qu'une dissimulation habilement calculée; alors ses soupçons redoublent... c'est d'ordinaire dans les violences sourdes et cachées de la tyrannie domestique que les effets de cette passion sont les plus terribles... dans sa douloureuse et continuelle anxiété ce malheureux se consume pour apprendre ce qu'il tremble de connaître, et veut savoir cependant ce qu'il a tout intérêt à ignorer... »

Cette jalousie de Proust, ce désir de satisfaire son inquiétude, sa volonté de savoir tout sur Albertine, sa conduite, et ses pensées, arrivent à le faire agir en maître, en véritable despote. Albertine devient réellement une prisonnière. Ceci nous fait songer à ce passage d'Amyot parlant de la conduite de Mithridate envers son épouse : « La pauvre dame, depuis ce roy l'eust espousée, avait vécue en grande déplaisance, ne faisant continuellement autre chose que pleurer la malheureuse beauté de son corps, laquelle, au lieu d'un mary, lui avait donné un maistre, et au lieu de compagnie conjugale et que doit avoir une dame d'honneur luy avait baillé une garde et garnison d'hommes barbares qui la tenait comme prisonnière. » Ne pouvons-nous pas rapprocher de cette phrase celle de Marcel entrant dans la chambre de son amie et la regardant dormir, incurvée, les pieds et la tête au mur : « Seuls, dépassant le lit, les cheveux de cette tête, abondants et noirs, me firent comprendre que c'était elle, qu'elle n'avait pas ouvert sa porte, pas bougé, et je sentis ce demi-cercle immobile et vivant où tenait toute une vie humaine et qui était la seule chose à laquelle j'attachais du prix; je sentis qu'il était là *en ma possession dominatrice*. » C'est la même pensée qu'il exprime lorsque Françoise est envoyée à la recherche d'Albertine, qu'il supposait être au Trocadéro en compagnie de l'artiste Léa : « Ce message téléphonique de Françoise qui m'avait transmis l'hommage *obéissant* d'Albertine revenant avec elle; j'avais cru qu'il m'enorgueillirait. Je m'étais trompé. S'il m'avait *enivré*, c'est parce qu'il m'avait fait sentir que celle que j'aimais *était bien*

à moi, ne vivait bien que pour moi et, même à distance, sans que j'eusse besoin de m'occuper d'elle, me considérait comme son époux *et son maître*, revenant sur un signe de moi. » Ce sentiment de domination, ce désir de vouloir rendre esclave celle que l'on aime, c'est le fait de tous les amoureux, de tous les hommes jaloux. Toujours des soupçons; un rien les alarme. C'est Swann, furieux des hommes qui saluent Odette et qui le lui reproche; le Maître, voilà ce qu'ils veulent être, ces jaloux, ces inquiets.

Marcel, tout en se dévouant pour Albertine, nous semble cependant bien égoïste, ce qui est d'ailleurs le propre de l'amant passionné, pensant avant tout à se satisfaire. Prenons à témoin Rémy de Gourmont. Que nous dit-il ? « On n'aime jamais que soi-même, et au moment où on semble s'évader en autrui et s'y perdre comme en un océan, la joie que l'on éprouve est le signe certain d'un sentiment égoïste. Je vous l'ai écrit et peut-être plusieurs fois : sans égoïsme pas d'amour. Ce n'est que parce que l'on tient beaucoup à soi-même qu'on est capable de se donner à autrui et c'est pour cela que ce don peut acquérir une grande valeur. Si l'on pouvait sortir de soi, se dépouiller de tout amour-propre, le monde nous apparaîtrait tel qu'une masse informe et indifférente, car c'est notre sensibilité égoïste qui le crée et le recrée sans cesse à notre image. On se demande même si la sensation purement physique pourrait exister dans un être sans égoïsme et si l'être lui-même ne se dissoudrait pas en une sorte de néant mécanique ». Avouons que c'est très habilement exposé. Plus Marcel aimera donc et se donnera à Albertine, plus égoïste il deviendra. Voyons encore : « Il restera toujours de naïfs raisonneurs pour opposer l'altruisme à l'égoïsme, incapables, dans leur empressement, à confondre la cause et l'effet, de comprendre qu'une sensibilité sans égoïsme est une conception dénuée de signification, puisque, par sa définition même, la sensibilité est la faculté de sentir et qu'on ne peut sentir qu'avec le corps qu'on possède personnellement. Il n'est pas d'amour sans égoïsme, et les amours

médiocres sont celles qui ne reposent que sur une sensibilité fragile et qui n'a pas assez de stabilité pour qu'un égoïsme parfait ait pu y prendre racine. »

Mais une anxiété, une inquiétude, que nous ne comparerons point à celle de Marcel, est bien cette angoisse de Rousseau. Si nous prenons, par exemple : *Les rêveries d'un promeneur solitaire*, nous lisons :

« L'imagination, renforçant la sensation, m'identifie avec l'être souffrant et me donne souvent plus d'angoisse qu'il n'en ressent lui-même... »

» Un signe, un geste, un coup d'œil d'un inconnu suffit pour troubler mes plaisirs, pour calmer mes peines. Je ne suis à moi que quand je suis seul; hors de là, je suis le jouet de tous ceux qui m'entourent. »

Voilà de l'anxiété qui contenterait un Régis, un Pitres, nous disons même un Freud. Voilà de l'angoisse morbide, loin, fort loin, aux antipodes de cette inquiétude proustienne. Où trouvons-nous donc chez Marcel ce que nous trouvons chez Jean-Jacques ? Le professeur Hesnard nous donne une définition qui nous permet de mieux voir la différence qu'il y a entre la norme et l'anormal : « L'angoisse névropathique, écrit-il, est une angoisse différant de l'angoisse normale en ce qu'elle survient sans cause légitime et en retentissant de façon excessive sur l'humeur et les fonctions corporelles de l'individu. »

Mais nous lisons chez Rousseau des lignes qui tendent à se rapprocher de la définition que nous avons donnée à l'inquiétude-sentiment : « J'étais inquiet, distrait, rêveur, je pleurais, je soupirais, je désirais un bonheur dont je n'avais pas idée et dont je sentais pourtant la privation. Cet état ne peut se décrire. » Ce qui prouve qu'à une angoisse morbide, il y a donc comme base une inquiétude normale.

Ceci arrive à nous faire poser cette question : l'anxiété morbide ne serait-elle pas simplement une inquiétude normale exagérée ? Il nous semble que répondre par l'affirmation ne nous mettrait pas dans l'erreur. Nous comprendrions alors

comment certains, avec juste raison, confondant la morbidité et la normalité, aient étiqueté Proust en se trompant de fiche; se trouvant à certains moments chez Marcel sur le territoire limitrophe du morbide et du normal, ils ont sans le vouloir franchi la frontière.

*
**

Pour notre part, nous croyons avoir suffisamment montré que l'angoisse de Marcel était vraiment saine. Jaloux, ne l'oublions pas, il a évidemment tendance à exagérer en ses écrits ses sentiments, de même que sur la scène Molière grossissait ses caractères pour les mieux faire ressortir.

Certains, se laissant aveugler par ce qu'ils savaient de sa vie intime et originale, se sont laissés diriger sur une voie où on a tendance à ne trouver partout que des signes anormaux. Les amis de Marcel nous ont trop répété que chez lui tout était en parfait équilibre, et ses ouvrages eux-mêmes, lorsqu'on y prête plus d'attention que quelques-uns n'y donnent habituellement, nous prouvent amplement qu'il était l'être sain et bien équilibré dont nous avons fait la preuve. Être jaloux, certes, ballotté par ses sentiments, inquiet, mais, de cette bonne inquiétude que nous possédons tous et non de cette anxiété qui fait les malades frémir au moindre bruit et trembler à la moindre pensée.

Ecartons de nos connaissances ces livres, où l'on voit comme à plaisir leurs auteurs prendre les grands hommes et rechercher avec avidité en leur intelligence, en leur génie, des tares et des symptômes morbides, comme s'ils étaient jaloux de leur génialité. Sourions lorsqu'on nous parlera de la jalousie morbide de Marcel Proust, lorsqu'on nous entretiendra de sa névrose obsessionnelle, lorsqu'on nous crierà que son angoisse était anormale. Certes, et nous sommes le premier à le dire, Marcel, émotif, avait des défauts, mais défauts que la plupart des hommes possèdent. Qui sur la terre peut s'en prétendre exempt ? Mais avoir de ces défauts ne veut

pas dire que l'on soit un homme qui doit faire les délices de la psychiatrie, qu'un Janet, qu'un Freud, aurait intérêt à montrer au cours de leurs leçons cliniques. De plus, le fait seul de l'analyse ne peut-il pas nous influencer et nous faire tenir pour anormaux des sentiments qui, montrés sans être étalés comme ils le sont, nous sembleraient très normaux ?

CHAPITRE III

DE LA SCHIZOÏDIE

C'est avec beaucoup d'attention que nous avons lu la remarquable étude de Arnaud Dandieu sur la révélation psychologique de Marcel Proust. Nous sommes, nous pouvons le dire, en parfait accord avec lui..., sauf en ce qui concerne le dernier chapitre, dernier chapitre qui, comme on le sait, a trait à la schizoïdie de l'auteur du *Temps retrouvé*.

Pourquoi Dandieu qualifie-t-il Marcel de schizoïde? Vouloir étiqueter un être, c'est à notre avis reconnaître à cet être les principaux symptômes sur lesquels nous devons appuyer notre diagnostic. Or, dès le début, nous lisons ces lignes : « Schizoïdie doit être entendu ici au sens large et psychologique, non pas au sens strictement psycho-pathologique : seule est retenue la notion contact vital avec la vie réelle. » Ceci nous semble exagéré, abusif même, dirons-nous. Admettons cette thèse cependant; mais puisque Dandieu, comme base de son étude, se sert du livre du Docteur Minkowski, qu'à mon avis tout médecin doit lire, nous prendrons nous-même cet important travail : de la schizophrénie et la psycho-pathologie des schizoïdes et verrons si oui ou non on peut en toute franchise, d'après les théories de Kreslshmer, Bleurer et Minkowski, dire que Marcel Proust est un schizoïde.

Qu'est-ce que la schizoïdie?

D'abord, c'est la rupture du contact vital avec la réalité. Le schizoïde est presque toujours insociable. (Est-ce bien le cas de Marcel? Il se replie sur lui-même, préfère son monde intérieur, sa rêverie, à une activité extérieure. « Il existe

comme une *vitre de verre* (Kreslshmer) entre lui et ses semblables. Il la sent parfois lui-même, il en parle... » Notons ces lignes de Léon-Pierre Quint : « Non seulement Proust avait un don extraordinaire de divination mais encore il était impossible de rien lui dissimuler... quand il lui arrivait d'être trompé et qu'il n'en tenait aucun compte, c'est qu'il avait tout vu, et préférait ne pas protester. » Minkowski écrit : « Le maximum syntonie se trouve dans le domaine du normal, tandis que le maximum de schizoïdie semble devoir être recherché dans le domaine du pathologique. » On pourrait nous répliquer que Proust était loin du maximum. Nous l'admettons. De plus, dans la schizoïdie, il y a d'autres symptômes, tels que le pessimisme, le dolorisme, l'anxiété (l'anxiété a fait l'objet d'un chapitre spécial où nous nous sommes appliqué à démontrer ce qu'elle était chez Marcel Proust); le schizoïde fuit les livres, les hommes. Est-ce le cas de Marcel? « Chez beaucoup de malades, l'autisme (perte de contact vital) se reflète également dans leur attitude extérieure. Les malades non seulement ne s'intéressent à rien, mais restent de plus immobiles. » (Bleurer). « Il donne la préférence à son monde imaginaire au détriment de la réalité et traduit extérieurement cet état de choses, surtout dans les cas graves, par une attitude faite d'hostilité et encore davantage de passivité et d'immobilité par rapport au monde ambiant. » (Minkowski).

Vraiment nous ne pouvons pas appliquer ces lignes au cas de Marcel, ce serait, il nous semble, plutôt celui de Jean-Jacques Rousseau. Nous lisons, en effet, dans les *Confessions* : « L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères; et ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos et ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extases je m'enivrais à torrents des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout

à fait la race humaine, je me fis des sociétés célestes par leurs vertus autant que par leur beauté, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouverai jamais ici bas... quand, prêt à partir pour le monde enchanté, je voyais arriver de malheureux mortels qui venaient me retenir sur la terre, je ne pouvais ni modérer ni cacher mon dépit, et n'étant plus maître de moi, je leur faisais un accueil si brusque, qu'il pouvait porter le nom de brutal. » Où trouvons-nous cela chez Marcel ?

Nous le savons, Dandieu nous répondra : « Lisez donc ce passage suivant tiré de : *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* :
« Les êtres qui ont la possibilité — il est vrai que ce sont
» des artistes, et j'étais convaincu depuis longtemps que je
» ne le serais jamais — ont aussi le devoir de vivre pour
» eux-mêmes et l'amitié est une dispense de ce devoir et
» l'abdication de soi. La conversation même, qui est le
» mode d'expression de l'amitié, est une divagation superficielle qui ne nous donne rien à acquérir. Nous pouvons
» causer pendant toute une vie sans rien faire que répéter
» indéfiniment le vide d'une minute, tandis que la marche
» de la pensée dans le travail solitaire de la création artistique se fait dans la profondeur, la seule direction qui
» ne soit pas fermée, où nous puissions progresser, avec
» plus de peine il est vrai, pour un résultat de vérité. »

Nous répondrons à Dandieu qu'il ne faut point oublier qu'à cette époque Marcel est en pleine période de suractivité; que malade, et il le sait très bien, ses jours sont comptés; que s'il veut terminer sa tâche, achever son œuvre (et il n'y arrive point, puisque ses derniers cahiers ne sont que des brouillons), il doit s'y consacrer entièrement, se surmener, délaisser un peu ses amis (il ne les abandonne pas entièrement; bien plus, il s'en fait de nouveaux). Durant ces années, ces dernières, Robert Dreyfus nous explique comment Proust se concentre dans le travail solitaire. Travailler — nous dit-il — c'est pour Marcel se préparer à la mort. Il veut faire passer ses idées d'un cerveau fragile dans

des pages peut-être fugitives, mais du moins indépendantes de la destruction du corps vivant. Dans une lettre à Louis de Robert, Marcel écrit qu'il a « peur de ne pas avoir le temps de finir ». Dans *Sodome et Gomorrhe*, nous trouvons ces mots : « Moi, l'étrange humain qui, en attendant que la mort le délivre vit les volets clos, ne sait rien du monde, reste immobile comme un hibou, et comme celui-ci ne voit un peu clair que dans les ténèbres. » Il songe à Balbec, à Combray, aux sentiers où, enfant, il allait musant : « En pensant que leurs arbrès, — poiriers, pommiers, tamaris — me survivraient, il me semblait recevoir d'eux le conseil de me mettre enfin au travail pendant que n'avait pas encore sonné l'heure du repos éternel. » Robert Dreyfus, dont nous nous inspirons pour ce paragraphe, explique très bien ce repliement forcé et conscient de Marcel, repliement *voulu*. « Proust n'a plus guère de temps à perdre en ces années de surabondance pour les flâneries d'une divagation superficielle qui ne donnent rien à acquérir, qui condamnent à répéter éternellement le vide d'une minute. » De plus, il faut le dire, Marcel ne mène nullement une vie à part, une vie purement intérieure, une existence de schizoïde; s'il s'absorbe dans ses travaux (et ici paraît la différence avec Rousseau qui rêve continuellement), il se démène, cherche des appuis, des influences, qui l'aideront à forcer le succès de ses ouvrages. Toujours Dreyfus : « En un sens, malgré les souffrances qui encerclent et oppriment lentement son lit d'écrivain malade, supplice qui eût découragé tout être moins ardent et moins fort, Marcel Proust commence à rayonner enfin du même espoir terrestre que la plupart des autres hommes. Avec plus de beauté, de naïveté et de grandeur, il devient presque pareil à tous : il fait son métier, a une ambition, aspire à créer quelque chose avant de disparaître. » Enfin : « Serait-ce que son âme oublie ou néglige les amis anciens qu'il se connaît. Non, mais il dispose de moins de temps pour eux sachant trop, hélas! que ses moments sont comptés. »

Les schizophrènes? « L'ambiance ne semble plus les toucher. Leur torpeur et leur mutisme aussi bien que leur manifestation d'excitation motrice ou les sauts ou les arrêts se produisant dans leur idéation nous paraissent impénétrables. Nous ne comprenons pas ces malades, nous n'avons pas de contact affectif. » (Minkowski.)

Le syntone est celui qui est en rapport avec son milieu, qui comprend ses semblables, qui compatit exagérément à leurs misères, partage leurs joies, se sent un avec les choses.

Le cycloïde, lui, balance entre la tristesse, la sensation d'inhibition qu'elle détermine et la gaieté, accompagnée de son épanouissement habituel.

Minkowski nous donne les idées de Bleurer : « Le tempérament nerveux peut aussi exister en dehors de la psychose et acquiert, de ce fait, une certaine autonomie par rapport à celle-ci. » Mais chez Proust il n'y a point de psychose, comme nous le verrons.

« De même que le tempérament cycloïde oscille entre la gaieté et la dépression, le tempérament schizoïde se meut entre deux pôles également. Ces deux pôles sont pour lui l'hypersensibilité et l'insensibilité affective. » Oui, cela peut s'appliquer à Proust dans une certaine mesure, mais dans une certaine mesure seulement.

Autres symptômes :

La solitude. Mais la solitude n'a jamais voulu dire la schizoïdie. Combien d'hommes alors seraient des schizoïdes. D'ailleurs, nous avons vu plus haut les véritables raisons qu'il faut donner à cette recherche de la solitude chez Marcel Proust.

La colère. « Le sommet de la vague se transforme en plateau. Les réactions extérieures peuvent être bien moins intenses que dans le cas précédent, mais l'état se prolonge outre mesure (non pour ce qui touche Marcel); par ses paroles, par ses gestes, le schizoïde ne fait qu'entretenir son irritation intérieure, il se monte la tête à lui-même. Il ne laisse pénétrer jusqu'à lui aucune explication (non, encore non),

n'apporte aucun correctif à son état d'âme, il l'entretient plus qu'il ne le faut (non, non). »

Les mensonges d'Albertine, il les croit, son voyage en Bretagne, il l'a cru. Ses raisonnements le calment. Il ne se monte pas la tête. Lorsqu'il souffre, lorsqu'il pense aux erreurs de sa maîtresse, c'est l'amoureux qui apparaît et point le schizoïde. Il se fâche, crie, tempête, Albertine pleure, la colère s'envole, il console sa petite prisonnière, s'excuse. La colère; il pèse le pour et le contre et, s'il a tort, l'avoue. Or, d'après Bleurer, ne point rechercher la vérité, ni le calme, c'est le propre du schizoïde.

Marcel ne décide d'une chose qu'après mûres réflexions; même lorsqu'il y a déjà commencement de réalisation, il revient sur ses pas. Schizoïde? Nous ne le voyons pas. Bleurer: « Quand j'ai décidé quelque chose, il faut que je l'exécute coûte que coûte..., et ceci même quand, au cours de la réalisation de nos projets, mon instinct me dit que je me suis engagé dans une mauvaise voie et qu'en lui résistant davantage je ne fais que me nuire à moi-même. »

« Le conflit du schizoïde, c'est la recherche des voies d'accès à la réalité vers laquelle il n'arrive pas toujours à se frayer passage. » Attention. Il ne faut pas confondre ceci avec l'analyse et l'introspection.

Devons-nous discuter la citation qui suit, lorsqu'il nous vient à la pensée les amours de Marcel et d'Albertine, son amitié avec Saint-Loup, sa conduite avec ses amis : C'est justement dans l'épanouissement de la personnalité que l'éternelle antithèse *moi et le monde*, source de conflit et de déchirement, mais aussi de joies les plus profondes et les plus pures, se pose avec tout le caractère dramatique qui lui est propre : la façon dont il intègre à sa vie constitue un des traits les plus essentiels de son évolution personnelle. »

Prêtons toute notre attention : « L'hyperémotif ressent son hyperémotivité comme gêne, comme faiblesse quand elle menace de le déborder. Le schizoïde, lui, se confond bien davantage avec son hyperesthésie, y associe l'idée et pour un

peu verrait une supériorité sur les autres (peut-être). L'hyperémotif se cache volontiers devant la vie en être craintif et peureux qu'il est. Le schizoïde hyperémotif, pour se mettre soi-disant à l'abri des heurts de la vie, s'éloigne en entier de celle-ci; il devient distant, ne demande rien à personne et se renferme en sa tour d'ivoire pour regarder seul avec son âme sensible, pour regarder d'en haut, en *aristocrate*, les autres se débattre. » Inutile de revenir sur la retraite de Marcel et ses causes. Tous les écrivains qui recherchent le calme pour travailler dans le repos seraient ainsi tous des schizoïdes.

L'autisme. C'est le détachement de la réalité accompagné d'une prédominance relative ou absolue de la vie intérieure. Bleurer nous dit : « Dans les cas plus légers, la réalité a perdu seulement de sa partie affective et logique. Les malades se meuvent encore dans le monde extérieur, mais ni l'évidence, ni la logique, n'ont plus de prise ni sur lui-même, ni sur leurs seuls désirs, ni sur leur délire. » Est-il nécessaire de prouver le contraire ?

« Le mot autisme exprime dans les grandes lignes du côté positif ce que Janet appelle du côté négatif la perte du sens de la réalité. »

« Ce n'est qu'en les observant plus longuement qu'on s'aperçoit jusqu'à quel point soucieux de vivre leur propre chemin ils s'efforcent de ne pas laisser venir jusqu'à eux l'ambiance. » C'est justement cette ambiance que Marcel recherche et, lorsqu'il la trouve, il s'y plonge tout entier, il veut la sentir, en être imprégné, la connaître de plus en plus. S'il ne la sentait pas, aurait-il pu écrire ce qu'il a écrit, peindre ce qu'il a peint avec une rare maestria.

« Dans d'autres cas cependant, cet isolement du monde extérieur est déterminé par des motifs de tout autre ordre. Certains malades, surtout au début, fuient le monde parce que la charge affective qu'ils portent en eux est trop forte; ils cherchent d'éviter toute cause d'émotion. L'indifférence à l'égard du monde extérieur est alors un phénomène second

de conséquence trop grande. » Si Marcel, et cela lui arrive parfois, suit les causes d'émotivité, ce n'est pas pour cette raison-ci, mais bien parce que malade physiquement, l'asthme, il sait très bien les souffrances qu'il s'attirerait. Isolement? Toujours la même raison, la maladie, le travail à faire. Schizoïde? Hugo le fut-il parce que, se cloîtrant dans un grenier afin d'écrire *Notre-Dame de Paris*, Balzac, et combien d'autres?

LA RÊVERIE.

Signe capital de la schizoïdie. Marcel Proust, très souvent, s'adonnait à la rêverie. Rappelons-nous pour mémoire sa conversation avec les aubépines, avec les roses, comme nous le conte Reynaldo Hahn, sa rêverie dans le salon du duc de Guermantes devant les tableaux du peintre Elstir, dans la voiture de la marquise de Villeparisis, ses rêveries sur Combray où il passait ses vacances, sur la vie pleine d'inconnu de Mme Swann. Mais il arrive à tous de rêver; rêver n'implique point un caractère maladif. Cependant, si on peut rêver et être maître de soi, vivre avec son milieu, on peut également rêver, n'être plus maître de soi, oublier son milieu, et ne tenir pour réel que le passé. Quelle sorte de rêveries étaient celles de Marcel? Voilà ce que nous nous appliquerons à rechercher et à définir.

« Quand, au cours des dernières années, on commença en France à s'intéresser aux idées de Bleurer..., le mécanisme de la rêverie normale ou pathologique fut appelé tout naturellement à devenir, dans ces conditions, le point de départ des recherches sur la schizophrénie et sur la schizoïdie.

» Ici... la perte du contact (que nous avons nié) avec la réalité nous permet de comprendre et d'interpréter les troubles étudiés. » (Minkowski.)

Il nous est nécessaire de faire intervenir une notion qui nous sera fort utile dans la suite, nous voulons dire celle de la schizomanie. La schizomanie est une sorte de passage entre la schizoïdie et la schizophrénie. Les schizomanes, nous

dit-on, sont des rêveurs et dans leur rêverie conservent une certaine unité idéo-affective, mais : « Ce sont avant tout des malades qui ont perdu le contact avec la réalité et qui présentent, de ce fait, une dissociation de l'activité intellectuelle et de l'activité pragmatique ». (Claude.) De plus, est-il expliqué, on trouve chez eux, de façon plus ou moins accusée, une démence *sui generis*. « Quant à l'absence d'affaiblissement intellectuel, elle ne saurait être considérée comme signe distinctif de la schizomanie. »

« Nous pouvons dire, de façon un peu paradoxale, que les rêveurs morbides ne sont pas des malades parce qu'ils rêvent trop, mais qu'ils rêvent trop parce qu'ils sont malades. Ceci revient à dire qu'il existe, selon nous, plus qu'une différence de degré, entre la rêverie normale et la rêverie morbide. » C'est justement ce qui nous intéresse, ce que nous voulons savoir. Marcel, dans ses rêveries, a-t-il plus qu'une différence de degré qu'avec la normale ou non. Nous ne le croyons pas. La rêverie de Marcel est normale.

En effet, dans la rêverie ordinaire, ce n'est que pour un instant, instant qui peut se prolonger plus ou moins, que nous oublions le monde environnant, nous sommes rentrés en nous-mêmes et nous laissons notre imagination vagabonder, courir et construire ce qui lui semble être bon. C'est Marcel contemplant la branche de pommiers, c'est Marcel rêvant à des jours de bonheur en compagnie de Gilberte, c'est Marcel s'imaginant Oriane dans la pauvreté et lui portant secours, Oriane brûlant d'amour pour lui, c'est Marcel voyant Albertine et ses amies dans des poses libertines, voyant le hangar ou le couloir de la maison de la Touraine, bâtissant une vie de félicité en compagnie de Mlle de Stermaria, causant avec les paysannes aperçues de la voiture de Mme de Villeparisis, comme nous l'avons dit déjà, en réflexions devant les tableaux d'Elstir.

Mais : « La notion de la réalité ne disparaît jamais entièrement, elle nous guette et fait de la rêverie un état essentiellement éphémère; nous aimons la rêverie parce qu'elle nous

détache de la réalité, mais nous n'en faisons pas toute notre vie...; la rêverie est prête à chaque instant à céder le pas à la réalité. » C'est ce qui se passe chez Proust : il se dit qu'il est temps de retourner au salon et de retrouver les Guermantes et leurs invités; il regrette que ses rêves, en ce qui concerne Oriane, ne soient que des utopies; il rejette l'image des paysannes parce que son silence envers Mme de Villeparisis pourrait être considéré comme un manque de tact; il trouve inutile de se plonger trop avant dans ses rêveries au sujet de Gilberte, car, si la réalité ne s'y conformait point, il n'en résulterait que de la souffrance; il abandonne les aubépines pour retrouver Andrée.

» Et si en exagérant, surtout sous forme de rêverie créatrice, elle prend par instant une place prépondérante dans notre vie, elle ne se traduit jamais au dehors par un déficit mental, mais par des distractions et des oublis plus ou moins plaisants ou fâcheux. »

« Parfois même, la rêverie et surtout la réflexion paraissent plus précieuses que tout le reste et ceci n'aura rien d'anormal. Pensons à Archimède qui, lors du sac de Syracuse, plongé dans ses réflexions, se laissa trancher la tête sans mot dire. » C'est Proust rêvant de problèmes artistiques médico-biologiques.

Ainsi donc, ce qui est le signe primordial de la rêverie ordinaire, normale, c'est le fait indubitable qu'elle reste liée à la conscience latente de la réalité. Par le fait même, rêverie normale arrive à écarter tout caractère de schizoïdie, puisque dans la schizoïdie il y a perte de contact avec la réalité.

Chez le schizoïde, au contraire, la rêverie est à côté de la réalité; nous dirons des schizoïdes rêveurs qu'ils sont dans la lune, note le Docteur Minkowski. Il y a ici le fait d'être dans la lune et non celui de rêverie. La rêverie pathologique est très rétrécie; elle se réduit à une ou deux pauvres idées, désirs figés, immobiles et revécues par le malade d'une façon stéréotyp : « Parfois même, le contenu se réduit à néant. Le malade dit qu'il rêve, mais n'est pas capable de dire à quoi il rêve. »

Marcel Proust vit-il seulement dans son passé?

Ce que nous avons précédemment écrit implique obligatoirement la négation de cette demande. Mais nous devons éclairer de façon plus complète le fait que l'œuvre de Marcel n'est qu'une résurrection de son enfance, de sa jeunesse, de son passé avec les regrets, les joies, les tristesses, les souffrances qu'il renferme. Nous avons écrit tout au début de cet essai qu'enfermé dans sa tour de liège le passé de Proust était devenu dans sa recherche le seul but et sa seule raison de vivre. Il faut nous expliquer, et dire que faisant une œuvre d'art, en l'occasion une confession, des mémoires si l'on veut, il était nécessaire de faire appel au passé, de le ressusciter avec une force vitale de façon à intéresser, bien plus à captiver le lecteur. Proust le fait *volontairement, normalement*, non de la manière inconsciente, morbide, et durant son travail, aux heures de délassement, s'adonne aux plaisirs mondains, reçoit au Ritz, visite des amis, tout cela bien entendu subordonné au répit que son asthme lui accordait de temps à autre : « Une condition de mon œuvre, nous dit Marcel, telle que je l'avais conçue tout à l'heure dans la bibliothèque, était l'approfondissement d'impressions qu'il fallait d'abord recréer par la mémoire. »

Le Docteur Minkowski écrit : « Le malade vit dans son passé, mais nous ne trouvons pas dans ses dires de successions, de souvenirs pouvant constituer la trame d'un récit vivant et imagé. (Faut-il prouver le contraire ?) Même les événements importants dont il parle ne s'enrichissent pas au cours de conversations successives de détails nouveaux. » Chacun sait, et c'est même enfantin de notre part de le souligner, qu'*A la recherche du temps perdu* est un roman qui se tient d'un bout à l'autre, un récit vivant où les acteurs deviennent nos amis, nos ennemis, où les détails d'une rare précision jettent une note de fraîcheur des plus remarquables.

* *

Maintenant, jetons un coup d'œil sur le livre de Dandieu, lisons les pages qui ont nécessité notre article. Dès le début, nous voyons qu'il est donné comme acte antisocial de la part de Marcel ces lignes de la préface à *La Bible d'Amiens* : « Quand on travaille pour plaire aux autres, on peut ne pas réussir, mais les choses qu'on a faites pour se contenter soi-même ont toujours quelques chances d'intéresser quelqu'un. » Et, dit Dandieu : « Cela revient à dire : pour remplir utilement son devoir social, il faut entièrement oublier la société. »

Mais non, mille fois non. Se contenter soi-même, c'est être satisfait de son travail, trouver de la satisfaction dans son travail. En faisant attention à autrui, en cherchant à lui plaire, Marcel risquerait de fausser l'expression de ses propres sentiments, par conséquent de produire du mauvais travail : tout au contraire ce travail accompli d'après nos propres réflexions, travail produit par un être normal, a des chances d'être bien jugé et d'être compréhensible aux autres. Si, au cours de son accomplissement, nous nous étions préoccupés de ceux qui nous regarderont, de la société, du qu'en dira-t-on, nous aurions couru le risque de fausser le raisonnement de nos pensées. Ici, Proust ne veut pas dire, comme Dandieu le lui fait dire, du moins c'est notre avis, qu'il se moque d'autrui, mais loin de là ; il nous explique sa méthode. Il n'y a pas la moindre trace d'acte antisocial, il ne nous dit pas : négligeons la société, mais : ne laissons pas la société, l'extérieur, nous influencer et nous conduire. Ce n'est point du tout la même chose.

« Proust n'est pas seulement hostile à la société, elle lui est indifférente. » Erreur. Indifférent ? Nous lisons ces lignes de Marcel lui-même : « Quand un assez grand nombre d'expériences m'eurent appris que j'agissais toujours ainsi et avec plaisir, je découvris, et à ma grande honte, que, contrairement à ce que j'avais toujours cru et affirmé, j'étais très

sensible à l'opinion des autres. » Nous avons tous lu comment il se renseigne, questionne, va de salon en salon, du monde d'en haut à celui d'en bas, afin de savoir si ce qu'il avance est exact, si ses renseignements sont justes. D'un autre côté, rappelons-nous ses souffrances lorsqu'il apprend que ses livres ont déplu, il veut savoir ce que l'on dit de lui. Enfin, il désire que nous, lecteurs, nous nous reconnaissons en son œuvre, et il dit qu'il voudrait et qu'il croit être de quelque utilité à ces lecteurs en ce qui concerne la compréhension de la connaissance humaine. Et puis sa philosophie, sa morale, ne sont-elles pas formées de sensations et de sentiments ?

Dandieu approuve ces lignes d'André Gide : « Le public a marqué devant cette analyse un peu de cette stupeur ébaubie qu'il éprouve devant la lentille d'un microscope : quoi c'est là ce que j'ai dans le sang...

» L'art ne se satisfait point d'une si minutieuse et tatillonnante vérité...; — ce qui m'intéresse et m'importe, c'est un art qui permette non d'éclairer dans d'innombrables détails les ressorts de la conduite des hommes, mais bien de baser profondément celle-ci. »

Lignes vraiment étonnantes. Conclusion logique : L'art n'implique pas la vérité. Loin de là, quand cette vérité est décevante, il faut mentir; dans l'art, le mensonge est ce qu'il y a de plus parfait. Vraiment, ces lignes sont bien extraordinaires !

Et voilà la grande affirmation : « Il serait trop facile de montrer que si Marcel Proust a finalement succombé à ses tendances schizoïdiques, il a longtemps victorieusement réagi contre elles, et même en a fait un incomparable instrument pour la découverte de sa psychologie, pour l'intervention et la prise de conscience de rapports nouveaux entre la perception et le souvenir. Il n'en est pas moins vrai que la constitution schizoïde de son génie demeure évidente (*Temps retrouvé*, II, p. 19); le fait seul d'hésiter entre le passé et le présent prouve qu'il y a danger de perte du sens réel. »

N'oublions pas que pour Dandieu ce n'est que la perte de

contact avec la réalité qui le fait classer Proust dans la case des schizoïdes. Lisons le *Temps retrouvé*, p. 49 : « Toujours, dans ces résurrections-là, le lieu lointain engendré autour de la sensation commune s'était accompli un instant comme un lutteur au lieu actuel. Toujours le lieu actuel avait été vainqueur, toujours c'était le vaincu qui m'avait paru le plus beau, si bien que j'étais resté en extase sur le pavé inégal comme devant la tasse de thé..., car ces résurrections du passé, dans la seconde qu'elles durent, sont si totales qu'elles n'obligent pas seulement nos yeux à cesser de voir la chambre qui est près d'eux pour regarder la voie bordée d'arbres et la marée montante; elles forcent nos narines à respirer l'air des lieux pourtant si lointains, notre volonté à choisir entre les divers projets qu'ils nous proposent, notre personne toute entière à se croire entourée par eux ou du moins à trébucher entre eux et les lieux présents dans l'étourdissement d'une incertitude pareille à celle qu'on éprouve parfois devant une vision ineffable au moment de s'endormir. »

C'est parler bien vite que de trouver à Marcel de la schizoïde rien qu'à la lecture de ces lignes. Chez le schizoïde, en effet, la perte de contact avec le réel est longue et durable; chez Marcel, elle est passagère, une seconde, deux, trois. Chez le schizoïde, elle est involontaire, tandis que Marcel écrit : « Cherchant à *maintenir* au moment où ils apparaissent, à *faire réapparaître* dès qu'ils m'avaient échappés, ce Combray, ce Venise, ce Balbec... » Ici donc, fausse perte de contact avec le milieu extérieur. Nous l'avons vu déjà, il n'y a pas de fuite dans le passé chez Marcel. S'il rêve, et il rêve ici, sa rêverie n'est pas morbide. Enfin, cette incertitude, incertitude qui fait Dandieu affirmer une tendance à la schizoïdie, se trouve, comme le remarque Marcel lui-même, « dans l'étourdissement, dans une incertitude pareille à celle qu'on éprouve parfois au moment de s'endormir ». Ainsi donc, parce qu'une fois par hasard, ayant écrit de manière désordonnée, passé un mot par inadvertance, nous serions un para-

lytique général, tremblé un soir où la température serait fraîche, atteint de paralysie agitante, parce qu'étant triste à l'occasion d'une contrariété hypocondriaque, anxieux parce qu'attendant avec impatience un parent point vu depuis longtemps et sursautant au moindre coup de sonnette, mélancolique parce qu'ennuyé. C'est aller bien vite à notre sens que de qualifier Marcel Proust de schizoïde simplement par ces quelques lignes qu'il a écrites lorsque ailleurs les autres signes ne se trouvent point vérifiés.

Chose plus grave, Dandieu ajoute : « Mais il y a d'autres caractères plus évidents encore de schizoïdie, notamment le pessimisme systématique en amour. Depuis l'amour de Swann pour Odette jusqu'à l'amour de Marcel pour Albertine, en passant par celui de Proust pour Gilberte, *A la recherche du temps perdu* contient en somme une longue démonstration de l'impossibilité du bonheur en amour. » Une fois de plus nous voilà d'avis contraire. Proust, sensible et par conséquent ressentant mieux que quiconque ce puissant sentiment qu'est l'amour, souffrira de ne point le voir réciproque; il aime, mais celle qu'il aime n'éprouve jamais pour lui la flamme dont il désirerait la voir brûler. Oriane, Gilberte, Albertine, Odette pour Swann, Rachel pour Robert, sont à l'égard de l'homme qui les adore d'une décevante, indifférence. Souffrance et douleur, voilà la récolte d'un Marcel, d'un Charles Swann, d'un Robert de Saint-Loup. Comment donc demander à ces hommes, qu'une malchance toute puissante poursuit sans cesse, comment donc leur demander d'écarter les idées noires, les pleurs et l'angoisse. Pessimisme, pas ce mot, mais plutôt tristesse compréhensible de l'homme qui aime et souffre de ne point se voir aimé. Et ici nous ne jouons pas sur les mots.

*
* *

Achevons, maintenant que nous avons écarté les points sujets à discussions qui nous étaient présentés, cette étude

de la schizoïdie en nous servant de la méthode que le Docteur Minkowski met en nos mains et qui lui fait écrire : « Il nous reste à examiner comment, quand nous nous trouvons en présence d'un malade, nous arrivons à déterminer le caractère schizoïde ou syntone de ses manifestations psychiques. » Tout est là. Mettons-nous devant l'auteur de *A la recherche du temps perdu*, nous voulons dire en présence de l'amant d'Albertine :

« Les notions de schizoïdie et de syntonie visent, comme nous le savons, le comportement de l'individu par rapport à l'ambiance, sa faculté de vibrer à l'unisson avec elle et de rester en contact avec la réalité. Ces notions se rapportent aussi avant tout à *l'affectivité* et à l'activité du sujet. Or, pour les apprécier, nous portons un instrument infaillible en nous. C'est notre *sphère affective*, notre propre personnalité. Dans la vie, quand il s'agit d'apprécier un de nos semblables, nous ne nous contentons pas d'énumérer ses réactions, de les analyser et de les classer à la lueur de notre raisonnement uniquement. Nous nous laissons guider tout autant par notre intuition, qui cherche à pénétrer la personnalité d'autrui, par les sensations de froid et de chaud que nous éprouvons en sa présence, par notre faculté de faire nôtres ses sentiments et ses réactions, de nous mettre à son diapason, de le *comprendre* dans le sens *sentimental* ou plutôt irrationnel du mot. Et, dans notre jugement sur lui, ces derniers facteurs interviendront tout autant, sinon davantage, que les premiers et lui conféreront une certitude tout aussi grande. »

Accomplissons ce travail. Mettons-nous devant Marcel, nous voulons dire devant son œuvre, œuvre qui est une « immense lettre à la postérité », écrits où il nous parle, où il se confie à nous comme à un ami.

Imitant en cela le Docteur Minkowski, transcrivons ici à notre tour et servons-nous de cette indication que nous donne Binswanger tirée de son livre : *Problèmes posés en psychiatrie par la psychologie moderne*.

« On parle alors souvent d'un diagnostic par sentiment,

mais on ne se rend pas suffisamment compte qu'ici cette expression veut dire toute autre chose qu'en pathologie interne où, en présence d'une affection fébrile par exemple, avant l'apparition des symptômes classiques, on a l'impression qu'il s'agit d'une fièvre typhoïde et non d'une pneumonie. Il s'agit de toute autre chose..., nous le faisons ici réellement à l'aide de notre sentiment..., nous fréquentons depuis quelque temps une personne et tout d'un coup la certitude nous vient que nous avons un schizophrème devant nous, c'est-à-dire nous la voyons maintenant comme telle parce que nous nous apercevons qu'elle nous est étrangère, que nous n'avons pas de contact affectif avec elle. »

Voilà Marcel. Nous voilà. Mais il ne nous est pas étranger, loin de là, nous faisons un avec lui, ce qu'il écrit nous le ressentons comme lui, nous les comprenons ses actes, nous les saisissons ses pensées, bien mieux, emporté par sa fougue, nous sommes sur le point de le conseiller. Albertine, c'est notre amie, celle que nous aimons, celle qui nous fait souffrir, les pleurs de Proust sont nos pleurs, ses souffrances les nôtres. Nous le comprenons lorsqu'il questionne, veut savoir, sommes anxieux pour lui, c'est nous, nous qui avons souffert auparavant, maintenant, pour une femme, qui questionnons, qui voyons partout des mensonges, des rivaux, c'est nous que le moindre retard jette dans les transes, pas de plaque de verre entre Marcel et nous, il nous attire, c'est un ami qui nous compte ses malheurs, malheurs qui ressemblent étrangement aux nôtres, récit qui nous fait toujours dire : comme c'est bien cela, récit où nous éprouvons tout ce qu'il éprouve ou jamais il ne nous vient à murmurer : je ne le comprends pas. Nous arrivons même parfois à deviner que tel fait qu'il annonce le fera souffrir, car étant à sa place nous la ressentirions cette douleur, douleur que quelques pages plus loin, quelques lignes plus bas, il nous dit ressentir. Un étranger, non, un ami, un conseiller, un autre nous-même qui sait être compris et qui nous dit : évitez d'agir ainsi; qui nous demande : votre souffrance est-elle

semblable à la mienne, voilà l'amour, voilà la cruauté de ses doutes. En présence des écrits de Marcel, nous nous sentons captivés, il semble que c'est nous, nos propres sentiments qui sont là exprimés en toutes lettres. Il arrive parfois que nous soyons gêné lorsqu'un autre lecteur nous parle d'Albertine, de Gilberte, de Françoise ou d'Oriane. Et cela est si vrai, si réel que nous devons, sans discussion aucune, lui appliquer ses propres phrases : « L'écrivain ne dit que par habitude prise dans le langage insincère des préfaces et des dédicaces « mon lecteur » en réalité chaque lecteur est quand il lit le propre lecteur de lui-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument d'optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que sans ce livre il n'eût peut-être pas vu en soi-même. » Si Marcel était un schizoïde, comprendriez-vous toute la beauté de ses peintures, de la passion, comprendrions-nous sa souffrance, comprendriez-vous qu'il eût pu dépeindre de façon si remarquable les sentiments que tous nous éprouvons et subissons. Qu'il a bien raison, et comme nous l'approuvons avec enthousiasme : « La reconnaissance en soi-même par le lecteur de ce que dit le livre est la preuve de la vérité de celui-ci. De plus, le livre peut être trop savant, trop obscur pour le lecteur naïf et ne lui présente ainsi qu'un verre trouble avec lequel il ne pourra pas lire; mais d'autres faits particuliers peuvent faire que le lecteur ait besoin de lire d'une certaine façon pour bien lire, l'auteur n'a pas à s'en offenser, mais au contraire à laisser la plus grande liberté au lecteur en lui disant : regardez vous-même si vous voyez mieux avec ce verre-ci, avec celui-là, avec cet autre. »

Ainsi, retrouvons-nous et comprenons-nous nos amis types Swann ou Marcel, ou Robert, ou Bloch, des femmes...

Une plaque de verre ? Faut-il parler des succès de salons de Marcel, ne prenait-on pas un plaisir particulier de se savoir compris par un être tel que lui et de le comprendre. Etranger à autrui ? Prenons entre mille témoignages un article de Robert de Flers : « Ce que nous avons perdu, c'est

l'homme que fut Marcel Proust qui poussa jusqu'au génie le sens de la bonté, du dévouement et de la tendresse. Nous tous, qui avons été ses amis, nous savons avec quelle ardeur, avec quelle incroyable gentillesse avec quel total oubli de soi, il s'efforça toujours de soulager les détresses d'âmes et de fortunes qu'il rencontrait. Je vous le dis, en vérité, cet homme, dès l'âge de 20 ans, a commencé de mourir de la souffrance des autres. Je me souviens un jour de l'avoir entendu répondre, comme on lui demandait quel souhait il eut, entre tous, voulu voir exaucé : avoir mille cœurs et attacher chacun d'eux à une douleur choisie. Sa tombe a mérité d'avoir cette phrase-là pour épigraphe. »

Sa correspondance ? Un schizoïde, écrit-il ?

Indifférent ? Lisons dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* : « Mais ce n'est pas seulement son corps que j'aurais voulu, c'était aussi la personne qui était en lui... »

L. Biswanger : « Cette absence de contact affectif peut parfois être la seule perception concernant la personnalité en question dont je dispose, pourtant elle me frappe de telle façon que je ressens involontairement un mouvement de recul intérieur chaque fois que cette personne entre dans ma chambre. Il est évident que je ne dois pas confondre ce recul intérieur avec les sentiments de sympathie et d'antipathie que je puis éprouver à son égard. » Nous ne trouvons nul récit de ses amis pouvant s'appliquer à ses lignes-ci. Quant à nous, ouvrant ses livres, loin d'éprouver un recul, nous sommes attiré comme si quelque charme agissait sur nos esprits :

« Il est clair, après tout ce qui vient d'être dit, que la psychologie du contact d'homme à homme, ainsi que la psychologie de notre contact par rapport aux diverses formes de psychose, devraient constituer des chapitres importants de la psychologie et de la psycho-pathologie contemporaine..., car il ne faut pas oublier que la source de notre expérience ne réside pas uniquement dans la raison, mais aussi dans le sentiment. »

Et voilà.

Pascal a dit : « Nous connaissons la vérité non seulement par la raison, mais encore par le cœur, tous les deux étant capables de nous instruire. » Par le raisonnement, nous avons montré que Marcel Proust ne pouvait pas être et n'était pas un schizoïde; en faisant intervenir notre cœur, nous avons également vu, et avec beaucoup plus de force, que mieux que tous les raisonnements notre sentiment nous montrait la puérilité d'une telle assertion.

Dans le *Temps retrouvé* : « Je pensais à mon livre, et ce serait même inexact que de dire, en pensant à ceux qui le liraient, mes lecteurs, car ils ne seraient pas, comme je l'ai déjà montré, mes lecteurs; mais les propres lecteurs d'eux-mêmes..., mon livre, grâce auquel je leur fournirai le moyen de lire en eux-mêmes. De sorte que je ne leur demanderai pas de me louer ni de me dénigrer, mais seulement de me dire si c'est bien cela, si les mots qu'ils lisent en eux-mêmes sont ceux que j'ai écrit... »

CHAPITRE IV

INFLUENCE DE LA MALADIE

précédée de l'étude de quelques points particuliers.

L'œuvre de Marcel Proust, avant de devenir ce qu'elle est devenue actuellement, eut à soutenir de durs assauts. Ces assauts, choses rares et étonnantes sur lesquelles nous devons attirer l'attention, loin de nuire à la réputation de Marcel, provoquèrent de la curiosité, ce qui lui assura un succès définitif. Que d'entrefilets, que de mots acerbes, que d'articles ironiques ! Pauvre Marcel Proust, sensible comme il l'était à ce que pouvaient dire de lui les critiques, comme il dut souffrir devant ces babillages où le parti pris se donnait libre cours. Un exemple entre mille : l'article de la *Revue universelle*. L'auteur est supposé répondre à une admiratrice, devant qui auparavant il n'avait pas osé avouer son horreur pour celui qui avait écrit *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

« ... Mais je suis mal élevé dans la critique et ravi de penser que cet article vous apprendra combien je vous trouvais *in petto* le goût mauvais, ainsi que la couverture deux fois historiée de M. Proust. Sans aucun doute, ce temps perdu qu'on recherche et ces arbres qui sont des demoiselles à l'ombre desquelles un esthète pensif vient s'asseoir pour y accomplir ces précieuses opérations mentales, mériteraient d'être inscrits dans les bons traités de littérature, à la suite de tous les exemples de mièvrerie, manière, euphémisme, affectation, fausse grâce et fadeur que l'auteur des *Femmes savantes* a rendus classiques. »

Et encore :

« Qui croirait que le livre qui ressemble le plus à un livre qui s'appelle *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* soit l'*Ethique* de Spinoza ? Qui croirait que ce qui a poussé à cette ombre, ce soit une plantation de raisonnements, inductions, définitions, analyses, théorèmes, corollaires, femmes et scolies, moins denses, plus compactes, plus imbriqués et enchevêtrés les uns dans les autres que tout ce qu'on en voit dans le texte déjà si redoutable de Spinoza. »

Et nous ne parlerons pas de tous ces entrefilets où la critique la plus hargneuse exhalait sa colère et aussi, dirons-nous, sa jalousie. Jalousie ? Mais oui... et cela se comprend. Pour attirer tant de cris de colère, tant de haines, tant d'acharnement au combat, il fallait que l'ennemi fût de taille. Pour être la cause d'une mobilisation si importante, pour que la bataille fût menée avec tant de vigueur, c'était donc que l'adversaire reconnaissait une force avec laquelle il devait compter. C'était faire, inconsciemment, l'aveu qu'il y avait quelque chose de nouveau, de vraiment neuf, qui venait d'apparaître et de prendre place à l'horizon littéraire... La bataille s'engagea, fut menée avec vigueur. Mais le bruit attira des observateurs et ces observateurs, voulant se renseigner de manière à mieux juger, se placèrent par la force même des choses du côté de celui qu'on attaquait. Marcel Proust devint le plus fort en se défendant à peine ; c'étaient les critiques maintenant qu'on critiquait de leurs jugements abusifs. Marcel Proust ne luttait pas, avons-nous dit ; il demandait simplement, à ceux qu'il prenait pour juges, de le lire tout entier et avec attention ; ce qui fit que chacun, en le lisant, sentait qu'il y avait en ses ouvrages quelque chose d'inattendu, quelque chose qui captivait. Qu'était donc ce sentiment, que voulait-il indiquer ?

Nous lisons dans un livre de J. Segond quelques lignes qui pourraient nous expliquer ce que nous nous demandons : « Le sentiment nouveau d'une difficulté de production qui dépasse et nous et nos pareils, le soupçon étrange d'une puis-

sance indéterminable d'où procède cela qui nous étonne, l'admiration qui vous saisit en présence de cette forme dont la valeur incomparable accuse la distance, voilà qui nous achemine vers une notion que notre cercle habituel ne pouvait nous suggérer, celle du génie. »

Mais oui, le génie. Voilà ce qui se dégageait de l'œuvre de Marcel Proust. Voilà ce qu'avant de comprendre, on sentit, voilà ce qui étonna, ce qui arrêta le lecteur, attira son attention. Le génie ! Auparavant nous lisions pour occuper des heures vides, nous passions d'un livre à l'autre, vinrent alors les ouvrages *A la recherche du temps perdu*; ceux-ci nous firent revenir sur les pages déjà lues, nous forcèrent à les ouvrir durant des heures qu'un autre travail aurait dû remplir. Cette conduite de notre part nous étonna; renseignements pris, nous n'étions pas les seuls, d'autres faisaient comme nous, sentaient que dans le roman un nouveau maître s'était dressé, un maître qui connaissait l'âme de l'homme, l'âme avec ses souffrances, ses joies, l'âme et ses multiples façons de sentir.

« Ce qui est génial à nos yeux ne court pas les rues; tableau qui nous attend sans que nous l'attendions, musique dont la qualité nous arrête à l'improviste, homme de qui l'imagination nous heurte et nous retient, tout cela s'impose à nous parce que rare et extraordinaire. C'est en ce sens que le génie vient à surprendre et c'est en cela même qu'on l'admire. »

A l'ombre des jeunes filles en fleurs !

Les intermittences du cœur ! Mme Verdurin, Oriane de Guermantes !

On a ri, un génie au xx^e siècle ! Et encore Marcel Proust ! Certains admettent que la machine moderne a tué l'esprit littéraire, comme jadis l'artillerie a tué le poème épique. Ce n'est point notre avis; qu'on songe une minute à cette bonne douzaine de romanciers et de poètes que la France possède actuellement et l'on comprendra le ridicule de telles affirmations. Toutes les époques se valent, heureusement pour la

nôtre. J. Segond nous explique, que ce qui fait la différence de l'invention, c'est seulement la qualité : « Homère vaut Shakespeare et leur valeur trouve son égale dans celle de Hugo ou de Verlaine. Phidias vaut Michel-Ange et Rodin. Palestrina vaut à sa manière Beethoven ou Debussy... » Marcel Proust, en son genre, par sa peinture de notre cœur vaut Racine, vaut Balzac, et en écrivant *vaut*, nous nous trompons : c'est *dépasse* que nous devrions écrire, Marcel Proust vaut Bergson, son génie psychologique ne le fait craindre de personne, lui permet toutes les comparaisons.

Le génie de Marcel Proust admis, les critiques ne s'arrêtèrent point là et ils en cherchèrent des raisons. Pourquoi dit-il ceci, pourquoi pas cela, pourquoi a-t-il telle pensée, pourquoi pas telle autre ? On se renseigna, on connut sa maladie physique, son asthme nerveux, son hygiène étrange, sa façon de vivre, sa claustration, et aux articles de paraître, aux lecteurs de lire dans les journaux, que le génie de Marcel Proust était dû à sa maladie, que sans cette maladie il n'existerait point, que Marcel Proust ne serait pas ce qu'il est et que d'ailleurs la preuve en était que la façon dont il a senti, était une façon anormale reflétant une grande part de nervosisme, de morbidité.

A nous d'essayer, pour nous faire une opinion, à rechercher ce qu'il y a de vrai dans toutes ses assertions. Jetons d'abord un rapide coup d'œil sur ceux que la maladie a influencés dans leurs œuvres et ensuite voyons ce que l'asthme nerveux de Marcel a introduit ou corrigé dans cette immense fresque psychologique qu'est *A la recherche du temps perdu*.

*
**

Question de l'homosexualité.

Dans son œuvre, Marcel Proust mit en pratique ces mots de Bergson : « Explorer l'inconscient, travailler dans le sous-

sol de l'esprit avec des méthodes spécialement appropriées, telle sera la tâche principale de la psychologie, dans le siècle qui s'ouvre. Je ne doute pas que de belles découvertes ne l'y attendent, aussi importantes, peut-être que l'eussent été dans les siècles précédents celles des sciences physiques et naturelles. » Chez Marcel nous ne trouvons pas de névrose. Malgré toutes les recherches faites, nous ne pouvons pas dire qu'on puisse lui attribuer seulement quelques signes. Les Docteurs Lafforgue et Allendy, dans leur livre *la Psychanalyse et les Névroses*, nous disent que la névrose « est une guerre civile dans une âme : la majorité cherche à s'imposer par la force et la minorité opprimée refuse l'obéissance. Dès lors, l'équilibre entre l'activité consciente et l'activité inconsciente se rompt et l'organisme ne répond plus aux appels de la volonté. Il peut s'agir d'une phobie (nous avons vu quel était le caractère de l'idée fixe chez Marcel), d'un état anxieux (nous avons qualifié son inquiétude) dans lequel le sujet s'attend continuellement au pire, comme si les éléments déchainés en lui pouvaient le pousser à une catastrophe. Ou bien nous avons affaire à une obsession dans laquelle une force inconnue et impérieuse oppose une contre-volonté à la volonté consciente et souvent l'oblige à une capitulation.

» Tous les névrosés sont des révoltés (nous ne le voyons pas chez Proust) qui refusent de suivre un penchant vital de leur nature : comme tel il n'aime pas se soumettre même au médecin. »

Qu'est-ce qui, dans l'œuvre de Marcel, pourrait nous mettre sur la piste d'un conflit, conflit qui serait capable de le ranger parmi les malades ? Donnons quelques exemples de MM. Lafforgue et Allendy et voyons ce que nous pouvons y répondre.

« Un homme nous raconte qu'il est en train de faire construire; en fait, il construit depuis plusieurs années : il est sans cesse occupé à changer quelque chose dans sa maison. Il a l'impression que quelque chose manque : il ne saurait dire quoi, mais cette idée le hante. Quand on reconnaît le mode

de transposition d'un problème désagréable dans un domaine inoffensif, on n'est pas surpris d'apprendre que l'homme en question, dans son inconscient, fait de graves reproches à sa femme. Il voudrait bien que quelque chose change dans sa maison, mais se trouvant, pour des raisons pécuniaires, dans l'impossibilité d'intervenir et de changer quoi que ce soit au problème véritable, sa préoccupation a subi une sorte de transfert sur la maison comme s'il voulait atteindre par des aménagements incessants le but véritable : celui de rendre sa vie domestique plus parfaite.

» Une femme a la singulière manie de tout astiquer, frotter, nettoyer, laver. Jamais les choses ne sont assez propres, jamais elle n'atteint au but, car elle trouve sans cesse des taches qui l'exaspèrent. Cette femme a pendant longtemps lutté contre le vice solitaire qu'elle trouve abominable; elle se sent salie par ce vice qui est devenu pour elle une hantise. Le besoin de purification se manifeste dans tous ses actes, particulièrement par le désir maladif de tout nettoyer dans la maison; peut-être même sa manie satisfait-elle un autre besoin, celui de frotter tous les objets.

» Une autre femme nous consulte pour une phobie très bizarre. Elle ne peut plus habiter son appartement avec son mari. Elle demeure avec lui et son enfant chez sa belle-mère. Chaque jour, à 4 heures de l'après-midi, une peur horrible la saisit et ne fait que croître jusqu'au moment de se coucher. Il en résulte une dépression terrible; des crises de larmes, des pensées de suicide. Cependant l'analyse confirme notre supposition et montre que cette femme, dans son inconscient, garde contre son mari une haine implacable. C'est pourquoi elle redoute d'habiter seule avec lui et cherche la présence d'une tierce personne : la belle-mère; c'est également pourquoi elle se sent incapable de partager son lit tellement elle a peur... ceci montre comment la façon de se présenter d'un malade peut trahir son conflit. »

Dans *A la recherche du temps perdu*, l'idée dominante est, comme on le sait, l'homosexualité. Proust voulait même

donner pour titre général à son œuvre celui de *Sodome et Gomorrhe*. M. de Charius, Jupien, Morel, Robert de Saint-Loup, Mlle Vinteuil, Andrée, Albertine, sont les preuves de cette obsession. Certains en ont conclu que si Proust s'étendait si longuement sur ce chapitre particulier, c'est qu'en lui la pensée d'homosexualité était à l'état de sentiment refoulé et que, par conséquent, lui-même n'était qu'un homosexuel. Trouvant dans l'œuvre d'art un moyen de satisfaire sa passion, il a transposé en ses écrits cette idée obsédante.

Ce n'est point notre avis, loin de là. Nous dirons qu'il n'y a point de transfert, que Marcel aimant une jeune fille, l'aimant, ce que l'on appelle aimer, se voit séparé d'elle justement par une passion gomorrhéenne; jaloux à l'extrême, cette idée du vice qui accable son amante l'obsède à un tel point qu'il s'y intéresse, se renseigne, voit l'importance qu'il a dans la société, dans les rapports des hommes et des femmes entre eux. Il l'étudie, alors, ce vice, mais parce qu'il est la cause de sa souffrance.

Qu'on nous comprenne bien; pour nous, loin de déduire à l'homosexualité de l'auteur de *Du côté de chez Swann*, nous dirons qu'il hait même cette « erreur singulière », que la haïssant, afin de la mieux guérir chez son Albertine, il apprend les ruses, les moyens, les préoccupations constantes de ces malheureux qui en sont atteints. Il aime, et ainsi arrive à excuser Albertine, ce qui fait que, inconsciemment, il est plein de pardon pour M. de Charlus, Morel et Saint-Loup.

*
**

Si, comme le rapporte la princesse Bibesco, Marcel Proust hérita de sa mère sa sensibilité, de son père il eut la divination, Léon Daudet nous donne le renseignement : « Il tenait de son père, le Professeur Proust, le don de l'observation aiguë et railleuse et il l'avait perfectionné par l'introspection aussi loin qu'en Angleterre le vieux Meredith et plus que chez nous Stendhal... la série d'*A la recherche du temps perdu*

est un monument psychologique, dont les perspectives délicates et fortes prendront toute leur valeur avec le temps. Alors que tant de réputations usurpées ou frelatées encombrant les avenues de la célébrité badaude, celui-là, était vraiment exceptionnel, riche d'impressions vives et d'expressions éblouissantes, incessamment renouvelées, et pour tout dire génial. » Ainsi donc, de son père, Marcel Proust reçut ce génie d'analyse où il excella. Les exemples ne manquent pas. On connaît la longue dynastie des Bach pour le côté musical, de même la famille Mozart, dans l'ordre pictural également Teniers le vieux et Teniers le jeune... le côté héréditaire a son importance, on ne peut le nier. Si, comme on le verra plus loin, nous nions que les tares intellectuelles donnent au génie une force exhaustive et même parfois le créent, nous admettons au contraire que : « l'invention spirituelle, la puissance de l'imagination et de la pensée est en rapport étroit de fonctions avec l'organisme; ce que Spinoza appelle la puissance du corps... mystérieuse d'ailleurs pour nous, cette imprégnation totale; mais c'est bien durant cette longue sympathie immédiate que se réalise nécessairement l'action de la sensibilité maternelle sur l'individu génial en gestation passive. » (J. Segond.) Dans une certaine mesure, et insistons sur ce fait, dans une certaine mesure seulement, ce qui importe à l'explication de la génialité individuelle, c'est la conscience que l'on prend de son état physiologique et des modifications de cet état. Kepler au génie impatient était atteint d'une fièvre ininterrompue; pensons à la quiétude cénesthésique d'un Leibniz à qui le repos du lit n'est pas nécessaire et qu'un court sommeil sur la chaise de travail, par exemple, suffit à délasser. Et chez Marcel Proust lui-même, n'est-ce pas cette base cénesthésique comme le remarque M. Segond, base cénesthésique de la génialité, que l'on aperçoit à travers ses souvenirs dans cette évocation indéfinie d'une mémoire intégrale ? « Tandis que les sentiments de médiocrité physique que Rembrandt éprouva dans la gêne de son corps et de son milieu furent comme la matière sans éclat du sentiment qu'il

eut des contrastes spirituels de la lumière, de l'incertitude des formes, de la tristesse des choses. Comment ne point remarquer l'euphorie d'un Mozart, phthisique sans doute, mais qui ne souffrait point de son mal, l'harmonie de son œuvre et la grâce sereine de son génie ? Et comment ne pas voir, au sentiment continu de l'inquiétude morbide de son corps, le principe de l'harmonie tumultueuse de Beethoven dans l'expression du désespoir comme dans l'ironie d'un scherzo ou dans l'*Hymne à la joie* ? Mais ce qui importe à la génialité de Nietzsche, c'est qu'il ait eu le sentiment d'une évolution illusoire de son mal et qu'il ait fondé sous cette conscience trompeuse le sentiment de son infirmité et de sa guérison spirituelle, et pourquoi parler ici d'illusion si vraiment Nietzsche a éprouvé dans son corps ce que son œuvre exprime, si le bien-être qu'il a trouvé à Sils Maria, après l'avoir cherché à Gênes et à Nice, s'est affirmé vraiment dans la sagesse léguée de Zarathoustra ? »

Ainsi donc on serait tenté de considérer le génie comme une puissance du corps et non pas seulement comme une puissance du cerveau, mais cela, il faut bien y faire attention, ne doit pas être poussé à l'exagération.

*
**

La névrose est-elle nécessaire au génie ? La névrose constitue-t-elle pour le génie une condition exhaussative ?

Il faut admettre, à première vue, et en cela nous sommes entièrement d'accord avec ceux qui répondront d'emblée par l'affirmative aux questions que nous venons de poser, des tares et une sorte de folie réelles chez les gens les plus géniaux. Nous l'avouons, ce n'est pas cent exemples que l'on pourrait citer, mais des milliers et des milliers. Chacun sait que Socrate, durant une expédition militaire, passa tout un jour debout et immobile à méditer une pensée qui le tracassait. J.-J. Rousseau, maniaque, obsédé, mythomane, fut un grand persécuté. On connaît la formule bizarre qu'il inscrivait en épi-

graphe de ces lettres; Beethoven ses ablutions immodérées, ses crises de désespoir allant même jusqu'à le faire, un instant, penser au suicide; Schopenhauer nous est connu par son obsession et son étrangeté; Hoffman par ses hallucinations visuelles et auditives; Edgar Poe, visionnaire demi-fou; Baudelaire, Gérard de Nerval, Dostoïewsky; il y aurait à citer encore les anomalies de Voltaire, la fièvre constante qu'il accusa, ses bizarreries à la cour de Frédéric. Tares évidentes certes, mais que, pour notre part, nous ne croyons pas devoir expliquer entièrement le génie. Loin d'être du même avis que Lombroso, qui, lui, semble atteint de la manie de vouloir trouver des malades en tous les hommes géniaux, nous serions plutôt tenté d'approuver, avec quelques réserves cependant, le philosophe idéaliste Benedetto Croce, qui, lui, considère ces tares comme complètement épisodiques, indépendantes, et estime qu'elles n'ont aucune signification en ce qui concerne la nature du génie. Marcel Proust génial nous présente-t-il d'importantes tares? Nous avons étudié en ce livre les différents côtés morbides qu'on a cru trouver en lui, nous les avons discutés et avons conclu qu'ils ne reposaient pas sur des bases suffisamment solides pour en tenir compte. Son émotivité, son inquiétude, ses idées obsédantes, nous ont paru être semblables, dans une certaine mesure, à celles des hommes normaux, tout en possédant cependant quelque chose d'indéfinissable.

La sensibilité de Marcel, quoique fortement exagérée, ne présente rien d'extraordinaire qui puisse nous étonner. Un homme, parce qu'il aura l'ouïe très développée et percevra des sons que ses voisins n'entendront point, sera-t-il pour cela un malade? Si notre vue est plus perçante que la vôtre, si nous voyons beaucoup plus loin que vous et vos amis, si nous remarquons avec précision des détails que vous ne soupçonnez même pas, serons-nous pour cela un malade? Parce que nous aimons avec plus de force, parce que nous souffrons plus que vous ne souffrez, parce que nous nous attendrissons, parce que l'annonce du malheur d'un ami nous fait pleurer, serons-nous donc un anormal? Son genre de vie? Certes, ce

n'est point la coutume que de voir vivre un homme enfermé dans sa chambre, se bourrant de narcotique, coucher tout habillé, n'ouvrant jamais les fenêtres; mais n'oublions point qu'à tout cela il y a une raison primordiale : l'asthme. Que les crises déclenchées par cet asthme sont terribles et que, pour les éviter, il n'y a point de bizarreries et d'excentricités qui tiennent. Que ne ferait un malade pour essayer de se soustraire aux griffes de son mal ? Encore une fois, nous voyons ici l'influence du terrain. L'extraordinaire façon de vivre de Marcel Proust, ne vient pas de ce qu'il est fou, mais de sa maladie, son asthme, tandis que la vie étrange de certains hommes géniaux s'explique par un dérèglement de leur esprit.

*
**

Devons-nous admettre avec certains, comme preuve indubitable de l'impossibilité que Marcel Proust avait de se dominer (impossibilité qui découlerait de l'état où le rejetait son asthme nerveux), le défaut de composition d'*A la recherche du temps perdu* ? De cette influence particulière qu'aurait eue la maladie sur son œuvre, il nous semble inutile d'y revenir lorsqu'on sait que la question a été traitée de façon magistrale et d'habile manière par Benjamin Crémieux. Qu'on nous permette ici de citer quelques passages de *XX^e Siècle*, passages qui montreront l'erreur de telles assertions :

« *A la recherche du temps perdu* est, au sens le plus classique du mot une œuvre composée dont toutes les parties s'agencent selon un plan net, pour concourir à un effet d'ensemble, où le moindre détail a son importance dans le tout. Seulement la matière est si ample, l'écartement du compas si grand que les lecteurs et critiques ont pu, faute d'attention, n'y pas encore prendre garde.

» Proust a, dès le début, ses vues sur la destinée de chacun de ses personnages et sur le rôle qu'ils joueront dans son roman : seulement, ce rôle, Proust ne consent pas à nous le dévider chronologiquement, il nous en livre les fragments

dans l'ordre où sa mémoire reconquiert le temps perdu. Procédé qui n'est pas arbitraire, artificiel, mais qui est conforme à l'idée que Proust se fait de l'œuvre d'art : décomposition et recomposition du réel. »

Son style ?

« Le style de Proust est un style avant tout intellectua-
liste. Il ne vise pas à l'expression immédiate de la sensation,
mais à celle de tout ce que la sensation a pu éveiller en lui
de profond, d'essentiel... la pensée est le noyau, la sensa-
tion y adhère comme la pulpe d'un fruit. »

Tout a été dit à ce sujet par Benjamin Crémieux ; n'y reve-
nons donc point.

*
* *

D'après l'étude que nous avons faite de la femme telle que Marcel Proust se l'imagine, ayant considéré la conduite de l'auteur de la *Prisonnière* devant cette femme, son amour, sa jalousie, sa passion, ayant enfin discuté ce qui, dans ses dires, aurait pu nous faire songer à quelques tendances morbides, ce que certains ont décrit comme névropathique, nous ne pouvons essayer de conclure que dans un certain sens, un seul, nous voulons dire celui de l'équilibre de l'esprit le plus complet, d'un jugement le plus intact, d'un savoir de la connaissance de l'âme humaine, le plus merveilleux. Aussi est-ce la raison pour laquelle nous tenons pour nôtres ces lignes de son grand ami Robert de Flers : « On a dit de cette œuvre qu'elle était un peu morbide. Une semblable erreur ne peut que nous faire sourire, car les milliers de pages que nous devons à Marcel Proust respirent, au contraire, cette santé supérieure des ouvrages de l'esprit qu'est la vérité. »

La vérité ! Et vraiment la gloire de Marcel Proust vient de ce qu'il nous a montré avec précision ce halo lumineux, halo lumineux qu'est la vie, pour employer l'expression de Virginia Wolff, « enveloppe à demi-transparente qui nous entoure depuis la naissance de notre conscience » et est-ce que, ajoute l'auteur anglais, « la tâche du romancier n'est pas

de faire saisir cet esprit changeant, inconnu, mal délimité, les aberrations ou les complexités qu'il peut présenter avec aussi *peu de mélange de faits extérieurs qu'il serait possible* ». Marcel Proust n'a-t-il pas excellé en cette tâche mieux que quiconque ? N'est-ce pas justement là son originalité, par conséquent sa sincérité ? Mais, demanderons-nous, pour arriver au degré qu'il a atteint, pour comprendre et nous expliquer ce halo lumineux, ne fallait-il pas à notre romancier une santé de l'esprit des plus solides, un jugement des plus forts, des idées et des pensées pleines de fraîcheur ?

Quelle fut l'influence de la maladie de Marcel Proust sur son génie et sur son œuvre ? Le génie de Proust doit-il un caractère exhaustif à cet asthme nerveux qui torturait le corps du pauvre Marcel ?

A nous de répondre : la maladie de Marcel Proust fut comme une clef qui aurait fermé au nez des importuns la porte de sa chambre, cellule où là, dans le calme, seul, loin de tous les ennuis de la vie moderne trépidante, ne pensant point aux multiples soucis qui assaillent l'homme journellement. Marcel, grâce à sa mémoire magique, fit surgir de son profond tout son passé, toute sa vie avec ses amours, ses rires et, hélas ! ses pleurs. Craignant ces crises qui le torturaient, Marcel restait en ses appartements, et prisonnier volontaire, solitaire, travailla tout à son aise, s'adonnant à ses goûts. Doué comme il l'était, libéré de toutes entraves, Marcel se jeta dans l'ivresse du travail ; les « cahiers » virent grossir le nombre de leurs feuillets ; le petit porte-plume d'un sou peinait entre les doigts de Marcel ; la bouteille d'encre, déposée sur le lit même à côté des instruments de fumigations, voyait se tarir son encre ; Marcel travaillait. Les jours, les heures, les minutes prenaient de l'importance. Surmenage. La maladie l'assaillait, Marcel avait peur que la mort ne le prit avant qu'il n'eût achevé sa grande œuvre : « Cette immense fresque où chaque détail a le fini d'une miniature. » (B. Crémieux.)

M. le Professeur Mauriac, qui est un de ces médecins qui au-

rait enthousiasmé Marcel Proust parce que unissant à son grand sens clinique une large connaissance de l'esprit de l'homme, nous donne indirectement raison lorsqu'il écrit dans son livre *Aux Confins de la médecine* : « Complexe dut être cet état qui l'obligea à une vie cloîtrée et résista à tous les traitements. Vaincu, Marcel Proust se soumit à la tyrannie de son mal, et façonna tous ses gestes, toutes ses habitudes aux exigences de sa pauvre machine; seul son esprit planait haut, très haut... La maladie de Marcel Proust limita l'observation qu'il fit du monde, mais lui créa des conditions inégalables de patience, de solitude, d'analyse. »

« Quand j'étais tout enfant, nous dit Marcel, le sort d'aucun personnage de l'histoire sainte ne me semblait aussi misérable que celui de Noé, à cause du déluge qui le tint enfermé dans l'arche pendant quarante jours. Plus tard, je fus souvent malade et pendant de longs mois je dus rester dans l'arche. Je compris alors que jamais Noé ne put si bien voir le monde que de l'arche malgré qu'elle fût close et qu'il fût nuit sur la terre. »

La même idée, celle que son asthme eut comme influence seulement celle de le retirer des courants bruyants de l'existence, nous est exposée par L.-M. Chauffier, écrivant que « la maladie fut pour lui l'occasion courageusement saisie et utilisée d'exploiter ses dons prodigieux, qu'elle lui donna le loisir, l'isolement qui lui fallait ». Et enfin, pour achever ces citations, donnons celle de Louis de Robert : « Bienfaisante fut donc la maladie qui le tint quinze années captif dans une chambre close et lui fournit ainsi le loisir d'écrire *A la recherche du temps perdu*. Sans elle, qu'eût-il été? Un être charmant, un esprit cultivé, un brillant causeur, en somme un homme qui passe sans laisser de trace. Mais la nature, l'ayant comblé de dons exceptionnels, lui envoya, dès le berceau, comme une fée secourable et méconnue, cette petite altération nerveuse des bronches qui, par des crises d'étouffements, l'exila du monde et lui permit dans la retraite et la solitude de nous donner une œuvre gigantesque dont la lecture nous

emplit d'admiration et ajoute à la connaissance que les hommes ont d'eux-mêmes. »

Ainsi la maladie de Marcel lui procura, en plus de cette façon particulière et de sentir et de s'exprimer, le calme nécessaire à l'éclosion de son génie et non, comme le prétendent certains, sa naissance. Certes, dans les exemples donnés, nous avons vu que beaucoup d'hommes géniaux avaient des tares, mais n'oublions pas et rappelons qu'ils sont nombreux, très nombreux, ceux qui en sont complètement dépourvus : Racine, Molière, Victor Hugo en sont les preuves.

La maladie fut une des occasions... car nous ne pensons pas tout à fait comme Louis de Robert, nous ne dirons pas que, sans cet asthme qui lui procura du loisir, Marcel n'aurait été qu'un être charmant, un esprit cultivé, un brillant causeur, un homme qui passe sans laisser de trace; loin de là est notre conception. Sans l'asthme, Marcel aurait trouvé un tout autre moyen, afin d'exploiter ce génie qui *était en lui*. Celui-ci se présenta, celui-ci fut choisi. Mais nous pouvons dire sûrement que, sans maladie, Marcel aurait produit comme il a produit, peut-être avec moins de fini, car ce don d'observation qui était en lui devait se manifester. Quand un homme possède en soi une telle force, qui le met bien au-dessus de l'esprit des autres hommes, il est bien rare que cette force ne perce pas et qu'à un moment donné elle ne se montre pas dans tout son éclat.

CONCLUSIONS

Sensible, plus sensible que la plupart des hommes, malade physique, possédant un don de sentir, de pénétrer en l'âme humaine plus que quiconque n'en possède, Marcel Proust, se laissant guider par ses goûts d'analyse, son don étonnant d'introspection, plongea dans son passé et ramena à nos yeux ce dont il était confectionné.

Magnifiquement doué, d'un esprit ne possédant point au sens propre du mot de tares morbides, mais une certaine empreinte due à l'influence de la maladie ou, mieux, du « terrain », esprit dont le jugement remarquable étonne ceux qui le connaissent, idées d'une étonnante fraîcheur, Marcel Proust a senti le plus souvent comme nous tous sentons, a aimé comme nous tous aimons et comme certains passionnés, êtres sensibles, aiment, en subissant les dures lois de l'amour et de la jalousie, en souffrant.

Il a cherché et trouvé avec succès le Moi, donnant ainsi raison à Bergson écrivant « que si maintenant quelque romancier hardi déchirant la toile habilement tissée de notre Moi conventionnel nous montre sous cette logique apparente une absurdité fondamentale, sous cette juxtaposition d'états simples, une pénétration infinie de mille impressions diverses qui ont déjà cessé d'être au moment où on les nomme, nous le louerons de nous avoir mieux connus que nous ne nous connaissons nous-mêmes ».

Voilà pourquoi nous tenons pour inexacts tous les jugements semblables à cette étonnante affirmation de Louis Raymond : « La façon dont il a senti l'amour, la jalousie... est conditionnée par mille circonstances, qui en font une curiosité pathologique plutôt qu'une véritable acquisition pour notre

connaissance de la nature humaine... » Tout au contraire, dirons-nous, comme nous l'avons vu et étudié dans ce poème lyrique qu'est le récit de ses amours pour Albertine, Marcel, passant par ces trois étapes de

La prudence : Je suis tourmenté par l'idée que je pourrais perdre Albertine.

L'angoisse : Je suis tourmenté par l'idée que je vais perdre Albertine.

Le désespoir : Je suis tourmenté par l'idée que j'ai perdu Albertine,

nous montre de façon magistrale le mécanisme d'un sentiment, ses effets en nous, les relations qui en découlent, faisant ainsi une sévère démonstration de son génie psychologique, génie qui fit Paul Morand et Edmond Jaloux écrire que « de toutes ses qualités, celle qui semble la plus extraordinaire, c'est le génie psychologique... sur l'action du temps, sur ses sentiments, sur cette pression du relatif qui modifie sans cesse nos passions et nos idées, sur la mobilité dangereuse de notre esprit et de notre cœur, sur le divorce constant qu'il y a entre nos actes et nos raisons d'agir... sur la jalousie, sur l'oubli, sur l'inconscient, sur la douleur, sur la maladie, sur la mort, il a écrit des choses définitives et sur lesquelles on ne reviendra plus. »

*
**

Nous voilà donc à la fin de notre essai ; terminons en donnant les quelques points qui sont le résultat de notre travail et de nos recherches, qui reflètent exactement notre façon de penser :

I. — Que la maladie de Marcel Proust, son asthme, en le retirant de l'agitation de la vie moderne, lui procura des loisirs.

II. — Que, durant ces loisirs, Marcel, donnant libre cours à ses dons innés, à sa sensibilité, à son génie, décrivit le méca-

nisme de nos sentiments d'une manière nouvelle si particulière que certains, aveuglés par ce qu'ils savaient de l'étrangeté de sa vie ordinaire, des moyens qu'il employait pour s'éviter des crises d'asthme, voulurent, à tout prix, voir en son œuvre un large côté morbide, dans ses amours en particulier.

III. — Que ces tares morbides, ces tendances que l'on nous a énoncées (émotivité, inquiétude, obsession, schizoïdie, influence de la maladie sur son œuvre), étudiées de près, ne nous ont point paru avoir été édifiées sur des bases suffisamment solides.

IV. — Que, cependant, nous devons admettre une certaine particularité dans la façon de sentir et de s'exprimer, particularité due au terrain de l'asthmatique nerveux qu'il était.

V. — Qu'enfin, ses amours, sa jalousie, sa passion, furent normales, dans leurs grandes lignes, si normales que, en nous les présentant, Marcel Proust nous montre indirectement ce que sont nos propres sentiments lorsqu'ils se manifestent. Que ses amours, sa passion, sa jalousie pour Gilberte et Albertine, ne sont pas les amours, les passions, les jalousies particulières d'un homme déterminé pour certaines femmes, mais les amours, les passions, les jalousies de nous tous... de l'Homme.

VU, BON A. IMPRIMER :

VU : *Le Doyen,*

Le Président,

C. SIGALAS.

J. SABRAZES.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 2 décembre 1934,

Le Recteur de l'Académie,

F. DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

Oeuvres de Marcel Proust :

Les Plaisirs et les Jours	1 volume
Pastiches et Mélanges	1 volume
A la Recherche du Temps perdu	11 volumes
Du Côté de chez Swan, 2 volumes	I.
A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs, 2 volumes....	II.
Le Côté des Guermantes, I.....	III.
Le Côté des Guermantes, II; Sodome et Gomorrhe, I.	IV.
Sodome et Gomorrhe, 3 volumes	V.
La Prisonnière, 2 volumes	VI.
Albertine disparue	VII.
Le Temps retrouvé (<i>fin</i>)	VIII.

ABADIE (Prof.). — La Constitution hypochondriaque. *Journ., méd. de Bordeaux*, oct. 1930.

ABRAHAM (Pierre). — Proust, avec 60 planches. 1 vol. in-4°, 1930.

ARCHAMBAUD (Paul). — Plaidoyer pour l'Inquiétude, 1931.

ARESSY (Lucien). — A la recherche de Marcel Proust. 1 vol., 1930.

BERGSON. — Essai sur les données immédiates de la conscience. Alcan, 1906.

BIBESCO (Princesse). — Au bal avec Marcel Proust. 1 vol., 1930.

BILLY (Robert DE). — Marcel Proust. Lettres et conversations, 1 vol., 1931.

BOICHUT. — Du nervosisme, 1875.

BOYLESVE (R.). — Quelques échanges de témoignages. 1 vol., 1931.

Bulletin de Marcel Proust, publié sous la direction de H. Bonnet et L. Emie. T. I. Défense de Marcel Proust. Tirage à 675 exemplaires. 1 vol. sur papier Alfa, 1930.

- CHABANEIX. — Le subconscient chez les artistes, savants et écrivains. Thèse de Bordeaux, 1897. Editée à Paris chez Baillière, 1897.
- CLERMONT-TONNERRE (E. DE). — Robert de Montesquiou et Marcel Proust, 1925.
- CRÉMIEUX (Benjamin). — Du côté de Marcel Proust. Suivi de Lettres de Marcel Proust à Benjamin Crémieux, 1929.
- *XX^e Siècle. Nouvelle revue française Gallimard, 1924.*
- CURTIS (E.-R.). — Marcel Proust. Traduction par Lallemand, 1928.
- DANDIEU (Arnaud). — Marcel Proust. Sa révélation psychologique, 1930.
- DANVILLE (G.). — La psychologie de l'amour. Alcan, 1929.
- DAUDET (Léon). — Autour de 60 lettres de Marcel Proust, 1929.
- Etudes et milieux littéraires. Grasset, 1927.
- Le rêve éveillé. Grasset, 1926.
- DESCURET (Dr F.). — La médecine des passions considérées dans leur rapport avec les maladies. Paris, 1841.
- DEVAUX. — L'anxieux.
- DREYFUS (Robert). — Souvenirs sur Marcel Proust. Accompagné de lettres inédites, 1929.
- DUPRÉ. — Pathologie de l'imagination et de l'émotivité.
- La constitution émotive.
- FLEURY (Dr Maurice DE). — De l'angoisse humaine.
- FOURCADE. — La constitution émotive. Thèse Paris, 1911.
- FREUD. — L'inconscient. Payot.
- GABORY (Gabriel). — Essai sur Marcel Proust. 1 vol., 1926.
- HESNARD (Prof.). — Les syndromes névropathiques. Paris, 1927.
- L'inconscient. Bibliothèque de l'encyclopédie scientifique.
- Hommage à Marcel Proust.* — Numéro de janvier 1923 de la *Nouvelle Revue française.*
- JACOB (Jean). — Marcel Proust; son œuvre. 1 vol., 1926.
- JALOUX (Édmond). — Article des *Nouvelles littéraires*, 25 nov. 1922.
- JANET (Prof. Pierre). — De l'angoisse à l'extase. 2 nov. 1897.
- LAFFORGUE et ALLENDY (Drs). — La psychanalyse et les névroses. Payot, 1924.
- LASÈQUE. — Le délire mental.

- MINKOWSKI (Dr). — De la schizophrénie et la psycho-pathologie des schizoïdes. 1926.
- MAURIAC (Prof.). — Aux confins de la médecine. 1926.
- MOREL. — Le délire émotif.
- PAULHAN (Frédéric). — Les phénomènes affectifs et les lois de leur apparition. Essai de pathologie générale.
- QUINT (Léon-Pierre). — Marcel Proust, sa vie, son œuvre. 1 vol. 1929.
- RÉGIS (Prof.). — Précis de psychiatrie.
- RÉGIS et PITRES (Prof.). — Obsessions et impulsions.
- RÉGIS et HESNARD (Prof.). — La psychanalyse des névroses et des psychoses. Alcan, 1914.
- RIBOT. — Psychologie des sentiments.
— Essai sur l'imagination créatrice.
- ROBERT (Louis DE). — De Loti à Proust. 1 vol., 1928.
- SABRAZÈS (Professeur). — L'asthme de M. P. *Journal médical de Bordeaux*, 1925.
- SEGOND (J.). — Le problème du génie. Flammarion, 1930.
- SOUDAY (Paul). — Marcel Proust, André Gide, Paul Valéry. Ouvrage en 3 vol.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	41
PRÉFACE.....	43
UNE VIE.....	49
LIVRE PREMIER. — <i>Quelques traits de caractère de Marcel. Ce qu'est la femme aux yeux de Proust</i>	25
CHAPITRE PREMIER. — Quelques traits de caractère de Marcel.....	26
CHAPITRE II. — Ce qu'est la femme aux yeux de Proust.....	42
I. — Ce qu'elle est.....	42
II. — Ce qu'elle suscite : le désir.....	50
Ses causes :	
A. — Impossibilité.....	53
B. — Le rival.....	55
C. — L'absence.....	57
LIVRE II. — <i>Étude de l'amour chez Marcel Proust. Explication des faits. Elles</i>	61
CHAPITRE PREMIER. — Gilberte.....	63
CHAPITRE II. — I. — Albertine.....	71
II. — Étude de la passion.....	75
A. — Jalousie.....	78
B. — Passion.....	89
C. — Oubli.....	100
CHAPITRE III. — Rôle de la souffrance et de la douleur. Poésie de Marcel Proust.....	106
LIVRE III. — <i>Critique médico-psychologique</i>	113
CHAPITRE PREMIER. — Le point de vue pathologique de l'amour. De l'obsession en particulier.....	115
CHAPITRE II. — De l'émotivité et de l'inquiétude.....	128
CHAPITRE III. — De la schizophrénie.....	153
CHAPITRE IV. — De l'influence de la maladie.....	173
CONCLUSIONS.....	189
BIBLIOGRAPHIE.....	192

